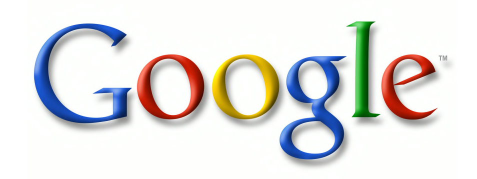
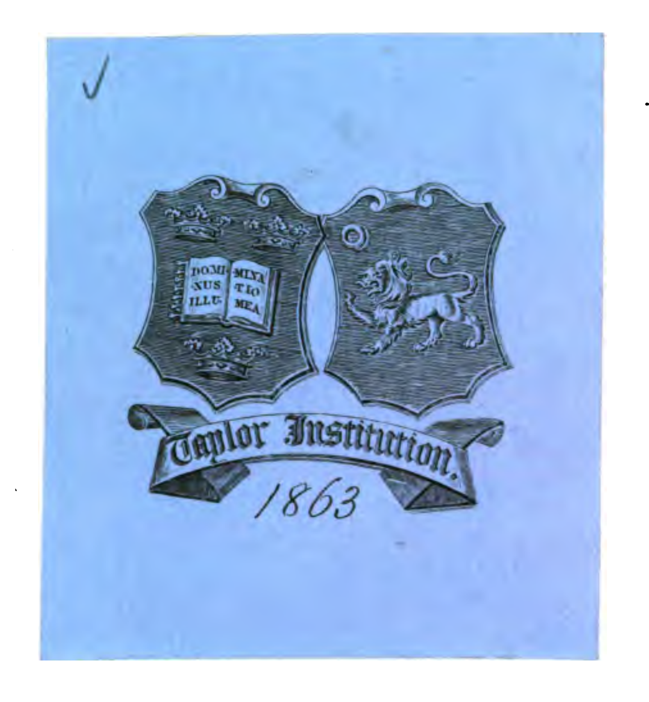



DOMI-
NUS
ILLU-
MINA
TIO
MEA
Taylor Institution.
1863

LETTRES INÉDITES

DE

DUCHÉ DE VANCI.

Sera réputé contrefait, tout exemplaire non revêtu de la signature de l'un de nous; & les contrefacteurs seront poursuivis conformément à la loi.

Imprimerie de Marius OLIVE,
sur le Cours, n° 4.

LETTRES INÉDITES

DE

DUCHÉ DE VANCI,

CONTENANT

LA RELATION HISTORIQUE DU VOYAGE DE PHILIPPE D'ANJOU,

Appelé au Trône d'Espagne,

AINSI QUE DES DUCS DE BOURGOGNE ET DE BERRY, SES FRÈRES, EN 1700.

PRÉCÉDÉES

De l'Exposé de ce qui s'est passé à la Cour de Versailles.

PAR

COLIN ET RAYNAUD.

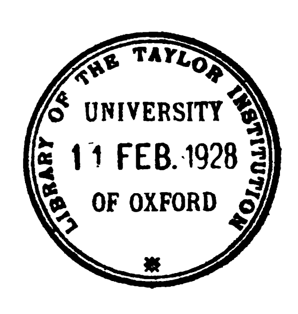
Paris.

Librairies de LACROIX, rue Serpente, et SAUTELET, rue Richelieu.

Marseille.

CAMOIN. — ANFONCE et Comp^e, place Royale.

1830.


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 FEB. 1928
OF OXFORD

PRÉFACE.

Depuis trois siècles que l'imprimerie est inventée, un nombre si prodigieux d'ouvrages a été imprimé, que trois siècles de vie ne suffiraient pas pour en épuiser la lecture. A quoi sert donc d'ajouter à cette masse énorme de volumes, quand on n'a pas quelque idée nouvelle à mettre en circulation? Il faut au moins que la goutte d'eau que l'on jette dans cet océan, puisse produire quelque mouvement dans le vaste domaine de l'intelligence. L'histoire est le département du monde intellectuel qui abonde le plus en écrits de tous genres;

serait-ce parce que la mémoire est la faculté la plus large de l'entendement, ou bien parce que cette branche de nos connaissances est celle qui se prête le plus aux répétitions et aux inutilités? Quelque cause que l'on assigne à cette excessive richesse, c'est surtout en fait d'histoire que la presse doit être sobre de publications.

Il y a trois ans environ, le hasard nous fit découvrir un manuscrit, formant un volume in-4° relié, composé de 406 pages, et ayant pour titre au dos : *Voyage des Princes en* 1700. Ce manuscrit ne porte aucun nom d'auteur. Il consiste dans des lettres écrites par une personne qui fesait partie de la suite des Ducs de Bourgogne, de Berry et d'Anjou, à l'époque où ce dernier traversa la France pour aller prendre possession du trône d'Espagne. Ces lettres contiennent la relation de ce voyage, et sont précédées du récit de ce qui se passa à Versailles depuis la nouvelle de la mort de Charles II, jusqu'au départ de Philippe d'Anjou.

Nous fîmes insérer, il y a six mois, quelques fragmens de ces lettres dans le *Frondeur Marseillais*. Nous donnâmes ensuite

communication du manuscrit au savant M. Jauffret, directeur de la Bibliothèque de Marseille et secrétaire perpétuel de l'Académie de cette ville. M. Jauffret pensa qu'il ne serait pas impossible, en lisant le manuscrit, de découvrir le nom de l'auteur. Après avoir fait à ce sujet les plus ingénieuses recherches, il parvint à réunir une masse de présomptions si fortes et si concluantes, qu'il crut pouvoir prononcer le nom de DUCHÉ DE VANCI. Voici, au reste, comment s'exprime M. Jauffret dans une note qu'il a lue au sein de l'Académie :

« L'auteur de la relation, page 33, donne une liste des personnes de grande considération qui accompagnèrent S. M. C. et les Princes; il y comprend M. de Louville, gentilhomme de la Manche; et ma première pensée avait été de croire que ce dernier était l'auteur du manuscrit : mais M. de Louville accompagna S. M. C. jusqu'à Madrid, et celui qui a écrit la relation s'arrêta aux frontières, et revint avec les Ducs de Bourgogne et de Berry par le Languedoc, la Provence et le Dauphiné.

« Ce n'est qu'à la page 42 que nous sommes instruits que Duché voyage à la suite des Princes. Le roi d'Espagne, après le souper (on était

alors à Blois), donne des bouts-rimés à remplir. Voilà bien des courtisans dans l'embarras. L'auteur dit seulement : « M. Duché, gentilhomme de la suite du maréchal de Noailles, fit ceux-ci. » (Voy. lettre VII.).

« A Lusignan, le talent de Duché se manifeste d'une manière plus avantageuse. C'était l'anniversaire de la naissance du roi d'Espagne. M. le maréchal de Noailles le régala d'une fête en musique pendant le souper, dont les paroles furent faites impromptu par le sieur Duché, et la musique par M. le comte d'Ayen.

« A Marseille, à peine les Princes sont arrivés, tandis qu'ils reçoivent encore les complimens des Echevins, l'auteur de la relation s'exprime ainsi : « Pour moi, j'allai voir les galères; j'entrai dans une, où je vis l'exercice de la chiourme. » Il paraît que le fils du secrétaire général des galères était recommandé d'avance, et qu'il était sûr d'une réception empressée.

« Cette circonstance ajoute à toutes les probabilités qui, réunies, me persuadent que le manuscrit du *Voyage des Princes* est véritablement de Duché. »

Depuis, nous avons trouvé dans différentes biographies de cet auteur, et notamment dans celle qui est à la tête de sa tragédie d'*Absalon*, insérée dans le Réper-

toire du Théâtre Français de M. Petitot, Paris 1803, la confirmation et la preuve des conjectures de M. Jauffret.

Forts du suffrage et des conseils de cet estimable savant, nous avons pensé que la publication de ce manuscrit ne serait pas déplacée dans un siècle où l'on recherche, avec avidité, tous les mémoires et tous les documens relatifs à l'histoire de France, et qu'en retranchant de ces lettres des harangues trop répétées, et nécessairement trop uniformes, on pourrait les lire avec intérêt. Mais tout en faisant ces suppressions, nous nous sommes attachés à conserver la couleur du style, et nous avons respecté, avec le plus religieux scrupule, ce vernis de l'époque qui fait le mérite et le charme de ces sortes d'ouvrages.

Le voyage du Duc d'Anjou, allant recueillir la succession d'Espagne, que le testament de Charles II lui avait léguée, n'est qu'un épisode assez court du règne de Louis XIV; mais il se rattache à un événement si important dans l'histoire des dynasties et de la diplomatie européenne, que les plus petits détails n'en sauraient être indifférens. Toute l'époque vient d'ailleurs se

réfléchir dans ce voyage d'un jeune roi de dix-huit ans. Cet événement, qui ouvre le dix-huitième siècle, est encore très peu connu et très peu étudié. La relation de ce voyage, écrite par un témoin oculaire, en même temps homme d'esprit, est donc un document historique qui méritait d'être publié. Il est vrai que Duché écrit souvent en courtisan ; il n'a pas cette verve mordante et cette causticité épigrammatique que l'on trouve dans les Mémoires vrais ou faux que vomit, par milliers, la presse parisienne; mais sa franchise laudative même est précieuse; elle donne à ses écrits cette teinte courtisanesque qui est la véritable couleur de l'époque ; et ses éloges un peu outrés font mieux connaître ce siècle que les plus amères satires.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

DUCHÉ DE VANCI.

Joseph-François Duché de Vanci naquit à Paris le 29 octobre 1668. Son père était gentilhomme ordinaire de la chambre du roi et secrétaire général des galères. Une brillante éducation fut tout le patrimoine qu'il lui laissa. Le jeune Duché, d'une faible constitution, avait été doué par la nature de beaucoup de talens. Il répondit pleinement aux espérances que l'on avait conçues de lui, et bientôt un penchant décidé pour la poésie et les belles-lettres s'empara de son ame sensible et tendre. Une place dans les aides le mit à l'abri du besoin, et il put se livrer à son goût favori.

Dès ses premiers pas dans le monde, Duché se lia d'amitié avec Pavillon, poète aimable et de bonne société, qui lui fit faire des connaissances utiles, et le dirigea dans ses premiers essais. Duché commença d'abord par quelques poésies légères, compositions qui méritent à juste titre le nom de *fugitives*, à moins qu'elles ne sortent de la plume d'un Voltaire ou d'un Parny. Ces premières productions de Duché ne sont pas arrivées jusqu'à nous, et ne le méritaient probablement pas.

Duché était déjà rompu au mécanisme de la versification, lorsqu'il se mit à travailler pour le théâtre. Ses liaisons avec Quinault furent la cause de cette direction nouvelle imprimée à son talent. Il composa plusieurs pièces qui ont presque toute l'élégance et la pureté de style de celles de Quinault, sans en

avoir toute la fadeur et la mollesse. *Céphale et Procris* est la première tragédie lyrique que Duché fit représenter à l'Académie royale, en 1694; la musique est de Mlle de la Guerre. Duché avait alors 26 ans. L'année suivante, il fit jouer sur le même théâtre *Theagène et Chariclée*, sa seconde tragédie lyrique, et un ballet intitulé *les Amours de Momus*; la musique de ces deux pièces est de Desmarets. Dans *les Amours de Momus* nous avons remarqué le quatrain suivant :

Jouissons d'une paix profonde,
L'indifférence est le suprême bien ;
Un cœur qui ne désire rien
Possède tous les biens du monde.

Pendant trois ans Duché ne publia plus rien; il était occupé à traduire un ouvrage du grec. Cette traduction parut en 1699, sous ce titre : *Les Préceptes de Phocilide, traduits du grec, avec une préface et la vie de cet auteur;* Paris, 1 vol. in-12. Duché y ajouta des remarques, des pensées, et des peintures critiques à l'imitation de La Bruyère. Il ne mit pas son nom à cet ouvrage. L'année précédente, en 1698, il avait donné à l'Académie royale *les Fêtes Galantes*, ballet, dont Desmarets fit la musique. On entremêlait alors ces sortes de divertissemens de couplets italiens, qui souvent valaient mieux que les paroles françaises; le suivant, qui se trouve dans *les Fêtes Galantes*, et qui doit être de Duché, nous a paru brûlant de style et de métaphores amoureuses :

Ebro far voglio il mio core
Di quel miel chè d' entrò i baci,
All' ardor delle sue faci,
Stillar suole il dio d' amore.

Duché composa deux autres tragédies lyriques : *Scylla* et *Iphigénie en Tauride;* la première, dont la musique est de

Théobald, fut représentée en 1701, et la seconde en 1704 seulement. On trouve à la tête de cette pièce, insérée dans le *Recueil général des Opéras*, un avertissement ainsi conçu : « Il y a huit ans que cet opéra est fait, et que M. Desmarets l'a mis en musique, à la réserve de la plus grande partie du cinquième acte, qui est de M. Campra, et le prologue, qui n'est pas de celui qui a fait la pièce, mais de M. Danchet. » Voltaire juge très favorablement cet ouvrage : « Il est dans le grand goût, dit-il, et quoique ce ne soit qu'un opéra, il retrace une idée de ce que les tragédies grecques avaient de meilleur. »

Ces différentes pièces eurent toutes du succès et de la vogue; elles contribuèrent à faire connaître Duché, et lui procurèrent la protection du comte d'Ayen, depuis maréchal de Noailles. Ce comte avait épousé, en 1698, Françoise d'Aubigné, nièce de Madame de Maintenon. Ce fut pour Duché une porte à la fortune.

En 1700, le testament de Charles II ayant fait passer la couronne d'Espagne sur la tête du Duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, le comte d'Ayen fut un des principaux seigneurs français qui accompagnèrent le nouveau roi, allant prendre possession de son trône, sous le nom de Philippe V. Il fallait à cette cour ambulante une plume habile qui pût raconter et décrire tous les triomphes, toutes les ovations de ce voyage; Duché fut chargé de ce soin. On lui donna le titre de Secrétaire du comte d'Ayen. Madame de Maintenon ne fut probablement pas étrangère à cet arrangement.

Duché fit donc le voyage avec les Princes. Au retour, pour récompenser ses services, Madame de Maintenon le fit nommer gentilhomme du roi, et lui donna la place gratuite, mais honorable, de poète de Saint-Cyr, que Racine venait de laisser vacante par sa mort. Ce fut alors que Duché, pour se plier aux goûts d'une cour où la dévotion avait pris un souverain empire, renonça à la poésie profane et se livra en-

tièrement à la poésie sacrée. Il composa des *Histoires édifiantes*, qui servaient de lecture aux demoiselles de Saint-Cyr, et des *Cantiques* qui étaient chantés par elles. On en a fait un recueil. Collet en a donné une nouvelle édition augmentée, Paris 1767, in-12 (*). Mais il s'attacha surtout à la composition des tragédies tirées de l'Ecriture Sainte; et s'il n'a pas atteint la perfection de Racine, il a souvent imité avec bonheur un modèle qu'il ne pouvait surpasser.

Jonathas fut son premier début dans cette nouvelle carrière; cette pièce est du petit nombre de celles où l'amour ne joue aucun rôle; elle n'est pourtant pas sans intérêt, et elle donna une idée très favorable du talent de Duché pour la tragédie. *Absalon*, qu'il composa ensuite, est un ouvrage d'un mérite réel. Cette pièce est restée au théâtre, et elle a été insérée dans le *Répertoire* de M. Petitot. Ces deux tragédies furent représentées par les demoiselles de Saint-Cyr, et le Roi honora ces représentations de sa présence. *Absalon* valut une pension à son auteur. Il s'exprime ainsi dans son épitre dédicatoire à Louis XIV : « Voici le second ouvrage que j'ose présenter à V. M.: elle a daigné le faire servir plusieurs fois à ses amusemens; elle ne lui a point refusé ses éloges; et la pension dont elle vient de m'honorer apprend qu'il suffit de souhaiter de lui plaire pour être comblé de ses bienfaits. »

Débora fut le dernier ouvrage de Duché; c'est sa pièce la plus fortement écrite; on peut en juger par les vers suivans:

Tu me parles d'un roi de qui la vigilance,
En tout lieu, quoiqu'absent, fait sentir sa présence,
Qui, bornant le crédit qu'il donne à mes pareils,
Limite leur pouvoir, et pèse leurs conseils,

(*) Dans le *Recueil des Poésies Françaises*, imprimé à La Haye en 1715, on trouve une Ode sur l'Immortalité de l'Ame, de Duché; une autre sur le Jugement dernier, et une paraphrase du Psaume 1 de David, *Beatus vir qui non abiit*, du même auteur.

Et qui, par sa sagesse et son vaste génie,
Seul, de tous ses Etats entretient l'harmonie;
Du roi de Chanaan apprends à juger mieux:
S'il agit, c'est par moi; s'il voit, c'est par mes yeux.

On reconnaît là la période racinienne. En général, la manière de Duché est pure, élégante, et porte le caractère du grand siècle. On voit qu'il avait étudié son prédécesseur et son modèle, et souvent il l'égale, sous le rapport du style.

C'est pendant qu'il travaillait à cette tragédie que Jean-Baptiste Rousseau, avec lequel il était lié depuis long-temps par conformité de goût, d'âge et de talens, lui adressa l'ode qui se trouve au livre II de ses œuvres. Duché, à peine âgé de 36 ans, se voyait consumé par une maladie de langueur. Rousseau cherche à consoler son ami, en louant les productions de sa muse, et en lui promettant d'aller le voir :

Ainsi, dès que le Sagittaire
Viendra rendre nos champs déserts,
J'irai, secret dépositaire,
Près de ton foyer solitaire,
Jouir de tes savans concerts.

Duché de Vanci était déjà sur le chemin de la fortune et de la gloire, lorsqu'il mourut à Paris, le 14 décembre 1704, de la maladie dont il était tourmenté depuis long-temps, et dans la 37e année de son âge. Il fut enterré au cimetière des Innocens. Rousseau fit sur la mort de son ami un très beau sonnet. Duché était occupé à composer une quatrième tragédie, lorsqu'il fut surpris par la mort; s'il n'eût été enlevé si jeune à la poésie, il se serait peut-être placé à côté de Racine et de Corneille.

Duché n'était pas seulement recommandable comme poète et littérateur; il possédait cette douceur et cette aménité de

caractère que donne le commerce des Muses; il se concilia l'estime et l'amitié de tous ceux qui le connurent. Il ne prit part à aucune dispute littéraire. Aussi modeste que reconnaissant, il se contentait du suffrage de sa protectrice et de quelques amis, et il ne chercha jamais à faire représenter ses tragédies devant le public de Paris. *Jonathas* et *Absalon* furent cependant mises au théâtre en 1712, huit ans après sa mort, et elles obtinrent de justes applaudissemens.

Outre son mérite poétique, Duché était très versé dans la science des médailles, et possédait des connaissances profondes en histoire et en philologie; associé à la Congrégation de l'Oratoire, il avait fréquenté les savans de Port-Royal, et y avait fait des études fortes et solides. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres se l'était attaché; et son éloge fut prononcé dans le sein de cette Compagnie, en assemblée publique du mois de mars 1705.

Protégé de madame de Maintenon, Duché fréquentait la cour, et était en rapport avec les plus grandes notabilités littéraires et politiques de l'époque. Plein d'esprit et de politesse, il avait surtout un talent qui le fesait rechercher dans la meilleure société; il récitait les vers avec autant d'art que les acteurs les plus consommés, et il excellait à jouer la comédie. Jean-Baptiste Rousseau, son ami, réussissait aussi dans ce genre de talent, et on les vit souvent l'un et l'autre rendre des scènes de Molière avec une perfection entraînante.

Duché s'était marié, et laissa une fille qui lui fit honneur par son esprit et ses talens. Mme Le Marchant de La Mercy est auteur de plusieurs ouvrages, tels que contes de fées, comédies et pièces de vers.

Exposé.

EXPOSÉ

DE

Ce qui s'est passé à la Cour de Versailles.

Le mardi 9 novembre 1700, Louis XIV, étant à Fontainebleau, apprit que le roi d'Espagne, Charles II, était mort à Madrid le premier jour du même mois; que l'on avait ouvert son testament dans le Conseil de Castille, qui portait que le feu roi appelait le duc d'Anjou à la succession entière de toute la monarchie d'Espagne; qu'il lui substituait le duc de Berry; et qu'à leur défaut, il déclarait l'archiduc d'Autriche Charles III, fils de l'empereur, son héritier universel, et après lui le duc de Savoie.

Ce monarque avait déclaré pour régens du royaume, la reine douairière d'Espagne, le cardinal Porto-Carrero, don Manuel Arias, comme président du Conseil de Castille, le duc de Montalte, président du Conseil d'Aragon, don Balthazard de Mendoza, grand inquisiteur, le comte d'Aguilar, conseiller d'Etat, et le comte de Bennevent, grand d'Espagne. La Reine n'avait que sa voix dans le Conseil. Les exilés avaient

été rappelés, selon l'usage établi en Espagne, après la mort des rois. L'on a remarqué que Charles II est le sixième roi d'Espagne mort au mois de novembre.

Dès que le roi de France eut appris la mort de ce monarque, il envoya chercher le Dauphin qui était à la chasse; et lorsqu'il fut venu, il tint un Conseil avec ce prince et ses ministres, dont les résolutions furent tenues secrètes.

Le marquis de Castel-dos-Rios, ambassadeur d'Espagne, eut audience de S. M., dans laquelle il lui donna avis de la mort du Roi son maître. Le Dauphin et M. le marquis de Torcy furent présens à cette audience, où le testament du roi d'Espagne fut lu.

On dit que l'Ambassadeur, ayant eu ordre de la Régence de supplier le Roi de déclarer ses intentions touchant le testament de Charles II, lui dit en l'abordant : «Sire, Votre Majesté voit à ses pieds un homme qui a l'honneur de lui offrir vingt-deux couronnes; me sera-t-il permis de reconnaître aujourd'hui Mgr le duc d'Anjou pour mon maître?» Le Roi lui répondit: *Je verrai.* «Mais, Sire, reprit l'Ambassadeur, ce prince est reconnu des Espagnols pour leur Roi; m'ôterez-vous la gloire d'être le premier à lui rendre mes devoirs?» S. M. lui dit : «Monsieur, vivez en repos, l'on vous rendra toujours toute la justice qui vous sera due.» Ce mi-

nistre ne put cacher la surprise que lui causait une telle réponse ; il dit depuis à quelques seigneurs qu'il ne fallait plus citer la fierté espagnole, puisque le roi de France payait d'un *je verrai*, un présent comme celui qui venait de lui être offert [1].

On montrait, dans ce temps-là, des lettres de quelques Espagnols, qui portaient que la douleur d'avoir perdu un aussi bon prince que leur Roi, était bien soulagée par l'espérance d'avoir le duc d'Anjou pour leur maître ; qu'on n'avait jamais rien tant souhaité à Madrid que d'y voir régner un prince de France ; que l'on comptait bien en Espagne que le Roi ne refuserait pas cette couronne pour son petit-fils ; que la Régence y avait déjà pris la résolution de suspendre pendant quelques semaines le deuil du feu Roi ; et que le nouveau monarque entrerait dans les Etats d'Espagne pour donner aux peuples la liberté de satisfaire leur joie et leur zèle.

---

[1] Voltaire révoque en doute ce mot de Louis XIV, rapporté dans de prétendus Mémoires de Mme de Maintenon ; il se fonde sur ce que dit M. de Torcy dans ses Mémoires, que dans le conseil qui précéda la réception de l'ambassadeur d'Espagne, il avait été décidé que le testament de Charles II serait accepté. Duché dit seulement qu'il fut lu. L'étonnement et les révélations de l'Ambassadeur rapportées par notre auteur, témoin oculaire et qui écrivait en quelque sorte *sur le fait*, nous paraissent conclure ici contre l'auteur du Siècle de Louis XIV.

Le Roi arriva à Versailles, et y tint conseil. A son arrivée, l'ambassadeur d'Espagne lui remit une lettre qu'il avait reçue la nuit par un courrier de la Régence. Cette lettre portait que la Régence avait écrit à S. M., le jour de la mort du roi d'Espagne, pour la prier de vouloir bien leur accorder Mgr le duc d'Anjou pour roi, conformément au testament de S. M. C., dont ils lui apprenaient en même temps la mort; mais que, comme le jour du décès de ce monarque, ils étaient tous occupés de leur douleur et des affaires pressantes qui demandaient beaucoup de soins dans ces funestes momens, ils ne croyaient pas avoir assez marqué à S. M. avec combien d'ardeur ils souhaitaient qu'elle leur accordât Mgr le duc d'Anjou pour roi, ni l'avoir assez instamment priée de leur envoyer ce prince; ce qui les obligeait à redoubler leurs instances pour le demander à S. M.

Le mardi 16, le duc d'Anjou se trouva au lever du Roi et lui donna sa chemise. Le Roi étant entré à l'ordinaire dans son cabinet, après son lever, avec les princes, S. M. parla un moment en particulier au duc d'Anjou, et fit appeler l'ambassadeur d'Espagne, à qui elle déclara particulièrement l'acceptation qu'elle avait faite de la couronne d'Espagne, pour Philippe d'Anjou, et en même temps le fit passer dans le second cabinet où était ce prince avec ses

frères. L'Ambassadeur, que le Roi lui présenta, le salua à genoux, lui baisa la main, et à l'instant sortit du cabinet et retourna dans le salon. Le duc de Bourgogne et le duc de Berry embrassèrent alors le duc d'Anjou, et ils rentrèrent tous les trois dans le cabinet du Conseil, dont S. M. commanda à l'huissier d'ouvrir la porte des deux côtés, ayant donné la droite au nouveau roi d'Espagne.

Aussitôt tous les seigneurs se rangèrent à droite et à gauche comme à l'ordinaire, croyant que le Roi allait passer pour aller à la messe; mais S. M. les ayant appelés en leur disant : « Messieurs, venez saluer le roi d'Espagne », jamais surprise ne fut plus grande que celle où se trouva toute la cour; chacun s'empressa de donner des marques à LL. MM. de la joie que ce grand événement causait dans le cœur de tous les Français.

Alors le Roi fit appeler pour la seconde fois l'ambassadeur d'Espagne, qui entra suivi de son fils aîné et de plusieurs Espagnols. S. M. lui dit, en lui montrant le duc d'Anjou : « Monsieur, saluez votre Roi » ; en même temps l'Ambassadeur se jeta à ses pieds et lui baisa la main, les yeux remplis de larmes de joie; et s'étant relevé, il fit avancer son fils et les Espagnols de sa suite qui en firent autant. Louis XIV s'écria alors : « Quelle joie! Il n'y a plus de

Pyrénées; elles sont abymées, et la France et l'Espagne ne font plus qu'un ! »

Dans ce moment l'envoyé de l'Empereur, qui avait demandé audience, vint faire part à S. M. de la nouvelle qu'il était né un fils au roi des Romains. Le Roi lui témoigna la part qu'il y prenait et lui dit en même temps : « Et moi je vous apprends que Mgr le duc d'Anjou est roi d'Espagne. » Cette nouvelle imprévue, et la joie que ce ministre voyait alors répandue sur tous les visages, lui causèrent un si furieux chagrin, qu'il envoya sur-le-champ chercher une chaise de poste et partit pour Paris.

Cette audience finie, le Roi fit avancer le roi d'Espagne, et ils se mirent en marche pour aller à la messe. Le Roi lui donna la droite le long des appartemens, et dans la tribune, S. M. jeta son carreau de côté, voyant qu'on n'en avait pas préparé un pour le roi d'Espagne.

Les deux Rois revinrent de la messe dans le même ordre; S. M. laissa le roi d'Espagne dans le grand appartement, où il fut salué de toute la cour, et en particulier du duc et de la duchesse de Bourgogne, du duc de Berry et de la maréchale de La Motte [1], qui, par des larmes de tendresse, assura ce prince de la part respectueuse qu'elle prenait à son avènement à la

---

[1] Gouvernante des Enfans de France.

couronne. Cet appartement lui fut destiné pour le reste de son séjour en France. Le duc de Bourgogne et le duc de Berry le suivirent dans son cabinet, où il se retira; et il y eut entre eux beaucoup de pleurs répandus. On lui servit à dîner dans le grand cabinet, où il fut traité de la même manière que le Roi, par le duc de Beauvilliers, premier gentilhomme de la chambre, le maître d'hôtel portant le bâton, la nef[1] étant sur la table, et les officiers demandant à boire *pour le roi d'Espagne*.

Le lendemain, le Roi étant très content de la sage conduite de l'ambassadeur d'Espagne, qui donna, dans cette occasion, toutes les marques d'un bon esprit, lui envoya un présent considérable en argent comptant.

Le 19, le roi d'Espagne prit le grand deuil en noir, le violet n'étant d'usage qu'en France et en Angleterre. L'ambassadeur de S. M. C. se trouva, à son lever, aussi en grand deuil et en manteau traînant; il passa ensuite dans l'appartement du Roi où il eut l'honneur de saluer S. M. Peu de temps après le roi de France et le roi d'Espagne allèrent ensemble à la messe; la queue de S. M. C., traînant d'une aune et demie, fut portée par M. le duc d'Aumont, qui servait

[1] Vase de vermeil où l'on mettait les serviettes qui devaient servir à table au Roi.

auprès de ce prince en qualité de premier gentilhomme de la chambre du Roi, jusqu'à l'entrée de la salle des gardes, où il la remit entre les mains de M. le comte de Druys, lieutenant des gardes du Roi, qui servait auprès de S. M. C.; ce comte la porta jusques dans la tribune; ce qui se passa de la même manière au retour de la messe.

Le roi d'Espagne alla au manège; M. le comte de Brionne, grand écuyer de France, en survivance de M. le comte d'Armagnac, son père, reçut S. M. C., et M. de Memont, le plus ancien des écuyers du Roi, nommé par S. M. pour avoir la conduite des exercices des enfans de France, lui fit monter plusieurs chevaux. Ensuite le roi d'Espagne courut la bague et les têtes. L'Ambassadeur et ceux qui étaient présens admirèrent la force et l'adresse de S. M. C. Aussitôt qu'elle fut descendue de cheval, l'Ambassadeur s'en approcha, et un genou à terre, lui dit : « Sire, V. M. est faite pour être sur des chevaux de triomphe. Que le Ciel lui fasse la grâce de s'en servir toujours avec autant d'adresse, et avec tous les succès possibles pendant une infinité d'années. »

Au sortir du manége, l'ambassadeur d'Espagne, qui avait dépêché un courrier à l'électeur de Bavière, pour lui dire que le Roi avait accepté le testament de feu S. M. C., et que le duc d'Anjou était déclaré roi d'Espagne,

reçut réponse de cet Electeur qui lui mandait que rien ne lui était plus agréable que cette nouvelle, et ne pouvait mieux convenir au bonheur de l'Espagne et au repos de l'Europe; qu'il en avait une vraie joie en son particulier, et que toute la Flandre en allait témoigner la sienne; qu'il envoyait ses ordres par le même courrier au comte de Monasterol, son envoyé, qui se trouvait à Paris, afin qu'il demandât audience de S. M. C. pour lui témoigner les sentimens où il était, et qu'il priait S. Exc. de le conduire en tout ce qu'il devait faire; qu'outre cela, il envoyait M. le marquis de Bedmar, qui est le premier après lui dans le gouvernement, et qui commande les troupes de Flandre pour les Espagnols, à l'effet de complimenter et reconnaître le roi d'Espagne.

Le même jour, après le dîner, le Parlement, la Chambre des Comptes, la Cour des Aides, la Cour des Monnaies, le Corps de Ville et l'Université haranguèrent S. M. C. Toutes ces cours supérieures et compagnies, en corps et en habit de cérémonie, furent présentées par M. le marquis de Blainville, grand maître des cérémonies. Le roi d'Espagne les reçut en manteau, assis et couvert. Derrière le fauteuil de S. M. C. était M. le duc de Beauvilliers, premier gentilhomme de la chambre du Roi, en manteau long, et à sa gauche M. le marquis de Chazeron, lieutenant des gardes du corps.

M. de Harlay, premier président, porta la parole au nom du Parlement; il fit l'éloge de l'Espagne, qui ne plut pas moins aux Français qu'aux Espagnols; et, après plusieurs réflexions obligeantes sur le mérite de M. l'Ambassadeur, il dit à S. M. C. que l'Espagne ayant besoin d'un souverain, avait jeté les yeux sur tout l'univers et ne les avait arrêtés que sur lui seul.

M. de Nicolaï parla pour la Chambre des Comptes.

M. le Camus pour la Cour des Aides.

Le premier Président de la Cour des Monnaies, ensuite le Corps de Ville, offrirent à S. M. C. les présens ordinaires, et M. le Prévôt des marchands parla au nom de la ville; enfin l'Université termina cette cérémonie, et M. le Recteur fit un discours convenable à son état.

Le 23, le comte de Monasterol, envoyé extraordinaire de l'Electeur de Bavière, eut audience publique du roi d'Espagne, qui le reçut en manteau à la ruelle de son lit, assis et couvert; il présenta une lettre de son maître par laquelle S. A. E. marquait qu'elle était prête à recevoir ses ordres. On apprit de ce comte qu'à peine la Junte eut donné avis à S. A. E. que le duc d'Anjou avait été proclamé roi en Espagne, qu'elle avait fait chanter, le 30 du mois, un *Te Deum* à Bruxelles, en actions de grâces, et que, ayant fait élever le portrait de Philippe V sous

un dais magnifique, dans la plus belle chambre de son appartement, il avait donné, ce soir-là, bal et opéra, et ordonné des feux de joie et des illuminations par toute la ville.

L'Académie française eut l'honneur de haranguer le nouveau roi. M. de la Chapelle, récemment général des finances de la Rochelle, porta la parole comme directeur de cette compagnie, et dit que le roi d'Espagne avait plus de royaumes que d'années.

Le roi d'Espagne vint à Paris rendre visite à Monsieur, Madame, Mgr le duc et Madame la duchesse de Chartres; le peuple cria : « Vive le Roi d'Espagne ! » et il alla se coucher à Marly.

Le lendemain, l'ambassadeur de Hollande vint à Marly pour prier le Roi, de la part des Etats-généraux, de ne point reconnaître le duc d'Anjou pour roi d'Espagne, et de s'en tenir au traité fait entre eux. M. de Torcy lui répondit que S. M. ne venait dans cette maison de plaisance que pour se délasser l'esprit, et se débarrasser des affaires; que, pour cet effet, elle n'y accordait jamais d'audience à personne; mais qu'il était assez informé des intentions du Roi pour lui répondre sur cette proposition : que S. M. n'avait fait ce traité avec eux que pour procurer la paix à toute l'Europe, et que le testament du feu roi d'Espagne, fournissant un

moyen plus sûr pour affermir cette paix tant désirée, S. M. s'en tenait aux intentions de ce prince mourant. Cette réponse n'étant pas ce que ce ministre demandait, il retourna à Paris fort mécontent.

Le marquis de Bedmar alla à Marly; S. M. C. le reçut dans son cabinet, debout et sans chapeau; le marquis la salua profondément à l'Espagnole, mit un genou à terre et lui baisa la main. M. le prince de Chimay, chevalier de la Toison-d'Or, et quelques Espagnols en firent autant. Ces deux seigneurs espagnols furent enfermés quelque temps avec leur Roi; et, après avoir été régalés magnifiquement, ils se promenèrent dans les jardins et retournèrent à Paris, charmés de la manière avec laquelle ils avaient été reçus.

Le 27, la cour retourna de Marly à Versailles.

L'ambassadeur d'Espagne reçut une lettre de M. le prince de Vaudemont, gouverneur du Milanais, par laquelle il lui marquait avoir appris par des courriers qui passaient, que le feu roi d'Espagne avait appelé à la succession de tous ses Etats Mgr le duc d'Anjou; qu'il se réjouissait de cette nouvelle, et qu'il le priait de vouloir bien assurer S. M. C. de ses profonds respects; qu'aussitôt que la Junte lui aurait envoyé ses ordres, il les exécuterait avec toute l'exactitude possible. Cette nouvelle fit beaucoup

de plaisir à la cour, particulièrement à nos seigneurs de la maison de Lorraine.

Le lendemain le prince d'Armstad, gouverneur de Barcelonne, rendit, par une lettre, ses obéissances au Roi. On dit qu'ayant su que le feu roi d'Espagne avait fait un testament par lequel il appelait à sa succession l'archiduc d'Autriche, et, croyant que cet acte subsistait toujours, aussitôt qu'il eut reçu les ordres de la Régence, il fit assembler le conseil de Barcelonne, et dit que le roi Charles II était mort, laissant un testament, mais qu'il n'avait voulu ouvrir la lettre que la Junte lui adressait, qu'en présence de l'assemblée, et qu'après qu'elle aurait fait serment de reconnaître pour roi celui que le défunt aurait nommé pour son successeur. Il ne prenait cette précaution que parce qu'il savait qu'il y avait dans le conseil des personnes qui étaient dans les intérêts de la France. Sur cette proposition, qui paraissait pleine de raison et de justice, chacun fit le serment désiré; alors il ouvrit le paquet, mais il fut bien surpris d'y trouver pour son maître le duc d'Anjou, au lieu de l'Archiduc. L'assemblée témoigna sa joie par mille démonstrations, et lui ne put cacher son chagrin ; il en tomba malade dans le moment, et se fit saigner le soir ; cependant ayant fait sur cette aventure toutes les réflexions nécessaires, son intérêt se présenta à ses yeux , et il

dépêcha à S. M. C. le courrier dont il est parlé.

Le Roi envoya Rigaud, peintre fameux, chez S. M. C. pour faire son portrait; ce peintre travailla trois ou quatre fois, et a fait, sans contredit, le plus beau tableau et le plus ressemblant que l'on puisse voir.

Aussitôt que le Roi eut déclaré le duc d'Anjou roi d'Espagne, S. M. lui dit de remercier Dieu de la grâce qu'il lui avait faite, et qu'il ne la devait qu'à lui seul; qu'il allait régner sur une nation fidèle qui aimait beaucoup son roi; qu'il devait être bon Espagnol et suivre les avis de ses ministres qui étaient d'un grand mérite; mais cependant de n'oublier jamais qu'il était né Français.

Epitaphe

Qui courait alors, sur Charles II, roi d'Espagne.

Ci-gît l'infirme roi d'Espagne
Qui de ses jours ne fit campagne,
Point de conquêtes, point d'enfans;
Que fit-il donc pendant trente ans
Qu'on vit régner ce faible prince?
Il posséda mainte province;
Mais, pour le dire franchement,
Il ne fit rien qu'un testament.

Madrigal

Adressé au Roi de France.

Souffrez, auguste Roi, que ma muse vous chante
La gloire et les vertus d'un Prince fortuné:
Il commence à remplir l'attente
De cette grandeur étonnante
Où votre sang est destiné.
Chacun voit que le Ciel seconde
Vos soins pour la justice et vos soins pour la paix;
Et pour récompenser votre race féconde,
Il veut qu'elle donne à jamais
Des maîtres au reste du monde.

Chanson

(Sur l'air de Joconde.)

L'Espagne fut long-temps en pleurs,
Fort triste et languissante,
Mais à présent qu'elle est en fleurs,
Qu'elle sera contente!
Le Ciel, par un coup sans pareil,
De ses maux la délivre;
Il tire un rayon du soleil (1),
Pour la faire revivre.

Sonnet

Du P. Mourgues, adressé à Mgr. le Duc de Bourgogne.

Par le destin d'un frère, à vos yeux couronné,
Prince, jugez du sort que vous devez attendre.
Vous seriez ce qu'il est, si vous pouviez descendre:
C'est être plus que roi que d'être son aîné.

Glorieux et content, dans ce rang fortuné,
De montrer à LOUIS un cœur docile et tendre,
Et d'apprendre à régner du seul qui peut l'apprendre,
A ce noble projet vous vous êtes borné.

---

(1) On sait que Louis XIV avait pour emblême un soleil, avec cette devise : *nec pluribus impar*.

C'est sans aucun regret que votre ame abandonne,
Au plus digne après vous, une riche couronne
Qui fait pousser ailleurs tant de soupirs jaloux.

Il n'était rien plus propre à nous faire connaître
La hauteur de la place où le Ciel vous fit naître,
Qu'un trône qui se trouve être encore au-dessous.

Sonnet

Du P. Mourgues, adressé à Mgr. le Duc de Berry.

Prince, on voit qu'à votre âge une rare sagesse
Vous rend inaccessible aux soins ambitieux,
Capables de troubler ce calme précieux
Qu'attache à nos beaux jours la tranquille jeunesse.

Votre esprit élevé, qui connait sa noblesse,
Trouve qu'il n'est pour lui d'empire glorieux
Que celui qui le rend libre ou victorieux
Des désirs inquiets qu'enfante la faiblesse.

D'un brillant embarras garantir son bonheur,
Pour rendre la raison maîtresse de son cœur :
Que ce règne est charmant et quel autre l'égale !

Si chacun, comme vous, savait régner sur soi,
Chaque mortel aurait l'ame vraiment royale,
Et l'on ne prendrait pas la peine d'être roi.

Lettres Inédites.

LETTRES INÉDITES

CONTENANT

LA RELATION HISTORIQUE DU VOYAGE DE PHILIPPE D'ANJOU,

Appelé au Trône d'Espagne,

AINSI QUE DES DUCS DE BOURGOGNE ET DE BERRY, SES FRÈRES, EN 1700.

LETTRE I.

Chartres, 5 décembre 1700.

Nous partîmes, comme vous savez, hier samedi, 4 de ce mois, à dix heures sonnantes, de Versailles. Nous trouvâmes d'assez mauvais chemins jusques à Bièvre, mais nous nous en tirâmes. Nous passâmes de là à Villebon; après quoi, nous nous égarâmes de quelques pas; ce qui nous obligea de chercher notre chemin par un petit bois assez épais et assez difficile à traverser. Mon camarade, qui allait le premier, s'aperçut d'un piége que l'on avait tendu au milieu d'un sentier par où nous passions : six pas davantage, son cheval avait les pieds dedans, et cela aurait pu lui casser les jambes; nous l'évitâmes heureusement. De là, nous passâmes à la ville du Bois et à Montlhéry; et après avoir traversé Linas, nous arrivâmes à Chartres, à trois heures, par le plus

beau jour et le plus beau temps du monde.

Le Roi, accompagné du Dauphin, de la duchesse de Bourgogne, de Monsieur, de Madame, du duc de Chartres et de beaucoup de personnes de condition, vint conduire le roi d'Espagne et les Princes jusques à Pont-Antony. On dit que l'on n'a jamais vu tant de carrosses qu'il s'en trouva sur le chemin, depuis Versailles jusques à Berny, maison de plaisance de M. le cardinal de Furstemberg. Le Roi pleura en recevant les adieux du roi d'Espagne, son petit-fils, qui répondit, de son côté, par mille larmes à ces marques de bonté et de tendresse.

Le carrosse du roi d'Espagne et des Princes ayant été arrêté par un embarras sous la porte de Linas, cela leur donna l'idée de dessiner la tour de Montlhéry. Ce n'est plus qu'un reste d'une ancienne tour, dont il est fort parlé dans les anciennes guerres de Paris; ils n'en firent alors qu'une ébauche qu'ils mirent au net aussitôt qu'ils furent arrivés à Chartres. Le roi d'Espagne a été logé dans une maison assez jolie appartenant à M. Petit, valet de chambre du roi, et les Princes dans une hôtellerie vis-àvis.

Le roi d'Espagne alla jouer, après son souper, aux échecs chez le duc de Bourgogne, avec M. le comte d'Ayen; et les Princes jouèrent au brelan avec quelques-uns des jeunes seigneurs qui les suivent dans ce voyage. Il n'a pas mal

gelé cette nuit, mais nous avons fait bon feu. On nous a traités un peu roide sur le paiement, et on nous fait espérer que cela durera ainsi quelque temps sur cette route. On se lève le matin à 8 heures chez les Princes; je suis levé dès cinq heures. J'ai entendu la messe du père confesseur. M. le marquis d'O et M. de la Marnallière y ont communié.

LETTRE II.

Etampes 6 décembre 1700.

Le roi d'Espagne entendit hier la messe à la paroisse de Chartres. Il y eut un motet chanté par des musiciens que le comte d'Ayen a pris soin de faire suivre. C'est Gaye qui est maître de cette musique et qui la conduit. L'abbé Gastelier, curé de Chartres, fit un compliment à S. M. C. à la porte de son église, qui fut assez approuvé; mais les rieurs font courir le bruit qu'il lui tint ce discours : « Sire, j'ai entendu dire que les longues harangues étaient souvent incommodes et ennuyeuses; V. M. me permettra de lui en faire une très-courte », et qu'il se mit à chanter ces paroles :

« Les bourgeois de Chartres et de Montlhéry
Mènent tous grande joie de vous trouver ici;
Petit-fils de Louis, que Dieu vous accompagne;
Et qu'un prince si bon,
Don, don,
Cent ans et par-delà,
Là, là,
Règne dedans l'Espagne. »

Au sortir de la messe, le roi d'Espagne et les Princes montèrent tous trois en carrosse, S. M. C. à droite et le duc de Bourgogne à gauche dans le fond, le duc de Berry sur le devant vis-à-vis du roi d'Espagne, et le maréchal de Noailles à côté de ce prince. Quand le duc de Beauvilliers nous aura joints, il partagera cet honneur avec lui; l'autre aura la portière droite, et la gauche est alternativement pour M[rs] de Saumery et d'O, seigneurs qui sont par honneur auprès du duc de Bourgogne, M[rs] de Louville et de Razilly, comme sous-gouverneurs du duc de Berry.

Nous partîmes hier de Chartres à 9 heures, et nous arrivâmes ici à midi : journée aussi longue que la première, mais plus beau chemin et aussi beau temps. Etampes est une petite ville située sur un ruisseau qui n'a point d'autre nom que la rivière d'Etampes. Depuis la porte de la ville jusques à l'hôtellerie des Trois-Rois, où le roi d'Espagne a logé, toute la bourgeoisie était sous les armes. Les trois rois que porte l'enseigne de

cette hôtellerie, sont les trois derniers rois de France : Henri IV, Louis XIII et Louis XIV, parce que tous les trois y ont couché dans leurs voyages.

Après que S. M. C. fut entrée dans sa chambre, les Échevins vinrent la haranguer et lui offrir pour présens de ville, du pain, du vin et des écrevisses que la rivière dont j'ai parlé produit en abondance, et les meilleures du monde. Le Lieutenant-général vint, après, faire ce compliment au roi d'Espagne :

« Sire,

« Nous venons nous réjouir avec la France de l'élévation de V. M. sur le trône d'Espagne, et féliciter en même temps les Espagnols de leur prochain bonheur d'être gouvernés par un prince tel que vous. La France, en vous perdant, ne peut que s'applaudir de vous avoir fait naître pour le bonheur de nos voisins; et l'Espagne, dans la perte qu'elle vient de faire de son roi, a de quoi se consoler par le choix judicieux qu'elle a fait de V. M. pour lui succéder dans le gouvernement de ses royaumes. La France admire en vous cette fierté noble et cette vivacité sage que l'on vante tant chez elle, et l'Espagne trouvera chez vous cette grandeur d'ame et cette gravité modeste qui a toujours été son partage. La nature a

fait chez vous l'heureux assemblage de tant de grandes qualités, le sang d'Espagne s'est mêlé tant de fois avec celui de vos aïeux, que vos sujets pourront vous regarder comme un précieux dépôt conservé parmi nous. Ces deux grands peuples, Sire, attendent de V. M. de grandes choses. Vous devez à la France un prince digne de Louis-le-Grand et de votre illustre nom, et vous devez à l'Espagne un roi qui soit l'amour de ses peuples. Cette qualité, Sire, renferme toutes les autres; elle est la seule que doit ambitionner un grand roi. Nous félicitons par avance les peuples qui vont être soumis à votre domination, du bonheur dont ils vont jouir. »

Comme l'on rend les mêmes honneurs aux Princes qu'au roi d'Espagne, le Lieutenant-général leur fit la harangue qui suit :

« Messeigneurs,

« Nous tenons tous à grand honneur d'être des premiers à venir vous rendre nos hommages; notre propre intérêt nous y conduit agréablement, flattés que nous sommes par le plaisir de voir en vous des princes qui sont aujourd'hui l'espoir de toute la France, et qui doivent faire un jour le plus parfait bonheur des cœurs vraiment français. »

Le Roi et les Princes s'étaient amusés pendant

quelques momens à tirer sur des pigeons; il y en eut trois de tués; et S. M. envoya trois pistoles à la maîtresse du logis pour l'en dédommager. Les Princes, après souper, mirent au net les dessins qu'ils avaient ébauchés en chemin : c'est une des choses auxquelles ils doivent s'occuper tous les jours dans leur voyage.

Les Cent Suisses de la garde prétendent qu'il leur est dû un minot de sel toutes les fois que le Roi passe par quelque ville où il y a un grenier à sel établi, et ils crurent le pouvoir exiger en cette occasion. Le receveur leur ayant contesté ce droit, l'affaire fut portée devant le roi d'Espagne, qui jugea que, supposé que cela fût dû aux Suisses, ce ne pourrait être que lorsque le Roi y était en personne; que pour lui il n'était qu'un roi étranger. On trouva cette décision très judicieuse pour un jeune prince qui n'a encore eu aucun usage des affaires.

LETTRE III.

Toury, 7 décembre 1700.

Le roi d'Espagne et les Princes ses frères ont logé au Grand-Cerf. Il est arrivé ici un courrier qui a fait grand plaisir; on l'attendait, il y avait

long-temps; mais on l'avait arrêté à Madrid pour le rendre témoin de la proclamation que l'on y a faite du Roi, avec toute la magnificence possible. On a élevé son portrait au-dessus de la porte de l'Hôtel-de-Ville, orné de festons et de guirlandes de fleurs et de verdure, et il a été proclamé Roi au son des trompettes, des tambours, et au bruit des canons, avec l'acclamation générale du peuple, criant: «Vive notre Roi Philippe V!» Ce courrier a porté une lettre du cardinal Porto-Carrero, une du duc d'Aguilar, secrétaire d'Etat et régent du royaume, et une de la ville de Madrid.

Le duc d'Aguilar, qui était bon serviteur du feu roi, et beaucoup dans les intérêts de la maison d'Autriche, mande au nouveau Roi, qu'ayant rendu de grands services au feu Roi et à l'Etat, S. M. pouvait compter sur les mêmes services et sur le même zèle qu'il avait toujours eu pour sa patrie. Cela a fait un fort grand plaisir.

Le Roi et les Princes, après avoir dessiné, ont soupé; après le souper, les princes ont joué au brelan, et S. M. s'est amusée à les voir jouer.

Il y a un village près d'ici, nommé Yerville, qui appartient au duc de Beauvilliers. Nous sommes en Beauce, sur les frontières des diocèses de Sens, Chartres et Paris.

LETTRE IV.

Orléans, 9 décembre 1700.

Nous arrivâmes ici mardi, 7 de ce mois, à une heure après midi. Nous étions partis le matin de Toury, où nous avions couché; nous passâmes par Artenai et Cercotte, qui est au commencement de la forêt d'Orléans. Quelque tems après, dans un grand espace de cette forêt, nous vîmes 7 ou 8 cadavres de voleurs pendus à des arbres.

Orléans est une des plus jolies villes de France. Elle est située sur les bords de la Loire, à un des bouts de la forêt qui porte son nom. Elle est recommandable par le commerce des vins et des eaux-de-vie qui s'y fait. Il y a un Evêché rempli par le cardinal de Coislin, grand aumônier de France, et deux chapitres, celui de Sainte-Croix, qui est la cathédrale, et celui de St.-Aignan.

Il était trois heures quand le roi d'Espagne et les Princes arrivèrent en cette ville, qui fit paraître, en cette occasion, toute la magnificence possible. La porte Bannière, par où l'on entra, était ornée de tapisseries et de devises, avec les armes de France et d'Espagne entourées de lauriers. Depuis l'entrée du faubourg jusqu'à l'Evêché, où S. M. et les Princes logèrent, les rues

étaient sablées et les maisons tapissées. Il y avait deux haies de bourgeois sous les armes, au nombre de quatre compagnies de cinq cents hommes chacune, avec une affluence de peuple qui ne peut s'exprimer.

Hier, S. M. fut entendre la messe à Ste.-Croix; elle y fut haranguée à la porte par le doyen du chapitre, en l'absence de l'Evêque. Au retour, le Roi se mit dans un fauteuil au pied de son lit, pour écouter les harangues des deux Chapitres de Ste.-Croix et de St.-Aignan, qui furent assez bien; du Docteur de la faculté en droit, qui s'en acquitta très mal, en s'excusant sur son grand âge; du Président de l'élection, qui, après avoir fait la révérence et dit *Sire*, en fit une autre et s'en alla, ayant oublié ce qu'il avait à dire. Les trésoriers de France parlèrent très-bien. Le Lieutenant-général fit aussi des merveilles. Le Docteur en droit commença et finit ainsi sa harangue : «Les poètes grecs racontent que Minerve descendit dans la ville de..... dans la ville de..... ah! ma mémoire me trahit. » Puis il se mit à rire, regardant autour de lui, sans en dire davantage. M. de Bouville, l'intendant, avait dit d'avance aux Princes que la chose se passerait ainsi. L'Elu s'embrouilla de telle sorte, que M. Desgranges, maître des cérémonies, fut obligé de lui dire qu'il se fesait un peu tard; il comprit ce que cela voulait dire, fit sa révérence et se retira.

Le Roi ayant dîné à son grand couvert, l'affluence fut si grande, que la cour, l'escalier, la salle où il mangeait, sa chambre et son antichambre ne pouvaient tout contenir ; l'on y apporta même des échelles pour s'élever au-dessus de ceux qui étaient montés sur des chaises et sur des coffres. La table fut renversée de dessus les tréteaux ; S. M. fut obligée d'entrer dans son cabinet ; et tout le fruit que l'on avait servi fut renversé et pillé. Il y eut chez les Princes un désordre pareil.

S. M. C. et les Princes ont, dans leur voyage, une assez jolie Cour avec eux :

MM. Le Duc de BEAUVILLIERS,
Le Maréchal de NOAILLES,
Le Marquis de SEIGNELAY,
Le Comte de MAURE,
Le Comte d'AYEN,
Le Comte de BRANCAS,
Le Comte de QUINTIN,
Le Marquis de DANGEAU,
Le Marquis de BISSY,
Le Marquis d'HEUDICOURT,
Le Marquis de NANGIS,
Le Chevalier de MESME,
Le Marquis de BEAUMANOIR,
Le Marquis de TESSÉ,
Le Marquis de LIVRY,
Le Comte de TORIGNY,

Le Comte de TALLARD,
Le Chevalier de CROISSY,
Le Marquis de BULLION,
Le Marquis de SEGUIRAN,
Le Marquis de LIGNERAC,
Le Marquis de NONANT,
Le Chevalier de COMMINGES,
Le Chevalier de VRILLIÈRE,
Le Marquis de DENONVILLE fils,
Le Chevalier de l'AIGLE,
Le Marquis de BERNIGHEN,
Le Marquis de LOSSÉ,
De CHAMPIGNOLLES,
Le Marquis de CHIVERNI,
Le Marquis de SAUMERY,
Le Marquis d'O, } Gentilshommes du Duc de Bourgogne.
Le M. de DENONVILLE père
Le Marquis de RAZILLY, } Sous-gouverneurs du Duc de Berry.
De LOUVILLE.
De MONTVIELLE. } Gentilshommes de la Manche des Princes.
De CANDO.
De VASSAN.
BAYARD,
De VALOUSE. } Ecuyers cavalcadours ordinaires du Roi et des Princes.

Ce qu'il y a d'achevé à Ste.-Croix est beau. C'est dommage que cette église soit demeurée imparfaite. M. le cardinal de Coislin, qui est actuellement évêque d'Orléans, y a fait faire un grand nombre de réparations qui contribuent beaucoup

à son embellissement. La grande place, que l'on appelle *le Martroy*, est belle. Nous sortons par la porte du pont, sur lequel est à gauche, sur un haut piédestal, le crucifix de bronze au côté droit duquel l'on voit Charles VII à genoux, et de l'autre, la fameuse Jeanne d'Arc, aussi à genoux, si célèbre sous le nom de la Pucelle d'Orléans, parce qu'elle en fit lever le siége; le tout est de bronze, ce qui est un des beaux monumens du royaume.

LETTRE V.

Saint-Laurent-des-Eaux, 10 décembre 1700.

D'Orléans nous avons passé à St.-Mesmin, lieu renommé à cause du vin de Gennetin que l'on y boit, par le pont qui est sur le Ret, petite rivière portant bateau dès sa source, et qui n'a que dix lieues de cours; par St.-Fiacre, Lailly, les Trois-Cheminées, et Notre-Dame-de-Cléry, bourg dont l'église, dédiée sous le nom de Notre-Dame, a été bâtie par Louis XI. J'y entrai pour voir le tombeau de ce roi, qui y est au côté gauche de la nef. On y voit sa figure à genoux, revêtue de ses habits royaux, la tête nue, les mains jointes; il y a autour de lui, sur les bords et au coin du tombeau, six petits anges, et devant lui ce petit chapeau où était attachée une médaille de la Vierge,

qu'il baisait toujours lorsqu'il avait envie de faire passer le pas [1] à quelqu'un, en disant : « Encore celui-là, ma chère Dame, et puis plus. »

LETTRE VI.

Blois, 11 décembre 1700.

Nous partîmes de St.-Laurent-des-Eaux, à 8 heures, et nous passâmes par Noix-sur-Loire et St.-Dié, au sortir duquel l'on entre sur la levée et l'on y marche toujours le long de la rivière; on voit en passant le château de Menars, qui est bâti sur l'autre bord à la droite. L'aspect de Blois, en arrivant, est la plus belle chose du monde : c'est un amphithéâtre de maisons couvertes d'ardoises, qui font un spectacle fort agréable.

Le roi d'Espagne a logé *à la Galère*, qui est une grande et belle hôtellerie sur le bord de la Loire, tout au bout de la ville; et les Princes l'ont été à une abbaye des Bénédictins, que l'on nomme St.-Laumer.

S. M. C. et les Princes passèrent au château de Chambord, en venant ici. C'est une maison royale bâtie par François Ier, où il y a un escalier qui est admiré par sa structure : on y monte deux personnes ensemble, l'on se voit et l'on ne peut

[1] Vieille locution, qui veut dire *faire mourir quelqu'un*, et dont Louis XI aimait à se servir.

se joindre qu'au haut de chaque étage. Après que le Roi et les Princes s'y furent promenés, ils y trouvèrent une collation magnifique, que le marquis de Saumery, qui en est capitaine-gouverneur, y avait fait préparer.

Blois a été érigé en évêché par Innocent XII, en 1697, il y a trois ans. Le premier évêque est M. David-Nicolas Berthier.

Il y a à Blois un château bâti sur le roc par les rois de la première race; on y voit la salle où se tinrent les Etats en octobre 1588, sous le règne d'Henri III; la chambre où fut tué le duc de Guise, le 23 décembre de la même année; la salle du conseil où le cardinal, son frère, et l'archevêque de Lyon furent arrêtés, et l'endroit où ils furent enfermés par le maréchal d'Aumont. Feu M. Gaston d'Orléans, oncle du Roi, a fait faire une face au château qui est très-belle, et un pavillon pour y faire un escalier pareil à celui de Chambord. On y montre une trappe que l'on dit être les oubliettes de Louis XI.

LETTRE VII.

Amboise, 13 décembre 1700.

Nous sommes partis de Blois, samedi à 9 heures.

Nous avons passé par Chousi-sur-Loire. Il n'a jamais fait plus beau que depuis notre départ; il semble que Dieu ait voulu d'un hiver en faire un printemps, pour favoriser le voyage du roi d'Espagne, qui est le meilleur prince du monde.

Amboise est une jolie ville, à la voir par dehors, et parfaitement bien située à gauche de la rivière de Loire. Quand on est dedans, on n'en est pas aussi content; car les rues en sont fort étroites et les maisons très-laides. Le château, qui est au Roi, est extraordinairement élevé; on y monte quand on est arrivé dans la place de la ville. C'est un vieux bâtiment fort irrégulier, commencé par les anciens barons d'Amboise, puis par les Rois des premières races. Charles VII, Louis XI, Charles VIII et François I, y ont aussi fait travailler. C'est Charles VII qui a fait faire les deux grosses tours dans lesquelles on peut monter en carrosse du bas de la ville jusqu'au château, quoiqu'il soit sur un roc fort élevé. Il y a un grand corps de logis fort ancien que l'on nomme les Sept-Vertus, auquel on monte par un escalier couvert en galerie. De la plate-forme ou cour du château, on voit la ville de Tours; on m'a fait voir avec une lunette St.-Gratien, St.-Martin de Tours et Marmoutier, qui sont deux chapitres et une abbaye.

Le roi d'Espagne a couché au château d'Amboise, dans la même chambre où Charles-Quint

coucha lorsqu'il vint en France. C'était jadis l'appartement de Charles VII, et c'est dans le même que M. de Lauzun fut mis prisonnier en sortant de Pierre-Encise, où il a demeuré trois mois. Il y a dans l'enceinte de ce château une chapelle desservie par des chanoines qui, à ce que l'on m'a assuré, n'ont pas chacun dix écus de rente. On voit une pièce de tapisserie fort ancienne sur la porte du choeur de cette chapelle, où ces mots sont écrits : « M. St.-Florentin mourut très-saintement sur la Motte-aux-Conils. » Il est vrai que ce saint, qui est le patron de cette chapelle, mourut près de la ville, sur une montagne de ce nom.

La maréchaussée est venue ici au-devant de S. M. C., et les bourgeois se sont mis sous les armes; mais on n'a pas tendu de tapisseries. Quand le Roi et les Princes ont été rendus à leurs appartemens, on a appris, par un courrier de la Régence, que S. M. C., sous le nom de Philippe V, avait été proclamée roi dans toutes les villes de ses royaumes. Hier, après le lever du Roi, M. le duc de Beauvilliers présenta à S. M. C. le duc d'Ossonne, grand d'Espagne, et D. Julio-Antonio de Montanero, député de Naples, qui n'avaient pu attendre l'arrivée du Roi dans ses Etats, et qui, animés de l'ardeur commune de tous les peuples, avaient pris le devant pour venir rendre hommage à leur nouveau maître. Le

duc d'Ossonne demanda à M. le duc de Beauvilliers à faire le service; il lui répondit qu'il le lui céderait volontiers si cela dépendait de lui, mais qu'il était de son devoir indispensable de servir S. M. C. jusqu'à ce qu'elle fût entrée dans ses Etats.

Après souper, le Roi donna des bouts-rimés à remplir à quelques seigneurs de la Cour, ayant appris qu'il y en avait quelqu'un qui se mêlait de poésie. M. Duché, gentilhomme de la suite de M. le maréchal de Noailles, fit ceux-ci :

Grand Roi, que de jaloux maintenant sont *capot!*
Déjà frémit la gent qui mange le *fromage*,
Et l'envie enchaînée en son hideux *tripot*
Voit l'Espagne à genoux te rendre son *hommage*.

Si des audacieux, s'enflant comme un *crapeau*,
Voulaient de la discorde allumer la *lanterne*:
Sans déployer contre eux ton bras ni ton *drapeau*,
Parle, tu les verras rentrer dans la *caserne*.

Tel à ta royauté souscrivant du *bonnet*,
Content en apparence et triste au *cabinet*,
Peut-être en deviendra plus maigre que *famine*.

Mais tes rivaux, bornés au seul vol du *chapon*,
Tandis qu'au plus haut rang ta vertu t'*achemine*,
Auront moins de vigueur qu'un bidet de *Trapon*.

On a éclairé la ville tous les soirs, mais pour le simple besoin. Il n'y a point eu d'extraordinaire.

LETTRE VIII.

Loches, 14 décembre 1700.

J'arrivai hier ici à une heure ; nous avons passé à la Croix, à St.-Quentin, un pont sur le Cher, un autre sur un marais, et à Beaulieu qui n'est séparé de Loches que d'une chaussée revêtue des deux côtés, et d'un pont sur l'Indre. Beaulieu est le nom de l'abbaye dont M. l'abbé Boileau, célèbre par ses prédications, est abbé. Cette ville est plus jolie qu'Amboise; les rues en sont plus larges, les maisons plus belles; l'entrée est une assez belle tour ; les pierres des maisons sont très blanches. Il y a encore très haut à monter pour arriver au château, qui est d'une très grande étendue et contient presque autant de place que la ville. Le donjon et le bâtiment qui regarde Beaulieu, étaient jadis la demeure de M. d'Epernon, et même il y est mort. L'on voit dans ce donjon une cage de fer où mourut Ludovic Sforce, duc de Milan, après y avoir été enfermé l'espace de 15 ans.

Il y a dans ce château une collégiale dans laquelle on voit plusieurs tombeaux dignes d'être remarqués. Celui de Ludovic Sforce est à l'entrée du chœur. Celui de la belle Agnès *Saurelle* (car c'est ainsi que son nom est écrit sur le marbre du tombeau) dame de Beauté, château royal qui était

du côté de Vincennes, et d'Issoudun, maîtresse de Charles VII, est dans le chœur entre l'aigle et le sanctuaire; il est de marbre noir, et la figure est de marbre blanc, représentée couchée ayant des agneaux à ses pieds. Dans la gauche de la nef l'on voit celui de Foulques de Néra et de Godefroi Grisegonnelle, son neveu, comte d'Anjou, qui sont les fondateurs de cette église. On appelait celui-ci Grisegonnelle, à cause d'une capote ou casaque grise qu'il avait coutume de porter. Il y a 800 ans que ces deux hommes étaient des tyrans. Ils commettaient des violences infinies dans tout le pays, et étant allés à Rome, le Pape les obligea, pour réparation des maux qu'ils avaient faits, de fonder ce chapitre et l'abbaye de Beaulieu.

Le soir, le Roi s'occupa à dessiner avec les Princes, et à faire confire des écorces d'oranges, qui, après beaucoup de soins perdus, ne laissèrent pas de se trouver mauvaises.

On voit dans le château de Loches, à côté de l'appartement où a logé le duc de Bourgogne, l'oratoire d'Anne de Bretagne, femme de Louis XII. De la chambre où a couché le prince, on passe dans un cabinet de grandeur médiocre, et de ce cabiuet dans un très petit lieu qui, dans un enfoncement à côté de la porte, contient une table d'autel. Il y a un autre petit enfoncement dans le mur, au-dessus duquel est une espèce de

dais de pierre en dôme à l'antique, avec plusieurs pointes, qui est vraisemblablement la place où elle se mettait à genoux et d'où elle entendait la messe.

Les Princes sont partis d'ici au bruit du canon, comme ils y étaient arrivés, après avoir entendu la messe dans l'église collégiale, à l'issue de laquelle les chanoines leur ont montré la ceinture de la Vierge, qu'ils gardent dans un reliquaire. On dit qu'elle est longue d'environ une aune, et qu'elle paraît tissue d'argent et de soie.

LETTRE IX.

La Haie en Touraine, 15 décembre 1700.

Nous sommes partis de Loches à 7 heures; nous avons passé par St.-Ciran, et nous sommes arrivés à La Haie. Ce lieu est le dernier de la Touraine; c'est un fort mauvais endroit, quoiqu'il y ait deux paroisses et un couvent de Capucins. Le Roi est logé à l'hôtellerie de l'*Écu*, sur la Place, et les Princes chez M. Auger, syndic de la ville. Ils ont été obligés de se servir de mauvaises chaises de paille, jusqu'à l'arrivée de leurs mulets qui ne vinrent que fort tard, s'étant perdus dans les boues.

LETTRE X.

Châtellerault, 16 décembre 1700.

Nous partîmes hier de La Haie, à 9 heures. Châtellerault est du Poitou, province dont M. le maréchal d'Estrées est commandant. Ce lieu appartient au duc de la Tremoïlle par engagement. La porte par où nous entrâmes est entre deux grosses tours rondes; ce que j'ai trouvé de plus beau ici, c'est le pont qui a été bâti sous le règne d'Henri IV, en 1607, par les soins de Maximilien de Bethune, duc de Sully, qui était alors surintendant des finances. S. M. C et les Princes rendus dans leur appartement, le chapitre vint faire sa harangue; après avoir fait un discours au Roi, le Lieutenant général s'adressa ainsi aux Princes :

« Messeigneurs,

« Ce sont des maximes reconnues des plus grands politiques, et que nous apprenons des plus beaux savans historiens, que les nombreuses armées, les places les plus fortes, même les finances, ne sont pas si puissantes ni si importantes pour la conservation des Empires, que l'union et la concorde dans les familles des Princes. C'est ce que nous lisons dans Tacite, où Tite parle à l'empereur Vespasien, son père, qui était irrité contre Domitien, l'autre de ses fils, et le supplie de lui par-

donner, en lui disant que l'union seule pouvait affermir l'Empire dans sa famille. Et nous voyons dans Plutarque, que le roi Antigonus congédiant les Ambassadeurs, ne les chargea pas de faire rapport à leurs princes de toutes les forces de son royaume, mais seulement de l'amitié qu'ils avaient vu régner entre le prince Démétrius, son fils, et lui.

« Tous ces exemples, Messeigneurs, tirés de l'antiquité, nous sont bien moins sensibles que l'union parfaite que nous trouvons dans la famille royale; c'est elle qui tient ce vaste royaume dans l'équilibre, les peuples dans l'obéissance et le respect; c'est elle qui raffermit les limites de ses Etats florissans, et qui les rend impénétrables aux plus fiers ennemis. Maintenant que le sang et l'amitié vont réunir le royaume d'Espagne et celui sur lequel VV. AA. RR. doivent régner un jour, que ne pourront pas ces deux terribles puissances soutenues par trois jeunes vaillans héros! Que de beaux événemens, que de gloire pour la famille des Bourbons, toute digne de gouverner le monde! Sa puissance déjà ne voit point coucher le soleil, et bientôt nous apprendrons que les climats glacés ne pourront arrêter l'effort de leur courage. »

Le Maire, qui possède la charge de l'élection, ayant voulu faire une harangue, demeura court au milieu de son discours, fut obligé de faire sa révérence et de se retirer.

On trouve de belles femmes en cette ville. Il y a trois couvents d'hommes, des Cordeliers, des Minimes, des Capucins, et un couvent de filles pour instruire la jeunesse.

LETTRE XI.

Poitiers, 19 décembre 1700.

Nous partîmes jeudi de Châtellerault. Nous vîmes la maison de M. de Vantelon, huissier de la chambre de Mme la duchesse de Bourgogne. C'est une grosse maison près du pont, avec des tours. Cela sent son ancien château.

Nous passâmes près de la Tricherie. A demi-lieue de Poitiers, nous trouvâmes, sur une côte, au bord du chemin, toute la noblesse de Poitou, à cheval, au nombre au moins de 650. Nous rencontrâmes le maréchal d'Estrées qui allait se mettre à leur tête. Toute la bourgeoisie était sous les armes. 400 hommes des métiers vêtus de taffetas, chaque métier ayant la couleur différente, et tous une hallebarde à la main, fesaient une nombreuse compagnie. Elle alla au-devant de S. M. C. pour la conduire à son arrivée jusqu'à son logement.

Poitiers, capitale du Poitou, est une grande ville située sur un roc, mal bâtie, les rues étroites, mal pavées, fort crottées, du moins nous les avons trouvées ainsi, parce que nous y

sommes arrivés par un temps de neige fondue; mais nous la laissons fort propre, car il gèle depuis avant-hier au soir. Le château est flanqué de quatre tours; on y voit encore un reste d'aqueduc bâti par Auguste. Le Maire et les Échevins se trouvèrent avec le dais à la porte, où ils firent leurs complimens. Le Recteur de l'Université, qui est un jeune homme de 19 à 20 ans, fit un assez beau discours, mais il le récita en écolier. Voici ce discours :

« Sire,

« Si l'Espagne doit s'estimer infiniment heureuse d'avoir trouvé dans V. M. un roi beaucoup plus grand par ses vertus que par son illustre naissance, la France ne doit pas se croire moins honorée d'avoir donné un souverain à une nation si puissante et si courageuse; et le concours de volontés d'un peuple judicieux et plein de discernement, qui a souscrit avec tant de joie aux derniers sentimens de son prince mourant, en se procurant une félicité parfaite, nous a fourni la matière d'une nouvelle gloire, et vous promet un bonheur qui ne finira jamais.

« En effet, Sire, quel bien et quel avantage ne doit-on pas attendre du règne de V. M.? Pourrions-nous voir sans douleur la France privée d'un si grand bien, et l'Espagne enrichie de ses dépouilles? et ne serions-nous pas obligés de ver-

ser des larmes sur un tel malheur, dans ce jour consacré à la joie publique, si nous pouvions séparer les intérêts de deux nations si guerrières et si illustres, et si nous n'avions pas sujet d'espérer que, comme V. M. réunit toutes les vertus, elle unira aussi leurs cœurs et leurs esprits en leur assurant une paix éternelle, et leur fera bénir à jamais l'heureux jour qui l'a appelée à une couronne qui, toute grande qu'elle est, recevra d'elle un nouvel éclat?

« Ce sont, Sire, les voeux de l'Université de Poitiers, qui s'estime infiniment honorée de pouvoir aujourd'hui, sans crainte de manquer à ce qu'elle doit à son souverain, souhaiter à V. M. un règne heureux et sans fin, et une postérité nombreuse qui éternise en Espagne l'auguste nom des Bourbons, et égale la gloire éclatante et la réputation immortelle qu'ont acquis à la France les illustres héros auxquels elle doit le jour. »

Le jeune Recteur adressa aussi la parole aux ducs de Bourgogne et de Berry.

Après les harangues, le Roi s'enferma avec le duc de Beauvilliers jusqu'à midi. Il se trouva un monde infini à son dîner, après lequel le Roi et les Princes allèrent à la chasse, où ils ne tuèrent que quelques petits gibiers. Ils passèrent le reste du jour à dessiner.

Le 18, on reçut ici la nouvelle que le duc

d'Uceda, ambassadeur d'Espagne, ayant eu avis à Rome que le Roi T. C. avait accepté la disposition que le feu roi d'Espagne avait faite, par son testament, de tous ses Etats en faveur du duc d'Anjou, avait envoyé, pour en faire part au Pape, son maître de chambre, qui avait fait éveiller Sa Sainteté, et que celle-ci en avait reçu l'avis avec tant de joie, qu'elle avait donné sur-le-champ à celui qui le lui avait apporté 1,000 écus de pension sur les bénitiers d'Espagne.

Il y a en cette ville cinq chapitres : St-Pierre, St-Hilaire, Ste-Radegonde, N.-Dame et St-Pierre-le-Pilier.

St-Pierre est la cathédrale; et St-Hilaire, dont le Roi est abbé, est une assez grande église : les chanoines se disent dépendre immédiatement du Saint-Siége. J'ai vu un os du bras de St Hilaire et un os de son crâne dans un reliquaire de vermeil doré et de cristal en forme de petit cabinet, qui a été donné par Louis XIII. Ste-Radegonde est un chapitre avec un abbé commanditaire, comme St-Hilaire. J'ai vu dans cette église le tombeau de la sainte dont elle porte le nom. Sainte Radegonde, femme de Clotaire, roi de France, quitta son mari et se fit religieuse ici à l'abbaye de Ste-Croix. On y voit l'endroit où elle pansait les malades, et où Jésus-Christ lui apparut et lui dit qu'elle était la pierre la plus précieuse de sa couronne. On y montre la marque du pied que Jésus-Christ y

laissa imprimée, et des restes des vaisseaux dans lesquels elle fesait les médicamens.

Il y a en cette ville vingt paroisses, treize couvens d'hommes, quatorze couvens de filles. L'église des Jésuites est assez propre; on y fit, hier après midi, le panégyrique du roi d'Espagne en latin, dans la salle où l'on répète les tragédies, qui est spacieuse et belle: les bons Pères sont riches en ce pays-ci.

Il y a Présidial, Trésoriers de France, Election, Grenier à sel, Eaux et Forêts, Juges, Consuls, Basoche, la Primatie pour les affaires bénéficiales, le Moustier-neuf, qui est une justice particulière d'un abbé, la Mairie ou Police et l'Officialité.

Le gouverneur de Poitiers est le marquis de La Bretèche; le capitaine du château et sénéchal de la ville, le duc de Châtillon-Luxembourg.

Il y eut bal vendredi chez le maréchal d'Estrées; Mme de Mondon y fut choisie par le comte d'Ayen, comme la plus belle, pour être la reine d'un bal qu'il a donné samedi. C'est dans ce bal que l'Intendant fut bafoué par nos petits-maîtres, parce qu'à Châtellerault ces jeunes seigneurs ayant envie de danser, le comte d'Ayen l'avait prié de donner le bal chez lui; mais il refusa tout net, disant que si le roi d'Espagne devait y venir, il en donnerait un, qu'autrement il n'en ferait rien. Le comte d'Ayen, piqué de ce refus, lui avait répondu spirituellement : « Vous ne savez donc

pas, monsieur, que les rois ne vont jamais chez les intendans. » Il comprit bien qu'il avait fait une faute; mais il en fit encore une plus grande à Poitiers, parce qu'après cela il eut la témérité de se présenter à leur bal. On lui refusa d'abord la porte en lui demandant qui il était, ce qu'on voulait lui faire dire. Deux ou trois de ces jeunes seigneurs allèrent à lui, et, fesant ouvrir la presse, criaient : « Place! messieurs, place! c'est M. l'Intendant. » Je ne sais s'il s'en formalisa trop, et s'il fit ou dit quelque chose de choquant pour quelqu'un des plus illustres, mais on prétend que ce qu'il a fait a déplu à la Cour, et qu'il est révoqué.

LETTRE XII.

Lusignan, 20 décembre 1700.

Pour venir ici, nous avons passé par le bourg du Coulombiers. On ne compte de Poitiers à Lusignan que cinq lieues : c'est le lieu où demeurait autrefois cette fameuse *Mélusine*. On voit bien que c'est le pays d'une vieille fée, car il est bien délabré. Il y a ici deux paroisses; c'est un *haut* et un *bas* effroyables; on ne fait que monter et descendre sur des pavés en pointe de diamant.

J'ai été pour voir le château bâti par *Mélusine* sur une croupe de montagne au pied de laquelle coule un ruisseau. Hélas ! ce n'est plus qu'un *château en Espagne*, car on n'y voit que de très faibles restes de voûtes et de murailles fondues, et une belle vigne sur le lieu où il était élevé. En 1569, il fut pris par les Huguenots, et en 1574, Charles IX le fit reprendre sur eux, pour les catholiques, par M. de Montpensier, qui le fit raser comme on le voit. Les bonnes gens du vieux temps disent encore, en ce pays-ci, que *Mélusine* revient voler en dragon autour du château, lorsque quelqu'un de la maison de Lusignan doit mourir. Mais c'est un conte aussi apocryphe que *Mélusine* même ; car le nom de *Mélusine* ne vient d'autre chose que de ce qu'un seigneur de Lusignan épousa jadis mademoiselle de Mesle, ce qui fit que, par la suite, ces deux terres se trouvèrent appartenir à la maison de Lusignan, d'où l'on disait *Mesle-Lusignan*. A présent, Mesle appartient au marquis de Dangeau, et Lusignan au Roi.

Le jour que S.M.C. est arrivée ici étant le jour de sa naissance, le maréchal de Noailles la régala d'une fête en musique, pendant son souper, dont les vers furent faits impromptu par le sieur Duché, et la musique par le comte d'Ayen.

Voici la pièce :

UN SUIVANT D'APOLLON.

Quittez, Muses, quittez les rives du Permesse;
Que le nom de Philippe éclate dans les airs!
Préparez des chants d'alégresse
Pour l'un des plus grands Rois qui soient dans l'univers.
Son sang et ses vertus à l'envi le couronnent;
Les plaisirs innocens, que sa raison conduit,
Le précèdent et l'environnent,
Et toujours Minerve le suit.

UN AUTRE.

Que mille fleurs naissent sur son passage!
Formez pour lui les plus aimables sons:
Quelle gloire! quel avantage!
S'il applaudit à nos chansons.

CHOEUR.

Que mille fleurs, etc.

ENTRÉE DES MUSES ET DES SUIVANS D'APOLLON.

UN SUIVANT.

Que les hauts faits consacrent sa mémoire;
Que de ses jours heureux rien ne trouble le cours;
Que ses plaisirs soient égaux à sa gloire;
Qu'ils renaissent sans cesse et qu'ils durent toujours!

CHOEUR.

Que les hauts faits, etc.

SECONDE ENTRÉE.

TROIS SUIVANS D'APOLLON.

Mais quel éclat rempli de majesté
Donne un nouveau jour à la terre?
Est-ce Philippe, ou le dieu du tonnerre,
Qui répand en ces lieux cette vive clarté?

UN AUTRE.

C'est Apollon, je le vois qui s'avance:
Gardons tous un profond silence.

APOLLON.

Le ciel exaucera vos vœux :
Philippe doit jouir d'une gloire immortelle;
Ses vertus passeront à ses derniers neveux,
Et Louis sera son modèle.
Vous, peuples, que le ciel rassemble désormais,
De qui l'Ebre et la Seine arrosent les campagnes,
Demeurez unis à jamais:
Les dieux du ciel, de la terre et de l'onde,
De votre sort heureux en vain seraient jaloux;
Si vous vous conservez dans une paix profonde,
L'empire du monde
Ne sera que pour vous.

CHOEUR.

Grand Roi, soyez comblé de gloire;
Régnez, s'il se peut, à jamais;
Que devant vous soient Mars et la Victoire;
Soyez toujours suivi des Jeux et de la Paix.

J'entends dire que c'est ici un pays de bonne chère; cependant, grand Dieu! je ne m'en aperçois guère, ayant bien de la peine à attraper un misérable chapon plus sec que la jaquette d'un capucin.

La manière honnête avec laquelle le roi d'Espagne a reçu les bouts-rimés et les autres vers de Duché, a fait envie à plusieurs poètes de travailler. Voici des bouts-rimés qu'un Jésuite a présentés ici à S. M. C. Les bons Pères ne manquent jamais l'occasion de faire valoir leurs talens.

BOUTS-RIMÉS

SUR LA DIFFICULTÉ QUE FONT LES HOLLANDAIS DE RECONNAÎTRE LE ROI D'ESPAGNE.

Sous Philippe, il est temps, Hollandais, de *ployer;*
Pour guérir de ses coups il n'est point de *Barège*[1];
Sans ressource en ton sang tu te verras *noyer;*
Jean d'Autriche jamais ne te fit tel *manège.*

Et César, autrefois si vanté de *Maron,*
Auprès de ce héros ne vaut pas qu'on le *loge;*
Il t'enverra plus vite au fleuve de *Caron,*
Que ce fameux vainqueur n'envoya l'*Allobroge.*

Crois-moi, sois devant lui modeste en *capucin.*
Tu sentiras des maux pires que le *farcin*[2],
Pour peu que ton conseil s'amuse à la *moutarde.*

---

[1] Eaux thermales fort connues.

[2] Sorte de gale qui vient aux chevaux.

Tu sais comment Louis te rabat le *caquet* :
Philippe est son pareil ; dès la moindre *nazarde*,
Il fond sur toi, te prend, te met en *saupiquet*[1].

LETTRE XIII.

Saint-Léger-de-Mesle, 21 décembre 1700.

Nous partîmes hier de Lusignan, à six heures. Nous marchâmes long-temps sans voir ; mais enfin le jour nous rencontra en chemin. Il fesait rude de marcher, à cause de la gelée. Nous passâmes par Chenay. Nous commençons à ne plus entendre le langage des paysans. Ces derniers jours, nous ne rencontrions que des mules attelées avec des sangles par la tête ; à présent, ce sont des bœufs conduits de deux en deux, par un homme qui a son manteau sur les épaules et une gaule à la main.

LETTRE XIV.

Saint-Jean-d'Angély, 23 décembre 1700.

Nous sommes partis le 21 de St-Léger. Nous avons passé à Brion, à la Ville-Dieu, à Aunay,

[1] Sauce piquante.

par les églises d'Argenteuil, St-Julien, et nous sommes arrivés ici après avoir traversé la Boutonne, rivière divisée en cet endroit en deux bras, sur deux ponts de trois arches chacun. Le Roi et les Princes ont logé à l'abbaye St-Benoît; l'archevêque de Tours en est abbé, et cela lui vaut 7,000 livres de rente.

St-Jean-d'Angély est une petite ville de la Saintonge, située sur la Boutonne, petite rivière qui tombe dans la Charente, au pied d'une colline. Les maisons y sont mal bâties, et les rues étroites, mal pavées. La plupart de ses habitans sont encore de la R. P. R. [1] dans le cœur, et n'en font pas mystère.

Au dîner, le maître d'hôtel servant auprès du roi d'Espagne, fit voir une chanson qu'on lui avait envoyée de Paris, sur le départ du roi d'Espagne, dont l'air est celui du noël : *Où est-il le petit nouveau né?* La voici :

Où s'en vont tous les bourgeois
Epars dans la campagne?
Nous allons voir encore une fois
Le nouveau roi d'Espagne :
Ne pouvant aller suivre ses lois,
Notre cœur l'accompagne.

Quel air plein de majesté!
Quel charme l'environne!

---

[1] La religion prétendue réformée.

Que de grandeur, de fierté,
Dans toute sa personne!
Qu'il va faire, avec tant de beauté,
D'honneur à sa couronne!

A sa grâce, à sa douceur,
C'est le dieu de Cythère;
A sa force, à sa valeur,
C'est le dieu de la guerre:
Il s'en va régner sur tous les cœurs,
Et commander et plaire.

Dedans un riche pays
Il trouve plus d'un trône;
Il en deviendra l'appui:
Le ciel ainsi l'ordonne.
Pourrait-on quitter notre Paris,
A moins de vingt couronnes?

De la race de Louis
Vous choisissez un maître;
Espagnols, en rois exquis
Vous savez vous connaître:
D'un héros il est le petit-fils,
Et mérite de l'être.

A peine ce nouveau lis
A commeneé d'éclore,
Qu'il va vous rendre soumis
L'Africain et le Maure:
Vous verrez vos plus grands ennemis
Fuir devant cette aurore.

Que vous êtes glorieux,
Quel sort vous accompagne,
De trouver parmi nos dieux
Le roi de votre Espagne!
Faites-lui donc descendre des cieux
Une aimable compagne.

Le Roi que vous nous devez,
Dans sa vive jeunesse,
Des héros les plus posés
Egale la sagesse:
Le trésor que vous nous enlevez
Vaut mieux que vos richesses.

Vous jouirez désormais
En paix de votre terre;
Vous n'entendrez plus de près
Gronder notre tonnerre:
Votre Roi vous confère la paix,
Et dissipe la guerre.

Pour bien rehausser l'éclat
De votre diadême,
Pour bien régler votre état,
Et qu'un peuple vous aime,
Prince, imitez votre grand-papa,
Soyez en tout lui-même.

Le Roi et le duc de Bourgogne passèrent l'après-dînée chez le duc de Berry, parce que la fenêtre de l'appartement de ce dernier donnait sur une basse-cour, où ils s'occupèrent à tirer sur des

poules et sur des moineaux. C'est ici que l'on a appris que les Vénitiens avaient refusé le passage aux troupes de l'Empereur. Après le souper, le Roi et les Princes s'amusèrent à voir Batiste jouer des gobelets, ce qui les divertit beaucoup pendant toute la soirée.

LETTRE XV.

Saintes, 26 décembre 1700.

Nous partîmes jeudi dernier de St-Jean-d'Angély. Nous passâmes par St-Hilaire et dans des bois. La pluie ne nous abandonna pas du tout. Nous trouvâmes dans le bois des charriots fort embarrassés, et plusieurs caisses d'oranges dans les boues. Le Roi est logé à Saintes, à l'Evêché; les Princes chez le doyen des chanoines, dans une maison à côté.

Saintes est sur la Charente, à sept lieues de Rochefort, un des plus beaux ports de France sur l'Océan. Le pont de Saintes a été bâti par César. Cette ville est la capitale de la Saintonge, dont M. le duc d'Uzès est gouverneur. L'église cathédrale, dédiée à saint Pierre, se sent, comme beaucoup d'autres, des guerres des Huguenots; elle n'est pas voûtée, et n'a que son ancienne tour qui

soit digne d'être considérée. Il s'observe en cette église une cérémonie, la nuit de Noël, qui est singulière : l'on met deux pieds de paille par l'église, en mémoire de la naissance de J.-C.

S. M. C. trouva 400 bourgeois à cheval, à une lieue de la ville, qui l'accompagnèrent avec la maréchaussée jusqu'à son logement. Elle fut reçue à la porte par le Maire et les Echevins, qui, après l'avoir haranguée, portèrent devant son carrosse un dais de velours cramoisi avec une frange d'or, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à l'Evêché, où elle reçut les présens de ville, qui consistaient en perdrix rouges, huîtres vertes et truffes. M. le duc de Beauvilliers lui présenta ensuite le sieur Joseph Medina, chevalier de Saint-Jacques, qui est un colonel espagnol, homme de service et de distinction, et qui fut prisonnier du maréchal de Noailles dans la dernière guerre. Il apportait une lettre de la reine d'Espagne douairière pour le Roi. Il eut l'honneur de baiser la main de S. M. C., qui lui promit de se souvenir de lui.

Il ne faut pas oublier qu'en entrant dans la ville, il y eut une dispute entre la maréchaussée et la bourgeoisie à cheval, pour entrer les premiers à la tête du carrosse du Roi. Ils en vinrent aux mains, et, dans le tumulte, la chaise de M. de Vaudeuil, lieutenant des gardes du corps, pensa être rompue. Cet officier fut obligé d'ordonner aux gardes de charger ces messieurs, pour

faire cesser le désordre. Le soir, le maréchal de Noailles ordonna que la maréchaussée aurait le pas, attendu qu'elle fesait un corps, et que la bourgeoisie n'était formée que par des gens ramassés.

Le 24, il y eut une autre dispute à la porte de la cathédrale, le chapitre prétendant, comme indépendant de l'évêque, devoir recevoir le Roi et les Princes à leur entrée, et leur présenter l'eau bénite; mais M. Desgranges, maître des cérémonies, ayant représenté ce qui s'était passé depuis peu à Chartres, où les chanoines ont été destitués de certaines prétentions qu'ils voulaient avoir contre leur évêque, et dont ils se disaient en possession depuis 700 ans, cela ralentit l'ardeur de ceux-ci, et les obligea de rendre à leur évêque ce que la bienséance exigeait d'eux. Ce fut l'évêque de Saintes qui reçut S. M. C. à la porte et lui fit un discours très pathétique, finissant par le premier verset du cantique de Siméon : *Nunc dimittis servum tuum, Domine*; disant qu'il mourrait en paix, puisqu'il avait eu l'honneur de posséder chez lui un des plus grands rois de l'Europe.

Le 25, S. M. entendit la grand'messe célébrée par l'évêque de Saintes; l'après-dînée, elle assista aux vêpres, dans la même église, et au sermon d'un Recollet. Les Princes furent à vêpres à l'abbaye, et entendirent le sermon d'un Jésuite. Le

soir, le Roi et les Princes s'occupèrent à écrire différentes lettres à des dames de la Cour, sous des noms inconnus.

J'allai voir cette abbaye, dite des Bénédictins; elle est à gauche en arrivant à la ville; elle est considérable par son gros revenu, qui est de 50,000 livres de rente. La sœur de M. le duc de Lauzun en est abbesse. L'église est solidement bâtie; les ouvertures en sont petites, ce qui la rend peu claire. Tous les dedans du couvent sont voûtés, et il n'y a pas de planchers nulle part, ni aux dortoirs, ni aux cellules, de sorte qu'elle ne craint ni le feu, ni le tonnerre. On m'a dit qu'il y avait ici une maison de Bénédictins, sous le nom de St-Eutrope, où l'on voit deux églises l'une sur l'autre; et qu'il y a une grande dévotion au Saint, surtout de la part des femmes qui désirent avoir des enfans.

LETTRE XVI.

Pont, 27 décembre 1700.

Je partis hier de Saintes à huit heures du matin, et j'arrivai à onze. Aussi ne compte-t-on que quatre lieues. A cent pas de Saintes, nous trouvâmes un endroit du chemin, d'environ trente pas,

inondé du débordement de la rivière, en sorte que nos chevaux en avaient jusques aux épaules; et ce fut pour éviter de passer à cet endroit en carrosse, que le Roi et les Princes s'embarquèrent sur des chaloupes que des officiers de marine avaient fait venir de Rochefort, dans lesquelles ils firent environ demi-lieue sur la rivière, et remontèrent ensuite en carrosse.

Pont est une des belles terres qu'il y ait; elle vaut 80,000 livres de rente; 50 villages en relèvent: cela s'appelle la *Sirerie de Pont*, et ceux qui en sont seigneurs sont appelés *Sires de Pont;* c'est à présent le comte de Marsan qui en est seigneur; il a eu cette terre de feu Mme d'Albret, sa première femme, qui la lui a donnée en faveur de leur mariage.

Le Roi et les Princes ont logé dans le château qui est au milieu du bourg, du côté gauche; devant la porte, il y a une belle place plantée d'ormes, et à côté un gros donjon, ou bâtiment carré à l'antique, au haut duquel j'ai monté: il y a 126 degrés d'environ 8 pouces de hauteur chacun; au-dessus se trouve une plate-forme, d'où l'on découvre l'Océan et un circuit de pays infini. En entrant dans la cour, le château est sur la droite, très logeable, quoique de peu d'apparence extérieure, et fort proprement meublé. L'on y voit une salle où sont tous les portraits de MM. d'Albret, anciens possesseurs de ce châ-

teau. En entrant dans le jardin qui est en face de la porte de la cour, on trouve, le long de la droite, une terrasse revêtue de bons murs fondés sur le roc, d'où la vue s'étend sur un vallon dans lequel coule un ruisseau qui est présentement débordé, et qui, par mille tours et détours, en forme de parterre d'eau répandue parmi beaucoup d'arbres, rend la vallée tout-à-fait agréable à voir. Il fesait hier un charmant soleil, qui nous en a laissé jouir plus de quatre heures. Cela nous a un peu consolés de notre prison de Saintes, où la pluie continuelle nous a été une geolière importune.

LETTRE XVII.

Mirambeau, 28 décembre 1700.

Nous partîmes hier à 9 heures de Pont. Nous passâmes par Belluire, Saint-Genis, à côté du château de Plassac, à la Bergerie, et nous arrivâmes ici à une heure. Ce lieu est pauvre et misérable ; il n'a cessé d'y pleuvoir. Le roi d'Espagne et les Princes sont logés au cabaret, au milieu du village. Il y a un étang d'eau et de boue devant leur porte, au milieu duquel il faut passer

pour se rendre chez eux. Ils se sont amusés à tirer des moineaux.

LETTRE XVIII.

Blaye, 30 décembre 1700.

En partant mardi de Mirambeau, nous passâmes au Petit-Niort, où le Roi et les Princes entendirent la messe. Entre ces deux endroits, le carrosse du comte d'Ayen prit la peine de verser et de se casser les glaces.

Blaye est un des plus agréables endroits que nous ayons encore vus, par sa situation sur la Gironde, qui prend ce nom depuis la jonction de la Dordogne avec la Garonne, au Bec-d'Ambez, jusques à la mer. A l'arrivée du Roi et des Princes, on tira tout le canon de la citadelle, et ils vinrent descendre chez le Receveur des aides; dès qu'ils eurent mis pied à terre, ils allèrent voir le port, où ils prirent beaucoup de plaisir, comme à une chose qui leur était nouvelle. Ils virent embarquer leurs équipages, et restèrent fort long-temps pour voir arriver la marée.

Il arriva ce jour-là à Blaye l'évêque de Catane en Sicile, qui en était parti avec quatre vaisseaux, dont trois ont péri par les orages, pour aller en

Espagne voir le roi Charles; mais ayant appris sur les frontières qu'il était mort et que le duc d'Anjou était déclaré roi, il est venu débarquer sur les côtes de France, pour le venir reconnaître pour son maître et l'assurer de ses respects.

Le 29, S. M. C. fut entendre la messe, et fut complimentée à la porte de l'église. Après le dîner, elle alla avec les Princes voir la citadelle; ils y trouvèrent toute la garnison sur la place d'armes : tout le canon les salua. Le Roi donna quinze pistoles aux canonniers, dix aux tambours, et six à un des canonniers qui eut le visage brûlé par l'amorce d'un canon.

La marée, c'est-à-dire le flux et le reflux de la mer, arrive ici toutes les douze heures, et l'on prend le moment qu'elle arrive pour passer à Bordeaux.

LETTRE XIX.

Bordeaux, 4 janvier 1701.

Jeudi dernier, 30 décembre, les Princes se levèrent à deux heures du matin pour faciliter l'embarquement de leurs officiers. Le Roi et les Princes ayant entendu la messe à trois heures, ils montèrent dans une chaloupe que la ville de Bor-

deaux avait fait faire pour leur passage. La chambre de ce petit bâtiment était couverte d'ardoise, meublée d'une petite tapisserie de velours cramoisi avec des galons sur les coutures. On dit que ce bâtiment a coûté 25,000 livres. Les jurats de Bordeaux, habillés de leur grande robe traînante de damas moitié cramoisi et moitié blanc, étaient dedans pour y recevoir le roi d'Espagne et les Princes ses frères. Cette chaloupe était tirée par quatre autres, dans chacune desquelles il y avait vingt-quatre rameurs vêtus de bleu. Il n'y avait avec le Roi et les Princes que le Maréchal de Noailles, le Marquis de Seignelay, le Marquis de Nangis, le Comte de Torigny et le Marquis de Nonant. Soixante gardes étaient tout proche de la chaloupe dans une barque particulière, et les Cent Suisses dans une autre; dans une troisième étaient des trompettes, hautbois et toute la musique; dans une quatrième se préparait un repas magnifique que les jurats avaient ordonné pour le Roi et les Princes, lequel repas fut servi par eux, au milieu du trajet, avec tout l'ordre et la propreté possibles; enfin, deux cents barques fesaient cortége, partie devant, partie derrière.

Avant d'arriver à Bordeaux, le jour commençant à poindre, on nous montra à la gauche de la rivière deux belles maisons : celle du président Pichon et celle de l'Archevêque. Mais le jour augmentant, nous aperçûmes sur la droite le

clocher de S[t]-Michel, et enfin le beau cercle du port et de la ville.

Ce port était garni d'un nombre infini de vaisseaux français, anglais, danois et hollandais, ayant tous leurs pavillons, ce qui fesait le plus beau spectacle du monde : je n'ai encore rien vu de si grand et de si beau, outre l'agrément de la nouveauté, qui n'est pas une chose médiocre.

Nous arrivâmes à Bordeaux à huit heures, une seule marée suffisant pour faire ce trajet. Tout le canon des vaisseaux du Château-Trompette et des autres forts salua le Roi à son arrivée. Le port était rempli de carrosses, de peuple à pied et à cheval, sur des échafauds construits autour des maisons, aux fenêtres et aux toits. Je crois qu'il ne s'est jamais tant vu de monde qu'il en parut à nos yeux dans ce moment.

On avait construit, à l'entrée du port, un pont pour débarquer la Cour, lequel était tapissé. Messieurs de Ville y attendaient S. M. C. avec un dais de velours cramoisi, brodé et galonné d'or. Ils lui firent leurs harangues et lui présentèrent les clefs de la ville. Les sons des trompettes et les cris redoublés de *Vive le Roi* ne s'entendaient que dans les intervalles du bruit du canon. Le Roi et les Princes étant montés en carrosse, ils marchèrent, le dais porté devant, accompagnés de 800 hommes de la bourgeoisie, qui suivaient 60 gardes du roi, tous l'épée nue à la main.

10 ou 12,000 bourgeois ou artisans sous les armes étaient en haie dans les rues depuis le port jusques à l'Archevêché, où le Roi et les Princes logèrent. Toutes les rues étaient tapissées, les fenêtres ornées de carreaux et garnies de dames les plus qualifiées et les plus propres [1] de la ville. Par la quantité de peuple qui était sur le port, on aurait cru que la ville aurait été déserte; mais elle ne laissait pas d'en être si remplie, que l'on avait toutes les peines du monde à passer. Dès que S. M. C. et les Princes furent dans leurs appartemens, ils reçurent les présens de ville, qui consistaient en flambeaux de cire, en vins exquis et en confitures sèches. L'Université, le Parlement, la Chambres des Comptes, la Cour des Aides, la Cour des Monnaies, les Trésoriers de France, l'Election et le Bailliage haranguèrent à leur tour le Roi et les Princes; le petit de la Tresne, fils du président à la première chambre des enquêtes du Parlement de Bordeaux, et petit-fils du premier président, âgé de 5 ans 6 mois, ayant été présenté au roi d'Espagne par le duc de Beauvilliers, s'adressa ainsi à S. M. C. :

« Sire,

« Je ne puis trop admirer les secrets ressorts de la Providenee, quand je considère qu'on vient

---

[1] C'est-à-dire élégantes.

vous enlever du sein de la France, pour vous placer sur un des plus puissans trônes du monde. Ce changement est visiblement l'œuvre de Dieu: c'est sa droite, Sire, qui l'a fait; c'est lui qui, tenant le cœur de Charles II dans sa main, lui a inspiré le dessein de vous confier cette grande monarchie. Jamais choix n'a fait plus d'honneur. Les peuples l'ont reçu avec applaudissement; les hérétiques même l'ont respecté. Enfin, toute l'Europe parle du bonheur de l'Espagne, et il n'y a personne qui ne publie, Sire, que vous êtes un roi selon le cœur de Dieu, aussi bien que selon le cœur du peuple. »

MADRIGAL

ADRESSÉ AU ROI PAR UN CHANOINE DE BORDEAUX.

Si, charmé de votre mérite,
Et soumis à de justes lois,
Plein de zèle et d'ardeur, l'Ibère vous excite
A vous aller charger du poids
De tant de sceptres à la fois,
D'un éclat sans pareil vous ornez sa couronne;
Il y trouve son intérêt:
Mais son choix, tout juste qu'il est,
Nous ôte plus qu'il ne vous donne.

Le Roi et les Princes s'occupèrent à dessiner jusques au souper. La bourgeoisie prétendit faire la garde chez le Roi; mais un ordre qui vint de

la Cour décida que ce serait la garnison du Château-Trompette : cela s'était passé de même à Blaye.

On peut dire que Bordeaux est la ville la plus grande, la plus majestueuse que nous ayons vue jusques ici ; elle est belle, bien bâtie ; les maisons y sont grosses, les rues longues, et les gens polis. Il y a Archevêché, Parlement, Chambre des Comptes, Cour des Aides, Cour des Monnaies, Bureau des Finances, Présidial, Election et Maréchaussée. Le commerce y est très considérable ; il y a deux foires dans l'année, à chacune desquelles il se trouve plus de quatre mille vaisseaux dans le port. Il n'y a pas de plus bel aspect que celui de ce port, en arrivant à Bordeaux par la Garonne.

Le vendredi, 31 décembre et dernier jour de l'année 1700, le roi d'Espagne alla entendre la messe à St-André, qui est la cathédrale ; il fut reçu à la porte par le chapitre, en l'absence de l'Archevêque ; ce fut le doyen qui lui présenta l'eau bénite.

De retour, S. M. C. donna audience particulière au connétable de Castille, Velasco, qui est venu en France en qualité d'ambassadeur extraordinaire. Il y eut quelque difficulté pour lui accorder l'audience, sur trois choses qu'il demandait : la première, qu'il fût reconnu pour premier gentilhomme de la chambre ; sur cela, il lui fut

répondu par le duc de Beauvilliers qu'il n'en ferait les fonctions que lorsque S. M. serait entrée dans ses Etats ; pour la seconde, il prétendit se couvrir devant le Roi, son maître, toutes les fois qu'il lui ferait sa cour ; on lui dit que ce n'était point l'usage en France, et que tant que S. M. C. y serait, il n'en serait rien ; et la troisième, qu'il désirait être reconnu comme ambassadeur de la Junte. Pour lever la difficulté concernant le chapeau, le roi d'Espagne lui donna audience debout et nu-tête. Il dit à S. M. C. qu'il avait commission de la reine et du Conseil de régence de la prier de vouloir bien lui accorder une lettre pour le roi de France, par laquelle S. M. T. C. aurait la bonté de lui accorder audience en qualité d'ambassadeur extraordinaire, en cas qu'elle fît difficulté de le recevoir comme ambassadeur de la Junte. Le roi d'Espagne la lui accorda ; mais aussitôt le duc de Beauvilliers fit partir un courrier pour prévenir le Roi sur cet article, afin que S. M. prît là-dessus toutes les mesures qu'elle jugerait à propos.

Le Connétable est un des plus puissans seigneurs du royaume d'Espagne. On dit qu'il a plus de 1,500,000 livres de rente. Il est le quatorzième de sa famille qui possède cette charge, et plusieurs de ses aïeux ont épousé des infantes d'Espagne. Il a avec lui un de ses fils âgé de douze ans. Pour lui, c'est un gros homme qui n'a pas

mauvaise façon, quoiqu'il ne soit pas grand; il n'entend pas la langue française. Sa livrée est de drap bleu avec de gros galons d'argent; son équipage était formé, à son arrivée, d'un carrosse à la mode du pays, attelé de quatre mules, et d'une douzaine de méchantes chaises attelées de la même façon; ensuite venaient cinq ou six domestiques montés sur des mules.

Le 1er janvier 1701, le roi d'Espagne entendit la messe à St-André, et les Princes allèrent l'entendre aux Carmélites. Le reste du jour, le temps fut si mauvais que le Roi et les Princes furent obligés de rester chez eux, où ils s'occupèrent à dessiner et à écrire plusieurs lettres.

St-André est une grande et belle église; il y a dans la nef, vis-à-vis de la chaire, des galeries de deux ou trois différentes hauteurs: les chanoines se mettent dans les plus hautes, pour entendre le sermon; le Parlement, dans celles d'après, et les juridictions moins considérables, dans celles de dessous. Derrière le chœur, il y a deux tombeaux grillés de fer, qui sont ceux des anciens évêques de Bordeaux; il y en a un, à la chapelle de la Vierge, d'un premier président et de sa femme. Tous ces tombeaux ne sont que de pierre; mais, aux Carmélites, il s'en trouve un très beau d'un autre premier président au Parlement de Bordeaux et de sa femme, dont l'inscription est datée de 1628. On m'a dit que ce

président était un homme que Louis XIII obligea de se mettre à genoux devant lui en le haranguant, et qu'ayant répondu au Roi que le rang que lui donnait sa charge l'exemptait de cela, S. M. le prit par l'épaule et le força de s'y mettre. Il harangua cependant sagement, hardiment, avec esprit, et le Roi fut fâché de ce qu'il avait fait; mais le président étant tombé malade peu de temps après, il en mourut.

La rue du Fossé est la plus belle rue de la ville. La tour de Saint-Michel a 209 degrés de haut, jusqu'à la galerie; la pyramide qui s'élève au-dessus en a autant; la pointe, à ce qu'on m'a dit, a été emportée par le tonnerre.

Le fort Louis, autrement appelé de Ste.-Croix, parce qu'il en est proche, a été bâti du temps du maréchal d'Albret, celui même qui fit ôter le Parlement de Bordeaux : aussi la mémoire de ce seigneur y est-elle en exécration, car ils disent tous qu'il fit cela par esprit de vengeance de ce qu'un premier président, qu'il sollicitait pour une affaire de M. de Saint-Gelais dans laquelle il prenait part, l'attendit sur sa chaise en jouant au piquet, sans aller au-devant de lui, lui disant que quand il le viendrait voir comme solliciteur, il l'attendrait comme premier président; mais que quand il le viendrait voir comme gouverneur, il lui rendrait tous les honneurs dus à ce titre. On ajoute que le maréchal perdit son

procès tout du long. Voilà, disent les Bordelais, ce qui a causé tous les maux qu'on leur a faits, èt nullement une rebellion qu'on leur a imputée, à quoi ils n'avaient pas seulement pensé. Il est cependant très constant que cette nation a toujours été très mutine.

La ville de Bordeaux a donné, pendant le séjour de la Cour, toutes les marques d'un joie parfaite, tant par des illuminations, des feux d'artifice, que par des bals d'une magnificence surprenante. Le marquis de Sourdis et l'Intendant ne s'y sont point épargnés : ils ont tenu chez eux des tables très délicates et même pendant long-temps, car tant que la Cour a marché dans la province de Guyenne, ils ne l'ont pas quittée un moment. M. du Repaire, gouverneur du Château-Trompette, en a fait autant.

Le connétable de Castille alla aux bals qui se donnèrent, et en sortit si content, qu'il dit qu'il était facile de passer sa vie dans une ville comme Bordeaux, où tous les plaisirs abondent, et où ils se distribuaient avec tout l'agrément imaginable. Il fut charmé des dames, tant par leurs danses que par leurs manières galantes de se masquer.

LETTRE XX.

Preignac, 4 janvier 1701.

Nous sommes partis ce matin de Bordeaux à 7 heures. Nous devions aller aujourd'hui à Langon, mais la journée eût été trop longue, et les chemins sont trop rompus par les voitures. Nous avons passé par Castres et Podensac, le long des murs du parc du château de Cadillac que nous avions à gauche. Cette maison appartenait jadis à M. d'Epernon qui l'avait fait bâtir; elle est aujourd'hui à M. le duc de Foix. Nous avons continué notre route par Barsac et par la ferme des Chartreux de Bordeaux. Notre journée a été si belle que j'ai mouillé ma chemise. On compte que nous avons fait six lieues; elles en valent plus de douze de nos quartiers. Nous avons bien passé trois ou quatre lieues de bois en sortant de Bordeaux. Le roi d'Espagne et les Princes ont logé chez M. de Voigny, commissaire des guerres. La journée de marche ayant été grande, ils n'y sont arrivés que tard. M. de Voigny avait fait illuminer toute sa cour et les allées de son jardin. La Garonne passe au pied de cette maison, qui est très jolie pour la maison d'un particulier.

La cure de ce lieu vaut plus de 12,000 livres de rente, à cause de la dîme du vin qui est blanc et exquis.

On a rencontré dans cette journée quelques chaises de la suite du connétable de Castille, qui ressemblent fort à des tombereaux, étant attelées chacune de deux mules, les traits sont de corde; les postillons ressemblent à des gueux; au lieu de chapeau ils ont de méchans bonnets, comme on en voit à Paris à quelques porteurs de charbon. Leurs habits sont d'étoffes de ramoneurs; au lieu de bottes, ils ont des guêtres de même étoffe que leurs habits, et se servent d'étriers de bois, comme de petites boîtes fermées dessus, et n'ayant d'ouverture que pour l'entrée de leurs pieds. Tout cela fait une fort vilaine figure.

LETTRE XXI.

Bazas, 7 janvier 1701.

Nous sommes partis de Preignac où j'eus fort chaud la nuit, avant-hier 5 de ce mois, et nous arrivâmes ici à midi. Nous eûmes de très mauvais chemins, et un temps si chaud que la tête souffrait au soleil. Nous passâmes par Langon, lieu renommé à cause de son vin blanc, et nous bûmes à Roquetaillade un coup à cheval. Quand j'entendais autrefois parler de Roquetaillade, je regardais cela comme un conte gascon fait à plaisir;

mais j'apprends qu'il y a ici un marquis de Roquetaillade qui a réellement, et de fait, plusieurs bonnes mille livres de rente.

Le Roi et les Princes ont logé à l'Évêché, car il y en a un ici qui est suffragant d'Auch. L'évêque est M. de Gourgues, de Bordeaux, où il a actuellement trois frères, dont l'aîné est maître des requêtes, l'autre président à mortier, et le dernier provincial des Jésuites.

Cette ville, quoique évêché de 14,000 livres de rente, ne consiste qu'à une grande place et quelques rues courtes qui y aboutissent.

La cathédrale est dédiée à saint Jean. Elle est assez belle, fort claire et bien voûtée. Elle était encore plus belle autrefois, et avait été bâtie par les Anglais; mais ayant été depuis détruite par les Huguenots, elle a été rebâtie par un de ses évêques de la maison de Pontac. On nous y a fait remarquer une chose qui paraît assez extraordinaire : il y a un saint Jean de pierre au faîte du pignon du portail principal; dans le temps de la guerre des Huguenots, ceux-ci tirèrent une infinité de coups de mousquets sur le devant d'église; on voit encore tous les coups marqués dans le mur autour de la figure, et il n'y en pas un seul qui ait porté dedans. J'y ai vu aussi de belles reliques : une épine de la couronne de Jésus-Christ, et du sang de saint Jean. Outre cette cathédrale, il y a deux paroisses, des Capucins, des Cordeliers, des

Barnabites et un hôpital servi par trois Sœurs-Grises.

La bourgeoisie était sous les armes à notre arrivée, et c'est elle qui a fait la garde. Nous avons eu un feu d'artifice et des illuminations. Après le feu d'artifice, le maire de la ville a mis le feu à un bûcher qu'il avait fait élever au milieu de la grande place, en criant trois fois : «Vive le Roi !», ce qui fut répété autant de fois par le peuple.

On présenta à S. M. C. des vers gascons d'une composition fort drôle, et dont voici la traduction :

Que ma muse frétille et sent d'impatience
De pouvoir, à son tour, dire ce qu'elle pense ;
De consacrer ses vœux à l'honneur d'un grand Roi !
Mais comment s'acquitter d'un aussi noble emploi ?
Je lui dirai, pourtant, sans tarder davantage,
Qu'il est de son aïeul une parfaite image ;
Qu'il en a la valeur, l'esprit, le jugement ;
Et qu'en voyant Philippe, on voit Louis-le-Grand.
Oui, Sire, quoique jeune et d'un âge assez tendre,
L'homme parfait chez vous ne se fait point attendre.
Issu de ce héros, de son sang animé,
Vous avez les vertus d'un prince consommé.
Allez donc au plus tôt, sur le trône d'Espagne,
Effacer Charles-Quint, obscurcir Charlemagne ;
Vivre comme David, régner en Salomon,
Et remplir l'univers du bruit de votre nom.
Allez, et que le Ciel, après un hyménée
Assorti du bonheur d'une longue lignée,
Vous laisse quelque jour un digne successeur,
Lequel, comme ce Grec, jeune et fameux vainqueur,

S'instruisant des vertus, des hauts faits de son père,
Et voyant que son bras ne trouve rien à faire,
S'écrie, en gémissant et pleurant de regret:
Philippe a tout conquis, sa valeur a tout fait!
Allez, encore un coup, nous laissant l'espérance
Que vous serez toujours bon ami de la France,
Qui ne peut s'empêcher, voyant votre départ,
De pleurer d'un côté, tandis que, d'autre part,
Elle se réjouit, pensant qu'en la Galice
Et dans tous vos Etats va régner la justice;
Que vous allez unir l'Espagnol au François:
Sire, ces deux ensemble en vaudront plus de trois.

De Bordeaux jusques ici, les artisans et le menu peuple portent des *cales* au lieu de chapeaux, et il me souvient que parmi les jurats dont les portraits sont à l'Hôtel de Ville de Bordeaux, les anciens sont coiffés de ces cales qui apparemment étaient autrefois en ce pays là coiffure de tout le monde. Il me souvient aussi que l'on coiffe François Ier, roi de France, de cette manière. Les femmes qui vont à la campagne ont des coiffures de toile cirée ou de paille; cela est assez commode et fort plaisant.

LETTRE XXII.

Roquefort-de-Marsan, 7 janvier 1701.

Nous venons de faire une terrible journée; nous sommes partis à 8 heures et ne sommes arrivés qu'à 4: huit heures de marche par les Landes, où l'on ne trouve que quelques maisons par-ci par-là. Ce lieu-ci est bien misérable; l'on n'y trouve que du foin pourri; il est du diocèse d'Aire, et dans les petites Landes. Il y a quelques bouquets de pins, de chênes verts et quelques liéges. Ces trois sortes d'arbres sont verts en tout temps. L'écorce des liéges dont on fait des bouchons, et la poix résine que l'on tire des pins, sont toute la richesse des habitans, qui paraissent très gueux et très misérables. Les grandes Landes, qui sont à droite de celles-ci, sont encore plus stériles et moins praticables; aussi n'y a-t-il que des postes pour les courriers qui sont obligés d'y passer.

LETTRE XXIII.

Mont-de-Marsan, 10 janvier 1701.

Partant de Roquefort le 8, nous y passâmes deux

ponts, un sur l'Estampon, un autre sur la Douze. Nous trouvâmes sur le chemin un grand nombre de pins; on en tire la résine en coupant l'écorce de la hauteur de huit à dix pieds; on fait un trou au-dessous où la résine s'amasse; on la recueille, on la fond au feu dans des poêles, on la clarifie, et on la met à l'usage que l'on veut. Roquefort et ce lieu-ci sont des forteresses qui ne valent plus rien aujourd'hui. Sous Charles VII, et du temps des Anglais, ceci fut pris et repris trois fois en un seul jour, selon la tradition du pays.

Il est arrivé ici trois seigneurs espagnols : le duc de Béjar, son frère et son oncle. L'évêque d'Aire est aussi venu, et a fait au Roi la harangue suivante :

« Sire,

« Je me trouve heureusement obligé de rendre ici de très humbles hommages à V. M., au nom de mon diocèse. Votre sagesse et votre application promettaient à la France des avantages infinis; nous espérions posséder seuls plusieurs princes accomplis que le ciel nous a donnés; mais la divine providence, attentive au besoin des nations, vous enlève, Sire, à nos espérances.

« Formé par l'éducation que vous avez reçue du plus grand roi du monde, et encore plus par ses exemples, vous avez appris à régner aussitôt que vous avez commencé à vivre. Ce n'est point assez

d'un royaume pour les enfans d'un si grand roi ; il est juste que celui qui seul a soutenu tous les efforts de l'Europe, forme des princes pour la gouverner.

« On élevait autrefois les jeunes princes dans la lecture des vies des grands rois et des conquérans de la terre. V. M. trouve dans les exemples de notre invincible monarque tout ce que les livres ont rapporté de plus glorieux et de plus surprenant dans l'antiquité. Les siècles à venir auraient de la peine à croire ce que nous avons vu sous son règne, s'il n'avait des enfans qui marcheront sur ses pas, et qui rendront croyables ses actions en les imitant.

« Suivez, Sire, les traces qui vous ont été marquées ; allez recevoir la couronne qui vous attend, et portez jusqu'à l'extrémité du monde la gloire de votre nom. »

Le Présidial harangua aussi S. M., qui passa le reste de la journée à dessiner avec les Princes.

Le soir, le duc de Béjar, son frère, et le comte de Villalua firent couler des fontaines de vin devant leur logis.

A souper, le maréchal de Noailles a régalé magnifiquement le duc de Béjar, avec musique et symphonie ; la chère y a été splendide et délicate : ces seigneurs en ont été surpris.

LETTRE XXIV.

Tartas, 11 janvier 1701.

Hier lundi nous sommes partis de Mont-de-Marsan, à 9 heures; nous avons passé par Campagne, et nous sommes arrivés ici à une heure, avec de l'eau sur le corps. Cette ville est fort laide; du moins, il est impossible qu'elle nous paraisse autrement, par le temps qu'il y fait. La Douze y passe sous un pont. La Cour s'est trouvée fort embarrassée pour y arriver et pour en sortir, à cause des débordemens d'eau; cependant on en est venu à bout, par les soins de M. de la Bourdonnaye, intendant de Gascogne, qui a fait travailler toute la nuit à construire des ponts sur des ravins que la neige fondue des montagnes avait fort enflés.

Le roi d'Espagne a logé chez le Lieutenant-général, qui n'a pas manqué de le haranguer tant bien que mal.

Le duc d'Ossonne, de retour de la Cour de France, nous a rejoints ici. S. M. a eu d'abord de la peine à le reconnaître, aussi bien que tous nos courtisans, par le changement qui a paru dans ses cheveux. En passant à Amboise, il les avait droits, gras et rangés, à l'espagnole, derrière

l'oreille; mais le séjour qu'il a fait à Paris les lui a rendus tout autres. Il les a de bon air, coupés, frisés et poudrés à la française; ce qui, joint à une vivacité qu'il a répandue sur son visage et dans toutes ses actions, fait qu'il plaît, quoique l'on puisse dire qu'il n'est ni beau ni bien fait.

Cette ville est du diocèse de Dax. L'évêque y a sa maison de campagne, où il passe une grande partie de l'année, les uns disent par rapport à sa santé, et la chronique scandaleuse veut que ce soit par rapport à certaine dame qui est son astre dominant. Je m'en rapporte à ce qui en est; je serais très fâché de scandaliser mon prochain, et encore moins un évêque.

On fait ici et à Dax des caisses d'oies salées et assaisonnées dans des pots, qui sont excellentes : on les fait griller quand on veut les manger.

LETTRE XXV.

Dax, 13 janvier 1701.

Nous sommes partis de Tartas le onze; nous avons passé par Pontons, et nous sommes arrivés à Dax, qui a pour gouverneur le marquis de Payenne, et pour lieutenant de roi M. de St-Pée; c'est M. Dabbadie-d'Arbon qui en est évêque.

Après avoir harangué le roi d'Espagne, le Lieutenant-général s'adressa en ces termes au duc de Bourgogne :

« Monseigneur,

« Le fameux événement qui tient aujourd'hui l'univers attentif, et que la profonde sagesse du Roi a conduit à sa fin, est si glorieux à l'auguste maison de Bourbon, que les acclamations d'un peuple destiné au bonheur de vous avoir pour maître lui sembleraient imparfaites, s'il ne les portait jusques à vous. La diversité des génies et des intérêts, la situation des États, avaient presque convaincu toute la terre qu'il était impossible de les unir, ou que, s'ils devaient l'être un jour, ce ne serait qu'en brisant des sceptres, qu'en renversant des trônes, et qu'en conquérant l'empire d'une fière nation aux dépens du repos de ses sujets naturels.

« Quel bonheur pour les peuples, quelle gloire pour l'État, d'unir par des liens si doux deux puissances qui ont tenu si long-temps l'univers partagé, et de les unir sans ébranler les fondemens d'une paix si désirée ! Quelle gloire, Monseigneur, qu'une si noble portion de l'univers soit plutôt donnée à l'amour qu'ont les peuples pour les vertus royales de votre auguste sang,

qu'à la terreur des armes et à la fureur des batailles !

« Que la France, contente d'être l'astre supérieur de l'univers qui éclaire, qui remplit les trônes vacans, ne soit plus occupée qu'à des vœux pour la conservation des Princes qui font ses plus chères délices ! Que le ciel retranche de nos jours pour ajouter aux leurs ; qu'ils soient la gloire du sang auguste qu'ils ont pris en naissant, la terreur des ennemis du sang des Bourbons, s'il en reste encore quelqu'un ; qu'ils règnent partout, et, s'il se peut, à jamais, pour le bonheur des empires et la félicité des peuples ! »

Après le dîner, le roi d'Espagne alla à la chasse à pied, et voulant traverser d'un endroit à l'autre pour coucher en joue une perdrix, S. M. mit le pied droit sur un sable mouvant qui paraissait ferme, et s'y enfonça jusqu'au genou ; elle eut assez de force de reins pour ne pas tomber en avant. Le duc de Béjar et le duc d'Ossonne, croyant leur maître fort en danger, se pressèrent pour le secourir ; mais ils s'y enfoncèrent encore plus avant que S. M. C., qui ne put pas s'empêcher d'éclater de rire, les voyant embarrassés comme ils étaient. Des gardes du Roi tirèrent S. M. d'affaire en la prenant par-dessous les bras ; d'autres aidèrent aussi à ces seigneurs. On rit beaucoup de cette aventure.

Au retour, S. M. dessina avec les Princes, ses

frères, et travailla ensuite avec le duc de Beauvilliers et le maréchal de Noailles. Le Roi fit l'honneur à l'évêque de Dax de coucher dans son lit, ce qu'il n'avait fait en aucun endroit de son voyage. La maison de ce prélat est assez belle, fort agréable et bien meublée. Les Princes ont logé chez M. de Castejà, lieutenant-général de la ville.

Dax est une petite ville assez jolie. Elle est fermée de remparts revêtus. Il y a une citadelle d'ancienne structure, avec des tours rondes.

La cathédrale, dédiée à St. Pierre, est tombée d'elle-même, il y a quelque vingt ans; on en rebâtit tout doucement une autre qui sera assez belle, mais elle n'est pas encore bien avancée. On se sert cependant, du mieux que l'on peut, d'un vieux côté de l'ancienne église.

La fontaine chaude de Dax est une des plus prodigieuses choses qu'il y ait dans la nature; elle est placée sur le côté d'une des rues de la ville; elle est fermée en carré d'un mur qui a environ cinq pieds de haut; chaque face de ce carré me paraît avoir plus de vingt pas. Plus près du mur de la rue que des trois autres, il y a une ouverture, comme d'un puits, dont on a de la peine à distinguer la largeur, à cause que l'eau la surmonte, dans l'étendue du bassin, au moins de deux pieds, et à cause de la grosse fumée dont la surface de l'eau est couverte. Il sort de cette ouverture je ne saurais dire combien de pouces

d'eau à la fois, qui forment de gros bouillons que l'on distingue dans les momens que la fumée, chassée par le vent ou autrement, les laisse découvrir. Ce carré s'emplit ordinairement de deux pieds de hauteur d'eau partout au-dessus de son fond. Il y a trois endroits par où cette eau s'écoule. Au côté gauche de la rue, il y a une petite place carrée qui contient un bassin de pierre de taille, dans lequel cette eau sort par trois robinets de cuivre; c'est par là que toute la ville en prend pour boire, car elle est excellente refroidie, et on l'emploie toute chaude à faire le pain, qui est admirable. Pour moi, j'en ai lavé ma barbe, et j'y trouve une douceur qui fait bien passer le rasoir. J'en ai bu de froide et de chaude à jeun; elle m'a rendu le ventre libre et m'a fait du bien; mais je n'en ai pas fait un assez grand usage pour avoir connu toutes ses bonnes qualités. Les habitans disent qu'elle est excellente pour les rhumatismes, fluxions et maux d'estomac. Du côté opposé à celui-ci, elle s'écoule sans cesse par deux endroits différens; du premier, elle remplit un bassin carré de quatre toises sur deux, qui s'emplit de la hauteur de trois à quatre pieds: c'est là où se baignent les gens qui veulent prendre le bain. Le troisième endroit par où elle sort est au bout de ce bassin; c'est son écoulement naturel, par où, formant un ruisseau, elle va, par-dessus les remparts de la ville, se rendre dans la rivière,

jusques où on la voit porter sa chaleur et sa fumée. On blanchit le long de ce ruisseau, et vous pouvez juger que cette chaleur contribue beaucoup à rendre le linge fort blanc et fort sain. Voici ce qu'il y a de plus prodigieux en cette fontaine : 1° L'on y jette un animal ; il y meurt, il y cuit : l'on y met un œuf, il n'y cuit pas ; 2° on en a sondé le fond avec un boulet de canon attaché à plus de cinq cents brasses dc corde, sans pouvoir le trouver.

M. Duché, gentilhomme du maréchal de Noailles, présenta à S. M. C. les vers suivans :

PARAPHRASE DU PSAUME 127.

(BEATI QUI TIMENT DOMINUM, QUI AMBULANT IN VIIS EJUS.)

Quelle gloire, grand Roi, que de prospérités,
Quel comble de félicités
De celui qui craint Dieu remplissent l'espérance!
En suivant ses sentiers heureux et peu battus,
Tu vois de tes travaux quelle est la récompense,
Et déjà tu jouis du fruit de tes vertus.

De ton auguste sang une race puissante,
Comme la vigne florissante,
Remplit de toutes parts tes augustes palais;
Et, tels que des rameaux de l'olivier paisible,
Tes fils, éternisant ton pouvoir invincible,
Assurent à ton trône et la gloire et la paix.

Ainsi, qui du Seigneur n'a point perdu la crainte
Ne sentira jamais l'atteinte

Des redoutables traits qu'il lance en sa fureur;
Ainsi, plein des desseins que de même il t'inspire,
Puisse-tu, comblé d'ans, voir ton heureux empire
Etre du monde entier l'amour et la terreur!

Que les fils de tes fils, répandus sur la terre,
Soit dans la paix, soit dans la guerre,
Au bout de l'univers aillent porter ta loi;
Que, comblés à tes yeux de bonheur et de gloire,
Conduits par l'équité, suivis par la victoire,
Toujours grands, toujours saints, ils soient dignes de toi!

LETTRE XXVI.

Bayonne, 13 janvier 1701.

Le roi d'Espagne, les Princes, et quelques officiers sont partis ce matin de Dax, en bateau, sur les 7 heures. Le Roi était dans la chaloupe du duc de Grammont, menée par trente rameurs, dont douze étaient dans la chaloupe et le reste dans deux autres batimens qui remorquaient. Pour moi, j'ai été bien aise de venir à cheval. Je suis parti de Dax à quatre heures du matin, parce que la traite est de deux lieues de France plus longue que de Versailles à Fontainebleau. J'ai marché deux heures à la lueur de quelques flambeaux, et je n'ai pas laissé de péricliter à cent pas de la

ville, sur le bord de la rivière, mon cheval s'étant abattu dans un endroit où elle était débordée et où l'on avait mis du bois en travers pour rendre le chemin plus commode aux voitures; mais graces à Dieu, il s'est relevé vigoureusement et m'a tiré d'affaire, sans quoi j'aurais pu aisément me noyer.

Nous avons passé par St.-Vincent, et dans un bois qui est la plus charmante chose que j'aie vue de ma vie; j'ai cru être au mois de juin; ce bois est tout de pins, de chênes verts, de lauriers et de genêts fleuris; rien n'y représente qu'un charmant printemps, et il dure près de demi-lieue; je croyais être enchanté. De là, on passe à Tarnau, et de Tarnau on arrive par une grande descente à Bayonne, qui m'a paru très agréable; présentement je ne sais qu'en dire, car il y pleut à verse. C'est une triste chose de ne pouvoir pas profiter de l'agrément d'un beau lieu. Nous avons quelques jours à être ici, peut-être qu'il s'en trouvera un favorable.

Il y a un très grand pont de bois sur l'Adour, rivière qui est ici très proche de la mer, et dans laquelle la marée remonte jusques à demi-lieue de Dax. Le roi d'Espagne et les Princes abordaient au moment de mon arrivée. On les a salués du canon de deux frégates et de tout celui de la ville et de la citadelle, lorsque S. M. a paru à la vue du pont. Cet abord est fort beau. Cette rivière tombe, à une lieue d'ici, dans l'Océan; elle

se mêle, avant d'y entrer, avec le Gave qui vient de Pau ; et ces deux rivières en forment une appelée la Bidouze ou la Guiche, laquelle passe à Bidache, principauté qui appartient au duc de Grammont.

Bayonne a un évêché suffragant d'Auch. Le gouverneur est M. le duc de Grammont. Il y a plus de cent ans que ce gouvernement est dans sa famille.

Il y a à Bayonne Présidial et Election. La ville est assez belle; mais une chose qui en rend le séjour insupportable, du moins aux étrangers, c'est qu'il y pleut huit ou neuf mois de l'année; on prétend que la proximité de la mer contribue à cela. Les maisons n'y sont construites que de bois. Il y a toujours dans son port un grand nombre de vaisseaux de toute sorte de nations, qui viennent acheter des eaux-de-vie, du vin de Cap-Breton et de Navarre, du goudron et du liége. Ces mêmes vaisseaux étrangers y apportent des marchandises tant des Indes que du Nord.

Le tour de la place est fortifié d'un rempart flanqué de bastions et de demi-lunes, avec un fossé, un chemin couvert et un glacis. De l'autre côté de la rivière, qui est celui par où nous sommes arrivés, il y a un faubourg que l'on nomme le Saint-Esprit, et qui est le quartier des Juifs.

S. M. a été reçue à la porte de la ville par le maire et les jurats, qui ont eu l'honneur de la ha-

ranguer en lui présentant les clefs, et l'ont conduite avec un dais jusques à l'Évêché. Les rues étaient tapissées et bordées d'une haie de soldats fournis par la garnison, qui est composée d'un bataillon de Royal-Artillerie et d'un bataillon de Royal-Roussillon.

Le roi d'Espagne est logé à l'Évêché, et les Princes au Vieux-Château.

Le duc d'Harcourt est venu saluer le Roi, aussitôt que S. M. a été rendue chez elle, et lui a présenté près de deux cents seigneurs espagnols, parmi lesquels on remarquait don Antonio Martini de Tolède, le duc de Popoli, le comte de Galbez, le comte d'Obaria, le comte d'Ognate et le marquis de Quintana.

Le soir, le Roi et les Princes, montés au haut d'un donjon, ont vu tirer cent pièces de canon que l'on avait placées sur les glacis de la place. Toute cette artillerie et celle de la citadelle ont fait trois salves, qui ont amusé jusques au coucher.

LETTRE XXVII.

Bayonne, 14 janvier 1701.

Le Roi a entendu la messe à la cathédrale dédiée à Notre-Dame. Le doyen, à la tête du chapi-

tre, a reçu S. M. C. à la porte, en l'absence de l'évêque, et lui a parlé en ces termes :

« Sire,

« Toute l'Europe a les yeux sur votre personne sacrée. A consulter même ses vœux, que pouvait-il arriver de plus favorable pour son bonheur, pour son repos, que de vous voir maître d'une des plus grandes monarchies de l'univers. Aussi, était-il temps que le ciel, touché de nos malheurs passés, se montrât sensible à la voix de tant de sang chrétien répandu dans les dernières guerres. Cette paix que Louis-le-Grand venait de donner à la chrétienté, au préjudice de ses intérêts et par un excès de modération, n'était pas, suivant les apparences, trop assurée; mais voici qu'elle devient inébranlable par votre élévation sur le trône des rois catholiques. Que béni soit à jamais le Dieu des armées qui tient en sa main le cœur des rois, et qui s'en sert, le moins qu'on y pense, pour l'exécution de ses décrets éternels! Nous avons d'autant plus de sujet de lui en rendre des graces immortelles, que ce diocèse se trouve en partie dans ce vaste royaume qui vous reconnaît pour son souverain, et que par ce moyen nous allons partager les douceurs de votre règne avec ces mêmes peuples à qui vous allez donner des lois.

« Allez donc, Sire, remplir un trône si glo-

rieux, et régnez avec cette justice, cette douceur, qui vous sont héréditaires; unissez enfin à jamais la France et l'Espagne d'amour et d'intérêts. Ce sont les voeux les plus ardens du chapitre de Bayonne et du clergé de ce diocèse, qui protestent, au fond des sacrés autels, qu'ils ne cesseront jamais de demander au ciel la prospérité de votre règne. »

Il est venu, après dîner, un grand nombre d'Espagnols pour saluer le Roi. S. M. C. a dit au duc d'Ossonne de rester auprès d'elle pour lui montrer ceux d'entr'eux les plus qualifiés, afin de leur donner sa main à baiser. Il y avait dans ce nombre des gentilshommes du royaume de Navarre et de la province de Biscaye espagnole. On y voyait entr'autres les fils du Vice-roi et deux de ses cousins, don Jean de Beaumont, don François Ibero et son frère, don André Baquedano, don Gierosme de Ascona, don Joseph de Ariba, don Miguel Gierosme de Aranguran, et don Juan-Antonio de Magaillon.

LETTRE XXVIII.

Bayonne, 15 janvier 1701.

La pluie nous tient toujours à Bayonne fort serrés. Le cathédrale, qui est dédiée à Notre-Dame,

est solidement bâtie, et de la manière de Notre-Dame de Paris, excepté que le chœur occupe la moitié de la nef, que la croisée de l'église se trouve entre le chœur et le sanctuaire, et qu'il n'y a qu'une voûte tournante autour de la nef et du chœur, non pas deux comme à Paris. Il y a du côté droit de l'église un cloître voûté comme celui d'une maison religieuse, dans lequel un marchand flamand a arrangé quantité de tableaux de toutes grandeurs et de toutes sortes de goûts pour les curieux.

Les femmes du commun, dans ce pays-ci, se couvrent la tête d'un simple linge qui leur pend en pointe par-derrière, et portent des mantes d'étoffe comme des manteaux d'hommes, sans collet, qui leur tombent des épaules jusques au bas de leurs jupes par-derrière et par-devant. Quelquefois elles les mettent sur leurs têtes, particulièrement quand il pleut. Les riches les portent plus belles que les autres, et garnies sur les bords et autour du cou de galons d'or et d'argent, en boutonnière ou lassés.

M. de Gustanaga, qui a été 17 ans gouverneur des Pays-Bas et vice-roi de Catalogne plusieurs années, a salué aujourd'hui le duc de Bourgogne, qui lui a fait de grandes honnêtetés dont il a été charmé et bien content. Il a été long-temps prisonnier d'Etat en Espagne, et n'est sorti de prison que depuis la mort du feu Roi. Le Vieux-

Château, où sont logés nos Princes, contient entre autres choses un très beau logement ; il y a deux appartemens au rez de chaussée. Celui qu'occupe le duc de Bourgogne est l'appartement du duc de Grammont. Il consiste en une salle des gardes, une antichambre, une chambre et un cabinet qui ont vue sur la ville. Dans le cabinet et sur la cheminée, il y a le portrait de la duchesse de Grammont, de la maison de Castelnau, et la copie d'un tableau, dont l'original est à Petit-Bourg, qui représente la belle Gabrielle d'Estrées, maîtresse d'Henri IV, et sa sœur, nues dans le bain ; la belle Gabrielle montrant tout le devant depuis la ceinture jusques au haut, et l'autre tout le derrière ; celle-ci est brune et celle-là blonde. Auprès du bain se trouve une nourrice riante qui tient un petit enfant sur ses bras, et c'est César, qui a été duc de Vendôme, de qui sont descendus MM. de Vendôme que nous voyons aujourd'hui.

L'appartement qu'occupe le duc de Berry était celui de feu Mme de Grammont. Il regarde la citadelle qui est de l'autre côté de la rivière, sur une croupe fort élevée.

Le roi d'Espagne est allé se promener à cheval sur le bord de la mer. On lui a fait voir une chose singulière dans une baraque de pêcheurs : c'était une femme âgée de 119 ans ; sa fille, qui était avec elle, en avait 78 ; celle-ci en avait une de 50 ans, qui était mère d'une autre qui

avait 28 ans; enfin, cette dernière était encore mère d'une autre fille âgée de 13 ans. S. M. a chargé ces enfans de quelques pistoles pour les faire habiller, et leur a recommandé d'en avoir un grand soin.

On a remarqué, depuis que nous sommes à Bayonne, qu'il y est arrivé plus de trois mille Espagnols; et nous nous en apercevons bien, car nous avons toutes les peines du monde à trouver de quoi vivre, quoique nous allions chercher de quoi manger dans les meilleures auberges, joint à ce que les gens de Bayonne ne paraissent pas fort portés à nous faire plaisir.

S. M. C. et les Princes, ses frères, ont dessiné jusqu'à cinq heures; après quoi, le Roi s'est enfermé pour travailler, avec le duc de Beauvilliers, le maréchal de Noailles et le duc d'Harcourt.

On a appris ici, avec étonnement, la mort de M. de Barbezieux. Il a été peu regretté, par rapport à ce qui s'était passé entre sa femme et lui.

LETTRE XXIX.

Bayonne, 16 janvier 1701.

Nous avons voulu voir la mer, qui est à une lieue d'ici; nous avons trouvé la marée à son

plus bas, en arrivant, et nous l'avons vue, lorsqu'elle remontait, durant une demi-heure. La vaste étendue de cette eau sans bornes, l'agitation de ses vagues, le roulement perpétuel des unes sur les autres, et le grand bruit, surprennent, étonnent, épouvantent, et laissent l'esprit dans l'admiration des ouvrages de la toute-puissance de Dieu.

Cette ville-ci a de beaux dehors, du côté que nous sommes sortis, des bastions bien revêtus, bien fraisés, doubles fossés bien palissadés : tout cela paraît bien aisé à défendre et bien difficile à attaquer. Notre Cour a été voir un endroit nommé *la Chambre d'Amour* : c'est une espèce de gouffre sous des rochers creusés par les flots.

Sur les dix heures du soir, S. M. alla chez les Princes voir tirer des bombes : il y avait onze mortiers dans la prairie qui ne tiraient que des bombes chargées de terre; mais il y en avait deux dont les bombes étaient chargées de poudre, et qui crevaient en l'air : on en a tiré jusqu'à quatre-vingts.

LETTRE XXX.

Bayonne, 17 janvier 1701.

Il s'est fait dans une grande place, sur le bord de la rivière, des combats de taureaux. Cette place, que l'on nomme le *Port-Neuf*, est garnie de maisons d'un côté et d'un bout; l'autre côté est bordé par la rivière, et l'autre bout donne à l'entrée du grand pont que l'on appelle le *Pont-Major*.

Cette place, de la figure d'un carré long, avait tous ses quatre côtés garnis d'amphithéâtres fort élevés, dont le bas, du côté du dedans de la place, était fermé de planches de la hauteur de huit pieds, pour mettre les spectateurs en sûreté contre la furie des taureaux.

Outre les amphithéâtres, il y avait du monde à toutes les fenêtres des maisons qui sont en cet endroit assez belles et assez régulières; il y avait aussi aux maisons qui font le bout de la place, des balcons faits exprès. Le Roi et les Princes étaient à ce bout-là, ayant un dais sur leurs têtes, des tapis et des carreaux de velours sous leurs bras. Toutes les places où il y avait des personnes de qualité, étaient aussi garnies de tapis.

Cette place avait deux entrées principales : une du côté du *Pont-Major*, l'autre du coté de la

rue du *Port-Neuf*. Les taureaux qui devaient combattre entraient du côté du *Pont-Major*. Il y avait sur l'arène, c'est-à-dire la place, huit ou dix hommes en chausses de chamois, et en vestes rayées rouge et blanc, qui les attendaient des dards à la main. L'on appelle, en Espagne, ces hommes-là, des *taureadors*.

On fesait entrer un taureau seul à la fois. Ce taureau, la tête levée, entrait courant dans la carrière. Un *taureador* l'attaquait, et dans le moment que le taureau baissait la tête pour de ses cornes enlever l'homme, le *taureador*, prenant le temps adroitement, lui enfonçait un dard dans le haut du col, passant la main entre ses cornes, et quelquefois même deux à la fois. Ces dards ont deux pieds de long au plus, et ont un petit fer au bout, fait comme un petit fer de flèche. Le manche de ces dards est garni de fanfreluches de papier blanc, de sorte que quand un taureau en a cinq ou six sur le cou, cela lui pend à droite et à gauche et lui sert d'ornement. La douleur qu'il en ressent le rend plus furieux, et il redouble ses attaques contre les *taureadors*, s'adressant tantôt à l'un tantôt à l'autre. Ces hommes, qui l'attendent de pied ferme, lui lancent dans les côtés d'autres dards plus légers, ou lui présentent leurs chapeaux et des espèces de manteaux qu'ils portent d'une main, et qui étonnant le taureau, l'obligent à se détourner, ce qui se fait avec beau-

coup d'adresse et de subtilité. S'il arrive quelquefois que le taureau les presse de trop près, ils sautent hardiment sur les *garde-fous* qui sont autour des amphithéâtres, et chacun leur tend la main pour les aider à se garantir de la furie de ces bêtes.

Quand le taureau a reçu beaucoup de dards, les *taureadors* l'attaquent avec des épées, et lui en ayant donné deux ou trois coups dans le défaut de l'épaule ou dans le cou, cet animal perd la force avec le sang, tombe sur le côté; on l'achève, et en même temps on voit entrer trois mules attelées de front, ornées de quantité de rubans, qui, chassées à grands coups de fouet par des gens qui les conduisent, viennent à toutes jambes avec un certain attirail à quoi l'on attache promptement le taureau par les cornes, et elles l'emmènent hors du champ de bataille avec la même vitesse qu'elles y sont entrées. Pendant tout le combat, il y a des trompettes qui sonnent la charge, et quand l'animal est par terre, ils sonnent fanfare, jusques à ce que les mules l'aient tiré dehors.

Il y a eu plusieurs taureaux attaqués par des mâtins. Ces animaux saisissent le taureau ou au mufle, ou proche de l'œil, ou entre les jambes. Le taureau a beau secouer la tête, se défendre de la corne et du pied, le diable de chien ne quitte point sa prise. Un de ces animaux, poursuivi par des chiens, étant fort animé, aperçut un suisse

qui gardait une porte dans l'angle de la place d'entre les maisons et la rivière. Il est venu à lui si vivement, que le suisse épouvanté n'a pas eu le temps de fermer sa porte. Le taureau l'ayant forcée, est entré par cette porte, qui heureusement d'elle-même a mis le suisse à couvert de l'insulte. Cela n'a pas laissé de donner quelque temps de l'inquiétude, mais un moment après on a vu revenir le taureau qui, après avoir mis l'épouvante dans ce coin, ne trouvant personne à qui s'attaquer, est rentré dans le champ du combat, la tête levée, cherchant à qui s'en prendre. Il y a eu un chien seul qui l'a poussé à bout, après quoi les *taureadors* l'ont achevé. Un autre taureau a secoué deux chiens pendus à ses yeux ou à ses joues comme deux pendans d'oreille, sans avoir pu s'en débarrasser, ni que les chiens aient lâché prise. Les hommes lui ont coupé les deux jarrets, l'animal a marché dessus plus de trente pas, et ne pouvant plus se servir de ses jambes, il a enfin succombé. Un autre s'est défendu vigoureusement contre deux chiens, il en a mis un en fuite, et a tant fait sauter l'autre en l'air et l'a tant foulé aux pieds, que l'on a été contraint de remporter le chien, tandis que le taureau, attaqué par des hommes, a quitté le pauvre mâtin pour songer à se défendre; enfin il a péri percé de dards et de coups d'épées. Un de ces taureaux s'est défendu contre deux chiens et six hommes; cependant un

homme l'a saisi par les cornes, un autre par la queue, d'autres par les jambes de derrière, et tous réunis l'ont jeté sur le côté et l'ont tué. Il y en a eu un qui a été tué fort adroitement d'un seul coup de poignard entre les deux cornes; mais une chose qui est fort hardie, fort périlleuse et fort adroite, c'est ce que j'ai vu faire à un de ces *taureadors* : il met un genou en terre, la lance en arrêt, et attend ainsi le taureau à la sortie de la porte. Cet animal, en entrant dans la place, vient droit à lui, s'enferre de lui-même et tombe roide mort sur la place. Si le *taureador* manquait de force et d'adresse, il n'y va que de la vie, ou tout au moins d'être foulé aux pieds du taureau.

Voilà à peu près en quoi consistent ces combats. Nous avons eu trois heures de beau temps pour les voir. Ce qui rendit le spectacle agréable, c'était la beauté de la place, le grand nombre de peuple, mais plus que tout, quantité de vaisseaux du côté de la rivière, dont les mâts, les vergues et les cordages étaient garnis de matelots, ce qui fesait une décoration fort plaisante.

Pendant tout ce spectacle, un espagnol se promenait gravement dans le milieu de la place, le nez dans son manteau, et quand quelque taureau venait à ses trousses, il le développait fort posément, en donnait d'un bout dans le nez de cet animal, et continuait son chemin, remettant son manteau sur l'épaule d'un air fier et tranquille.

Après plusieurs bravoures de cette nature, il y a eu enfin un taureau qui a serré de près notre espagnol; ce dernier a mis l'épée à la main pour se défendre. Le taureau n'entendant point raillerie, l'a poussé si vivement, qu'il a été obligé de sauter sur le *garde-fou* des amphithéâtres. L'épouvante l'avait saisi de telle sorte, qu'en sautant son épée lui est tombée des mains. Cette scène n'a pas fait moins de plaisir aux spectateurs qu'elle n'a fait de peur au champion, qui avait perdu tout son sang-froïd et paraissait fort désorienté.

Ces combats de taureaux sont fort communs en Espagne; mais à Bayonne il y en a tous les jours de bœufs contre des chiens: les bouchers ne les tuent jamais qu'après les avoir fait mortifier par cet exercice.

D'ordinaire, il ne se passe guère de fête publique sans quelque accident fâcheux. Il en est arrivé un dans ce jour qui a pensé coûter la vie à plusieurs seigneurs espagnols. Un auvent que l'on avait fait au-dessus de leur amphithéâtre, pour les garantir de la pluie, ayant été chargé d'une grande quantité de gens que la curiosité avait fait monter dessus durant le spectacle, sans que l'on ait pu les en empêcher, s'est rompu lorsqu'on y pensait le moins, et est tombé chargé comme il était sur les têtes de ces seigneurs; mais heureusement il n'y en a eu que trois de blessés : le duc d'Albe, le duc de Bejar et le prince Pio.

Le roi d'Espagne a fait chercher sur-le-champ M. Michelet, son premier médecin, et M. Legendre, son premier chirurgien, et les leur a envoyés pour les secourir.

Le soir, S. M. C. a donné ordre à son écuyer d'aller savoir l'état de leur santé, et de leur faire savoir la part qu'elle prenait à leur accident. Ils ont été si pénétrés de cette démarche, qu'ils n'ont voulu répondre à ce gentilhomme sans qu'il se fût assis et couvert; ayant satisfait à ce qu'ils souhaitaient, ils l'ont prié de remercier très humblement S. M. de ses bontés pour eux, et de l'assurer que leur plus grand mal était d'être privés de l'honneur de lui faire leur cour.

On a appris ici que M. de Chamillart est à la place de M. de Barbezieux. On n'a point été surpris de son élévation.

LETTRE XXXI.

Bayonne, 18 janvier 1701.

Hier, sur le soir, malgré le mauvais temps, j'allai me promener par la ville. Je passai sur le pont de *Panaco*, et traversant dans le Bourg-Neuf, j'arrivai au Château-Neuf près de la porte de Mousserolles, derrière les Capucins. Je montai sur

le rempart, qui est fort élevé, et je vis de là, fort aisément, les monts Pyrenées que je n'avais pas encore si bien vus.

En revenant le long de la rivière, je fus surpris de trouver un Cordelier en chape, sur sa porte; mais un moment après je m'aperçus qu'il attendait un enterrement. Au-devant de ce convoi que je rencontrai en chemin, marchait une femme ayant sur sa tête une corbeille pleine de pain, couverte d'une grande nappe traînante jusqu'à terre. On me dit que c'était l'usage de Bayonne de porter ainsi du pain aux enterremens, et qu'il y était très commun de se faire enterrer dans les couvents.

Aujourd'hui j'ai passé le grand pont, nommé *Pont-Major*, pour aller voir la citadelle. Ce grand pont en contient deux au bout l'un de l'autre, dont l'un est sur l'Adour, qui est la principale rivière, et l'autre sur la Nive qui tombe dans l'Adour. Ce qui est habité au bout des deux ponts, ou du *Pont-Major*, s'appelle le quartier du *Saint-Esprit*. C'est là demeure des juifs, car il ne leur est pas permis de coucher dans la ville, ni d'y avoir boutique. Pour commercer, ils se servent du nom de quelque petit marchand, dont ils mettent la femme ou la fille dans une boutique; et leurs marchandises sont dans le reste de la maison, où ils ont un facteur qui les débite en leur présence sans qu'ils paraissent s'en mêler.

Le nommé Cardos est un des principaux et des plus riches.

LETTRE XXXII.

Saint-Jean-de-Luz, 22 janvier 1701.

Nous partîmes mercredi 19 de ce mois de Bayonne, à 9 heures. Nous passâmes par Bidar, Guetary, et nous arrivâmes, à onze heures et demie, à St-Jean-de-Luz. Rien n'est si plaisant que ce chemin, pour les montagnes, les vallées, la quantité de maisons que l'on y trouve, le bord de la mer que l'on côtoie les deux tiers du temps, et les jeunes Basques les plus proprement mises et les plus jolies du monde que l'on y rencontre, les unes ayant de la jonchée de romarin dans des plats, qu'elles jettent devant nos chevaux; les autres chantant et dansant, des tambours de basque à la main, qu'elles vous tendent pour recevoir quelque présent.

Le roi d'Espagne et les Princes partirent de Bayonne, au bruit du canon et des acclamations du peuple; ils dînèrent dans leur carrosse, à moitié chemin, sur une hauteur, au bord de la mer.

St-Jean-de-Luz est le plus agréable bourg de

France ; nous n'en avons pas trouvé un qui en approche. La mer borde toute la droite, et fait une anse, en forme de croissant, d'environ une lieue, dont les deux extrémités sont deux hauteurs. Sur la droite, qui est du côté de France, est bâti au haut du rocher l'ermitage de Ste-Barbe ; et sur la gauche, du côté d'Espagne, on a bâti le fort de *Sovoa*, qui consiste en une tour et un môle, pour défendre l'entrée d'un port que l'on a construit au pied, la rade de St-Jean-de-Luz étant très mauvaise, à cause des rochers dont cette côte est pleine. La Nivette, rivière, borde toute la gauche du bourg, ayant les Pyrénées derrière à une petite lieue de distance, et vient tomber dans le milieu de cette anse de mer dont je viens de parler. Il y a au milieu du bourg une grande place ; le roi d'Espagne a logé dans une belle maison du côté gauche de la place, la rivière derrière ; et les Princes, dans une maison au bout de la place, la rivière à côté.

Il y a sur cette rivière un pont de bois très long et fort étroit, qui commence du milieu de la place et va se rendre à un lieu que l'on nomme *Siboure*, qui est bâti sur l'autre bord de la rivière. Malgré le voisinage de ces deux endroits, il y a une antipathie insurmontable entre leurs habitans. Au milieu du pont, il y a une île où l'on voit un couvent de Recollets. Ces bons Pères ont fait écrire sur les murailles de leur cloître, comme c'est

l'usage chez la plupart des religieux, des vers pieux; mais ceux-ci sont partie en langue basque et partie en langue française, afin que chacun puisse les entendre.

Au long de la rivière, proche de son embouchure, il y a une espèce d'épaulement revêtu en terrasse par le bout qui regarde la mer, sur lequel il y avait quantité de pièces de canon de fer, que l'on tira pour saluer le Roi et les Princes, qui vinrent se promener sur le bord de la mer, et voulurent voir monter la marée. Pendant qu'ils se divertissaient à cela, un jeune garçon de St-Jean-de-Luz, d'environ 17 à 18 ans, voulant leur faire sa cour et apparemment tirer quelques pistoles, se mit devant eux à nager à la mer. Il y pensa périr, la mer étant devenue tellement agitée, que, lorsqu'il atteignait le bord, les vagues le rejetaient fort avant; mais un prêtre, ému de pitié, assembla promptement huit ou dix personnes, qui, s'étant toutes prises par la main, allèrent au malheureux tout en courant à travers les vagues, le prirent et le tirèrent sur le bord. C'est une charité qu'ils ont coutume de se rendre les uns aux autres toutes les fois qu'il s'en présente l'occasion, étant chaque jour, disent-ils, exposés au même danger, et n'ayant en ce lieu d'autre moyen de gagner leur vie que la mer.

C'est une chose curieuse de voir une chaloupe passer de la rivière dans la mer. On prend le

temps que la marée baisse; car, sans cela, il y aurait un très grand danger. Mais, quoique l'on prenne bien son temps, les vagues de la mer qui se brisent contre les eaux de la rivière, ne laissent pas de faire un effet violent, qui agite beaucoup le bâtiment qui passe.

Les rues de St-Jean-de-Luz paraissent tirées au cordeau; toutes les maisons, sans être meublées magnifiquement, y ont un air de propreté, parce que les habitans sont soigneux de les faire reblanchir très souvent, et de tenir leurs meubles, qui sont presque tous de bois, très clairs et très frottés; leurs lits sont la plupart de tavayolles [1], avec plusieurs oreillers, dont l'air frais fait envie, et invite à s'y reposer.

Ce bourg est de la province de Labour, ou vraie Biscaye.

Une compagnie de douze Basques des mieux faits et d'égale grandeur avait été choisie, et habillée aux dépens de la province, de pourpoints et de chausses de damas bleu pâle, garnis de rubans couleur de chair, avec les bas de soie de la même couleur, et des bonnets à la mode du pays, autrement dits *cales*, garnis de rubans, pour danser devant le Roi et les Princes. Ils marchaient dans les rues toujours dansant,

---

[1] Sorte de linge garni de dentelles, et quelquefois tout entier de dentelles.

ayant à leur tète quatre tambours du pays, vêtus à peu près de même. Les tambourins de Biscaye que ces gens portent, sont des instrumens étroits et longs, avec quelques cordes; ceux qui portent ces instrumens jouent de la main droite d'une espèce de flageolet, et de la gauche ils frappent avec un bâton sur les cordes du tambourin, en marquant toutes les cadences; ce qui fait un plaisant carrillon, auquel petit à petit on s'accoutume; deux violons accompagnaient cette symphonie, au son de laquelle nos jeunes Basques dansaient sans discontinuer, très légèrement et de bonne grâce, ce qu'ils ont fait pendant trois jours et quatre nuits que nous avons été à St-Jean-de-Luz.

La paroisse du bourg est dédiée à saint Jean, d'où vraisemblablement ce bourg a pris le nom de St-Jean-de-Luz. Il y a dedans, tout autour, trois étages de galeries ou balcons, comme à Paris, à la Comédie et à l'Opéra. Le Roi, notre maître, a été marié dans cette église avec feu la reine Marie-Thérèse, d'Autriche, infante d'Espagne, en 1660; et c'est S. M. T. C. qui a fait faire ces belles galeries ou balcons. La paroisse de Sibourre, qui est dédiée sous le nom de saint Vincent, est encore mieux bâtie et plus propre au dedans que celle de St-Jean-de-Luz. C'est l'usage dans ces églises que les hommes se mettent dans les balcons, et que les femmes restent dans la nef.

Les femmes veuves, à St-Jean-de-Luz, pratiquent

une fort plaisante chose dans l'année de leur veuvage. La veuve fait faire un drap blanc avec une croix noire au milieu, comme un poêle, qu'elle porte toujours à l'église; elle étend ce drap sur la fosse de son mari, et se prosterne dessus, au milieu de quatre *duègnes*, c'est-à-dire, de femmes plus âgées, qu'elle a choisies pour lui tenir compagnie en ce lugubre devoir. Cependant, ces vieilles demeurent aux quatre coins du drap, la tête appuyée sur leurs mains, les coudes posés sur les genoux, toutes quatre pleurant ou feignant de pleurer, tandis qu'un prêtre en étole, précédé d'un autre qui porte la croix, chante un *Libera* ou quelque autre antienne à l'intention du défunt. La veuve a soin d'avoir un pain de bougie très déliée, pesant cinq ou six livres, qu'elle allume pendant qu'elle est à l'église. Elle ne peut se remarier qu'il ne soit achevé de brûler; si bien que, dans les commencemens de sa douleur, elle le ménage beaucoup; mais, par la suite, elle ne l'épargne plus, désirant en voir promptement la fin : elle porte pendant ce temps-là de grandes jupes noires, qu'elle met sur la tête pour se cacher le visage.

Jeudi 20, le Roi et les Princes allèrent à la chasse, et passèrent, en revenant, au fort de *Sovoa*. Le duc d'Harcourt présenta à S. M. C. tous ses officiers espagnols, les uns après les autres; la plupart eurent l'honneur de lui baiser

la main. Le soir, il vint au souper quelques femmes espagnoles, parmi lesquelles il y en avait de très agréables. Quantité de paysans espagnols accoururent de la campagne, pour voir leur nouveau maître.

C'est ici qu'on a appris la mort du prince de Monaco, ambassadeur de S. M. T. C. à Rome; et que M. Bontems, capitaine-gouverneur de Versailles, a eu une attaque d'apoplexie.

Le 21, le Roi alla, après son dîner, à la chasse, et les Princes allèrent à Andaye, village situé à l'embouchure de la Bidassoa, du côté de France, comme la ville de Fontarabie l'est du côté d'Espagne. Il y a à Andaye une redoute ou château où l'on tient plusieurs pièces de canon; les Princes en furent salués, en y allant faire collation. Le gouverneur de Fontarabie, ayant connu par là qu'ils y étaient, les envoya complimenter, et les fit saluer de trois salves de tout le canon de la place.

Je fus le même jour, vendredi, à Andaye, et de là je passai, dans une barque sur la Bidassoa, à Fontarabie. Cette rivière est fort large en cet endroit, mais fort basse; car le batelier ne se servit que d'un croc pour me passer. Cette ville du royaume d'Espagne n'est éloignée de France que de la largeur de la rivière, c'est-à-dire de la portée d'un mousquet. Je vis, en débarquant, une galiote toute dorée que l'on achevait, sur

le rivage, exprès pour passer le roi d'Espagne en son royaume; elle était tapissée d'un damas bleu et or, avec des galons et des crépines très riches. Il y avait un fauteuil pareil, sur lequel le monarque devait s'asseoir. Pour arriver du rivage à la ville, je fis environ cent pas sur un mur ou chaussée si étroit, qu'on n'y peut passer deux sans se présenter le devant et marcher de côté; ce qui me donna occasion de présenter la main à une jeune Espagnole, de 17 à 18 ans, parfaitement belle, qui allait avec sa compagnie pour voir la galiote royale.

La ville de Fontarabie est très petite, et ne consiste qu'en cinq ou six courtes rues et une qui tourne tout autour; elle est bâtie sur une petite motte de terre ronde comme une pomme de chou; elle a, du côté de France, la Bidassoa; en tournant du côté de l'Espagne, la mer; et, par derrière, une longue et haute montagne très aride, qui est proprement la queue des Pyrénées, qui viennent là s'humilier devant l'Océan. Le château est au plus haut de la ville, immédiatement après l'église, devant une place. C'est un bâtiment carré de peu d'apparence, qui est défendu du côté de la mer d'un bastion élevé sur une terrasse revêtue de pierres de taille, baignée des eaux de la mer. Il y a plusieurs pièces de beaux canons de fonte aux armes de France. Pour moi, je ne vis que quelques soldats de garnison, très

mal équipés, en sentinelle aux portes de la ville, et deux ou trois espèces d'officiers qui nous reçurent fort civilement. La paroisse est dédiée à N.-D. de Monsana; il y a un tabernacle qui paraissait tout d'argent. La maison où se rend la justice est tout proche et du même côté; les maisons de Fontarabie ont les fenêtres garnies de jalousies ou treilles et de balcons, comme dans toute l'Espagne. La manière de bâtir en ce pays-ci est de faire le bas plus étroit que le haut, et d'avancer toujours sur la rue à chaque étage, de sorte que les maisons s'approchent tellement d'un côté de rue à l'autre par le haut, qu'à peine reste-t-il de l'espace pour recevoir le jour.

J'avais espéré de boire en cette ville du vin d'Espagne excellent; mais je fus fort trompé, car on m'y donna d'un vin vieux très mauvais, que l'on voulait pourtant me persuader être bon. En récompense, j'y vis cinq ou six belles personnes; mais, par-dessus toutes, une brune de 19 à 20 ans qui avait les plus beaux yeux, le plus beau tour de visage et le plus beau teint qu'on puisse voir. Je repassai ensuite la rivière. Je voulus acheter de l'eau-de-vie d'Andaye; il me fut impossible d'en avoir. J'allai voir l'île de la *Conférence;* je m'amusai un moment, à une grande maison que le Roi y a fait bâtir dans le temps de son mariage, à boire deux coups d'excellent vin de Navarre. Je passai sur le pont quc

l'on préparait pour le passage du roi d'Espagne, et j'allai à Irun. Avant d'y arriver, on trouve sur le chemin force fontaines d'eau chaude, toutes pleines de femmes qui blanchissent du linge. Ces femmes, tête nue, leurs cheveux sur le côté, ont un grand linge blanc, comme une espèce de mante ou peignoir, qui les prend dessus les épaules, et vient par-devant et par-derrière se brider entre leurs jambes : cela a un air tout-à-fait propre. Elles nous criaient en leur langue, avec une grande joie peinte sur le visage : « *Bonjour, seigneurs cavaliers français, soyez les bienvenus.* »

Irun n'a qu'une seule rue fort longue, qui tourne un peu. La maison destinée pour le roi d'Espagne est dans le milieu du bourg, et à peu près à l'endroit le plus haut, maison de peu d'apparence. Les officiers de S. M. C. nous reçurent on ne peut pas mieux. L'appartement de S. M. était meublé d'une belle et ancienne tapisserie de Flandre, toute relevée d'or, représentant l'histoire de Persée et d'Andromède, ainsi que d'un lit tout neuf de velours cramoisi, garni de franges, crépines, galons et boutonnières d'or, doublé de moire glacée d'argent, et garni de sept matelas fort minces de tabis cramoisi piqués d'or, avec quatre traversins faits de même, le tout rempli de fine plume de gibier. Ce lit était dans une espèce d'alcove fort juste au lit, fabri-

quée avec de la tapisserie. Il n'y avait dans la chambre qu'un fauteuil et une table, l'usage, en Espagne, ne permettant pas qu'on soit assis dans l'appartement du Roi. De là, nous allâmes dans une grande place proche de l'église, où les Jésuites ont une maison; il y en eut un qui nous reçut avec un visage fort ouvert, et beaucoup de signes de joie et de bienveillance : les bons Pères savent tout faire en temps et lieu. On nous montra dans cette place les carrosses du Roi, deux *du corps* et deux *del respetto*, c'est-à-dire, deux carrosses d'honneur qui suivent ordinairement vides, et deux carrosses pour la suite. Ces carrosses sont fort différens des nôtres en toutes choses, et n'ont aucune magnificence envieuse; ils sont à portières abattantes; on ne voit que fer poli et cuir de tous côtés; ceux *du corps* étaient seulement doublés de velours vert. De cette place à l'église, il faut beaucoup descendre; et, quand on est à la porte, on descend encore plus de vingt marches pour arriver dans la nef. Nous y trouvâmes plusieurs personnes occupées à la nettoyer, lesquelles en avaient couvert tout le pavé de jonchée.

Nous revînmes coucher à Saint-Jean-de-Luz, et passâmes par un village appelé Oruna, au lieu que nous sommes venus par le bord de la côte, en voyant toujours la mer, et avions passé à côté de *Sovoa*.

Le roi d'Espagne, au retour de la chasse, alla faire ses adieux à la duchesse de Beauvilliers, qui ne put s'empêcher de verser beaucoup de larmes. Deux heures après, elle vint rendre visite à ce monarque avec la marquise de Chiverni, où elles ne purent si bien se contenir que tout le monde ne s'aperçut de leur douleur.

Le Roi passa la soirée à travailler, et s'enferma ensuite avec Messeigneurs ses frères : il y eut de part et d'autre beaucoup de pleurs répandus. S. M. C. voyant que l'heure s'avançait, et désirant rester un peu plus de temps que de coutume avec Messeigneurs ses frères, envoya prier le duc de Beauvilliers de trouver bon que les Princes restassent encore une heure auprès d'elle. Ce monarque a toujours eu beaucoup d'égards et de déférence pour cet illustre seigneur. Au coucher, tous les seigneurs et tous les officiers prirent congé du Roi; chacun était triste, et le silence était fort observé.

Aujourd'hui, 22 janvier 1701, le roi d'Espagne et les Princes ayant dîné plus tôt qu'à l'ordinaire, le duc de Bourgogne et le duc de Berry sont allés pour prendre S. M. C. chez elle, qui ne les a pas attendus, comme de coutume, dans sa chambre, mais est allée au-devant d'eux sur le degré; ils se sont salués tous trois sans se parler, étant pénétrés de douleur; ensuite ils sont montés en carrosse avec le duc de Beauvilliers, le

maréchal de Noailles et le duc d'Harcourt, pour se rendre à la rivière de Bidassoa, près de l'île de la *Conférence*, si connue par la paix des Pyrénées et le mariage du Roi. Cette île est tellement diminuée depuis ce temps-là, qu'à peine l'aperçoit-on. Un pont de bateaux avait été construit sur cette rivière, qui sépare la France de l'Espagne, à la pointe d'une île. Cinq ou six cents hommes des milices du pays de Labour bordaient le pont, du côté de France; vis-à-vis d'eux était un escadron de soixante gardes du Roi.

Dès que S. M. C. et nos Princes, qui n'avaient fait que se regarder le long du chemin, sans se pouvoir parler, ont été arrivés au point de la séparation, le maréchal de Noailles a descendu de la portière et a donné la main au roi d'Espagne; les Princes sont ensuite descendus; ils se sont embrassés, mais ils étaient si pénétrés de douleur, qu'elle ne leur a pas permis de se dire un mot. Le duc de Beauvilliers s'est jeté aux pieds de S. M. C. qui l'a embrassé, et M. de Noailles pareillement. Ce dernier a conduit ce Prince jusques à la galiote, où le duc d'Harcourt lui a donné la main, en lui disant : « Allons, grand monarque, venez, que je vous mette en possession de vos royaumes, » et l'a conduit dans cette galiote royale dont j'ai parlé, qui l'attendait sur le bord de l'île, pour le transporter à Irun. Le duc de Beauvilliers et le maréchal de Noailles ont fait

remonter les Princes en même temps en carrosse, et les ont reconduits à St-Jean-de-Luz. Tout le monde pleurait en ce moment.

Le roi d'Espagne, en s'embarquant, a fait appeler les ducs d'Ossonne et d'Albe; mais ils ne s'y sont pas trouvés. S. M. C. était assise au fond de la chambre de la galiote, dans son fauteuil posé sur un tapis de pied; le duc d'Harcourt et le comte d'Ayen debout, à la porte en dedans; quatre députés du royaume de Navarre étaient aux deux bouts de la galiote, le mousquet sur l'épaule, vêtus à la française : c'est un droit qui leur appartient de recevoir les rois et les reines, lorsqu'ils entrent en Espagne par cette frontière. La galiote royale était remorquée par deux chaloupes, dans chacune desquelles il y avait vingt rameurs; douze autres chaloupes escortaient S. M. C., dans l'une desquelles étaient plusieurs dames espagnoles de qualité; en mettant pied à terre, le Roi a donné la main au duc d'Albe.

S. M. C. a trouvé au port d'Irun les gardes et tous les officiers de sa maison, qui l'ont conduite à l'église, où elle a été reçue par l'évêque de Pampelune. On y a chanté le *Te Deum* en musique espagnole; ensuite, on l'a conduite à la maison qui lui avait été préparée. Le Roi a voulu faire tout le chemin à pied, pour contenter la curiosité de ses peuples, qui l'accompagnaient

avec des acclamations de joie surprenantes. La garde qui est venue au-devant de S. M., est à peu près au nombre de cinquante, tant de la garde suisse que de la garde allemande, et de la garde castillanne : les deux premiers sont habillés comme les Cent-Suisses du Roi, en habits tailladés d'un velours jaune, avec un galon large de trois doigts velouté cramoisi, et l'autre de la largeur d'un doigt moucheté blanc et noir; leurs armes sont des hallebardes; la différence qu'il y a entre eux, c'est que les suisses ont le casaquin de velours, et les allemands l'ont de buffle. Les Castillans ont des armes longues d'un pied et demi; ils sont vêtus d'un satin jaune, avec la *golile*[1], le mantelet espagnol et les grands bas de soie, qui viennent jusques au haut de la cuisse. Tous les officiers étaient vêtus à la française, ainsi que la plupart des seigneurs espagnols.

Les équipages du Roi consistaient aux six carrosses dont j'ai parlé, attelés de six mules chacun, avec des traits de cordons de soie; le cocher monté sur une mule, comme nos meneurs de coches, et un postillon. Le marche-pied des carrosses *du corps* était garni de peaux d'ours; il y avait outre cela une vingtaine de chaises, et quantité de mules de selle pour la suite. Dans

---

[1] Espèce de collet qu'on porte en Espagne.

le carrosse du Roi, il ne doit y avoir que S. M. C. dans le fond, le duc d'Harcourt sur le devant, le comte d'Ayen dans une portière, et le marquis de Valero, premier gentilhomme de la chambre, dans l'autre.

Les officiers français que le roi d'Espagne emmène, sont partis tristes de quitter leur patrie, dans l'incertitude de leur future destinée. Ceux du Roi qui l'avaient suivi jusques ici, s'en retournent fort contens, avec de gros présens et une table qu'on a établie pour leur retour.

VERS

SUR L'UNION DE LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE.

Le Coq et le Lion, dans la paix affermis,
Depuis leur union nouvelle,
Ne craindront jamais la querelle
Que leur feront leurs ennemis.
Leur vigilance est sans pareille;
Le Lion dort les yeux ouverts,
Le Coq avant le jour s'éveille:
Et qui donc osera, dans tout cet univers,
Du Coq et du Lion, si vaillans et si fiers,
Venir tirer ou la plume ou l'oreille?
Malheur à qui contre eux voudra tenter le choc!
S'il cherche le Lion, il trouvera le Coq;
Et le Coq, qui sait bien attaquer et défendre,
A toujours fait sentir, dans ses hardis combats,
Qu'il n'est pas
Coq à se laisser surprendre.

LETTRE XXXIII.

Bayonne, 23 janvier 1701.

Nous sommes partis ce matin, à sept heures et demie, de Saint-Jean-de-Luz, et sommes arrivés à 11 heures à Bayonne. Le duc de Bourgogne commence ce soir à tenir une table de dix-huit couverts, pour les seigneurs de sa suite qu'il lui plaira nommer.

La fonte des neiges commençant de faire croître les eaux de tous côtés, le maréchal de Noailles envoya hier un homme sur la route de Dax, pour savoir si les eaux n'empêcheraient pas d'y arriver, et le duc de Bourgogne donna ordre qu'aussitôt que le courrier aurait fait son rapport au major de la citadelle, si les eaux laissaient le passage libre, on tirât trois coups de canon, qui serviraient de signal pour le départ, et qu'à trois heures du matin l'on battrait la générale, afin que chacun fût averti de se tenir prêt; ce qui fut exécuté.

LETTRE XXXIV.

Dax, 25 janvier 1701.

Nous partîmes de Bayonne à cinq heures du matin. Nous trouvâmes des chemins épouvantables. Cette journée est plus longue que de Versailles à Fontainebleau. Il a plu tout le jour. Nous n'avons pu marcher qu'au petit pas.

On dit des merveilles du roi d'Espagne : il a reçu le duc d'Harcourt en qualité d'ambassadeur, comme s'il avait été roi toute sa vie. Ce sont des gens de la première qualité qui lui tirent les bottes. La première fois qu'ils les lui tirèrent, ils eurent toutes les peines du monde à s'y bien prendre ; le Roi se mit à rire d'une manière obligeante pour eux, qui leur fit beaucoup de plaisir. Etant allé à Fontarabie, quelque grand d'Espagne dit à S. M. C , en riant néanmoins : « Quoi ! Sire, vous laissez voir Fontarabie aux Français ?» Il lui répondit d'un ton doux et grave : « Ils m'ont bien montré Bayonne. » Enfin, un autre lui ayant apporté un mémoire à signer, qui concernait la distribution de quelques emplois, le Roi ayant jeté les yeux dessus, vit une apostille de différente écriture que le corps du mémoire : « d'où vient, dit-il, que voilà de deux sortes d'écriture? » Celui qui le lui présentait lui dit :

« Sire, on avait oublié cet article-là, et c'est moi qui l'ai ajouté. » En même temps le Roi signa. Cela fait connaître deux choses qui marquent le mérite de ce Prince: l'une, qu'il a du jugement et de l'attention à ce qu'il fait, et qu'il n'est pas homme à se laisser tromper; l'autre, qu'il a la politique et la sagesse de passer légèrement sur une chose qu'il examinerait de plus près, s'il le jugeait à propos.

LETTRE XXXV.

Dax, 27 février 1701.

Il a fait ici une si furieuse pluie, que la rivière en a débordé, de sorte que nous sommes assiégés d'eau, sans pouvoir faire un pas hors de la ville; nous avons été obligés aujourd'hui, à midi, de sortir nos chevaux de leur écurie, et de les conduire dans un lieu plus élevé.

Le duc de Beauvilliers qui nous quitte, s'en retourne à la Cour. On se bat ici à qui aura du foin, de l'avoine et des vivres. Les grosses eaux y ont tout rendu si rare, que l'on serait fort embarrassé si cela durait. Il y a déjà ici des jacinthes et des violettes. Il y a plus de quinze jours que j'en ai vu de gros bouquets à Bayonne.

LETTRE XXXVI.

Dax, 31 janvier 1701.

Nous devons partir mercredi, jour de la Chandeleur, après la grand'messe, ou jeudi, au plus tard, de grand matin. Les grosses eaux nous ont un peu retardés.

On donne ici tous les jours force bals pour se désennuyer. C'est aujourd'hui un page du Roi qui a le bouquet; hier ce fut le marquis de Livry qui le donna, avec grande collation et grand souper. Le jour de devant, c'était le marquis de Bernighen, qui avait été précédé par le marquis de Seignelay; enfin, on tue le temps du mieux qu'on peut. Les Princes chassent quand il fait beau; ils ont symphonie à leur souper, après ils jouent beaucoup au brelan.

On a eu hier des nouvelles du roi d'Espagne; il doit coucher aujourd'hui à Vittoria. Ses sujets le reçoivent partout avec des joies inconcevables. Ceux de St-Sébastien avaient fait de grosses dépenses, croyant qu'il coucherait chez eux. Ils ont eu beaucoup de chagrin de voir qu'il n'y fesait que passer. De tous les officiers de S. M. C., il n'y a que M. de la Roche, son premier valet, qui couche dans sa chambre; M. Vazet, son barbier, qui le peigne; et M. de Boisbrun, son porte-ar-

quebuse, qui charge ses armes. Ses autres officiers se trouvent sans fonction, et ont, à ce qu'on dit, très peu d'agrément, parce qu'elle est servie en tout par des personnes de première condition. Elle a été retardée quelque temps, aussi bien que nous, par les eaux, mais moins de quelques jours ou deux. Elle entend tout ce qu'on lui dit en espagnol, et commence à le parler un peu; elle ne tardera pas à s'en servir, comme de sa langue naturelle.

LETTRE XXXVII.

Dax, 2 février 1701.

J'allai hier aux Capucins. Autant la maison des Cordeliers est pauvre et en mauvais état, autant celle des Capucins est propre et agréable; il y a un jardin fort joli, bien entretenu. Le cloître, les dortoirs, la bibliothèque, tout, malgré sa simplicité, fait plaisir à voir. Les Princes tirèrent des oiseaux dans le jardin, et ensuite ils y entendirent le salut.

Un capucin nous dit, en parlant de ce qu'il y avait de curieux à voir dans le pays, qu'à trois lieues de Dax, en un lieu nommé *Goyac*, dans les Landes, qui est à M. de Sourdis, on avait

trouvé, depuis trois ans, des sources de bitume, qu'il nous nomma des *bitumières*, ce qui doit produire un grand profit. Ce bitume est une liqueur qui sort de la terre, et qui, étant fondue, se transporte dans les barriques. On s'en sert pour enduire les vaisseaux, au lieu de goudron, et l'usage en est beaucoup meilleur. Il nous dit qu'il y avait dès à présent dix-sept fourneaux qui travaillaient; que chaque fourneau fondait de dix-huit à vingt barriques par jour; que chaque barrique contenait deux quintaux et demi, et que le quintal se vendait dix écus; cela étant, voilà une belle découverte que l'on a faite.

Il y a ici Cathédrale, Cordeliers, Carmes et une maison de filles de Sainte-Claire.

A Saint-Paul, qui est une cure de 1,500 livres, hors du port de Dax, on voit, à ce qu'on m'a dit, car je n'y suis pas allé, une espèce de prodige que je ne comprends pas bien : on y voit, dit-on, trois tombes de marbre, à côté l'une des autres; les deux des deux côtés se trouvent en même temps pleines d'eau, celle du milieu étant vide; et celles-là étant vides, celle du milieu est pleine. Ces différences se passent aux divers changemens de la lune : il n'y a aucune communication d'une tombe à l'autre; il n'y a nulle eau naturelle de source ou autrement en cet endroit, qui est sur une hauteur fort sèche. L'eau de ces tombes, à ce qu'on ajoute, est bonne pour le mal des yeux.

Les Princes ont logé ici, comme la première fois, chez M. de Castéja.

LETTRE XXXVIII.

Tartas, 3 février 1701.

Enfin nous sommes partis ce matin de Dax par un beau temps; nous avons passé sur un pont qui a été fait exprès sur les crues d'eau, et bâti sur des barques plates qui sont pointues par un bout et carrées par l'autre; on les appelle des *gabarres*.

Nous avons eu beau temps, beau chemin, et sommes arrivés à une heure et demie, étant partis à neuf heures et n'ayant marché qu'au petit pas.

Le marquis de Chiverni vient de nous apprendre qu'il y a ici une merveille dont on ne nous avait point parlé, en passant la première fois : c'est une fontaine que l'on nomme la fontaine de *Roland;* on dit que Roland vint mourir en cet endroit, après la défaite de l'armée de Charlemagne à Roncevaux; et que si l'on met le matin une pierre blanche dans cette fontaine, le soir on la trouve teinte de sang : ceci est un prodige dont je n'ai pas fait l'épreuve.

LETTRE XXXIX.

Mont-de-Marsan, 4 février 1701.

Nous sommes partis de Tartas ce matin, à huit heures et demie, et nous sommes arrivés ici à une heure. Le duc de Beauvilliers prendra demain le chemin de Versailles. Je viens d'apprendre que c'est M. Blouin qui en a le gouvernement, à la place de M. Bontems. On m'a donné des vers faits par M. Bellocq, valet de chambre du Roi et porte-manteau de la duchesse de Bourgogne, qui, fesant l'éloge de M. Bontems, contiennent véritablement son caractère; les voici :

Vivre en faveur sans ostentation;
Faire du bien seulement pour le faire;
Etre équitable au poids du sanctuaire;
Joindre au bonheur la modération;
N'être jamais au mérite contraire;
Mais d'obliger saisir l'occasion;
Aux affligés donner protection;
Sans amasser, content du nécessaire;
De l'intérêt fuir la contagion;
C'est un sentier que peu d'hommes battirent
Sans s'écarter, et surtout soixante ans :
Ce sont vertus qui de la cour partirent
Le même jour qu'on vit mourir Bontems.

LETTRE XL.

Nogaro, 5 février 1701.

Nous sommes montés à cheval à six heures. Nous avons eu une neige effroyable toute la nuit et jusques après midi, des chemins terribles et une traite de quatorze lieues de France, appelées ici six lieues. Nous avons passé par Houga, Arblade, beaucoup de montagnes à monter, de vallées à descendre, et beaucoup de boues.

Nous sommes ici dans l'Armagnac. Cette ville est la principale de cinq qui appartiennent au duc de Bouillon : cela ne lui vaut que 36,000 livres de rente. Les habitans ont le droit de chasse, et sont exempts de lods et ventes[1] et censives[2].

Il n'y a ici qu'une seule rue assez longue et assez jolie ; le chapitre est au bout, du côté de notre arrivée ; les Cordeliers, à l'autre par où nous devons sortir ; ces derniers ont un beau clocher octogone de pierre de taille, terminé en

[1] Redevance qu'un seigneur censier avait droit de prendre sur le prix d'un héritage vendu dans des terres dépendant du fief.

[2] Contribution en argent ou en denrée due au seigneur du fief.

pyramide. Au côté droit de la ville, vers le milieu, il y a des Capucins qui ont un assez joli jardin.

L'intendant que nous trouvons ici se nomme M. Legendre; il est intendant de la généralité de Montauban. Il a tenu, tous les jours, trois tables, tant que l'on a marché dans l'étendue de son intendance. Nous avons laissé à Mont-de-Marsan M. de Labourdonnaye, intendant de Guyenne.

LETTRE XLI.

Auch, le mardi-gras, 8 février 1701.

La nuit du 6 au 7, étant à Nogaro, le feu prit à une poutre qui donnait dans la chambre du duc de Berry. Un officier du *gobelet*, qui était logé près de là, s'en aperçut. M. de Razilly mena ce prince en robe de chambre dans l'appartement du duc de Bourgogne, où il resta jusqu'au moment du départ.

Nous partîmes hier de Nogaro, et nous arrivâmes à Vic-Fezenzac, après avoir monté et descendu plus de dix montagnes par de très mauvais chemins de terres glaiseuses.

Les Princes ont logé chez le Juge, où le feu a

pris la nuit par l'âtre de la cheminée du duc de Berry. Un garde du Roi, compagnie de Noailles, étant en sentinelle, aperçut trois paillasses derrière la tapisserie; il se proposa en lui-même, quand il serait sorti de sentinelle, de s'en servir, dans l'espérance d'y dormir plus en repos que dans la salle; étant endormi en ce lieu, ainsi qu'il se l'était proposé, il tomba dans les paillasses des charbons de feu du plancher du duc de Berry; il en tomba aussi quelques-uns sur le visage du garde, qui s'éveillant vivement se trouva dans le feu de tous côtés. Il eut assez de présence d'esprit pour ne pas s'alarmer, et avertit sans bruit ceux qui se trouvèrent le plus près de lui.

M. de Vaudeuil, lieutenant des gardes, ayant été averti sur-le-champ, on monta aussitôt à la chambre du duc de Berry, on décarrela l'âtre et la plus grande partie de la chambre, pour voir jusques où le feu avait brûlé, tout cela sans que le bon prince s'éveillât; enfin, heureusement il n'en est rien arrivé de fâcheux. Il n'y a eu que les paillasses, la bandoulière, le mantelet et quelque peu du justaucorps du garde qui aient été brûlés. Le récit de cet accident ayant été fait le matin au duc de Bourgogne, ce prince a dit qu'il n'était pas juste que le garde fût sans manchon, et lui a fait donner vingt louis pour en avoir un autre; le duc de Berry lui en a donné douze. Voilà de quoi faire son mardi-gras comme il faut.

Ce matin nous avons passé à S[t]-Jean, proche une petite rivière nommée la Baise, sur un pont, de là par Ourdan, où les Princes ont dîné. Ils sont arrivés à Auch à quatre heures du soir. Il s'est trouvé hors de la ville une double haie d'artisans sous les armes; cette milice était composée de cinq compagnies de 150 hommes chacune, pour répondre aux cinq quartiers de la ville d'Auch. Ils avaient tous des chapeaux bordés d'argent, et chaque compagnie une cocarde de ruban de différentes couleurs. Les officiers en avaient de même avec des plumets; cette double haie finissait à la porte de la ville, où se sont trouvés le maire et les consuls qui ont été présentés aux Princes par M. Desgranges. Le maire, qui est conseiller au présidial d'Auch, a eu l'honneur de les haranguer. De là, ils ont été conduits à l'Archevêché, où ils sont logés, et ont encore trouvé une double haie d'environ 200 hommes sous les armes : c'était une compagnie des plus notables bourgeois, avec des chapeaux bordés d'or, et une cocarde blanche, ayant chacun un ruban couleur de feu au lieu de cravate. Cette double haie finissait à l'Archevêché. Le maréchal de Noailles a promis aux bourgeois de leur faire faire la garde auprès des Princes. Peu de temps après, on a fait à ces derniers les présens de ville, consistant, entr'autres choses, en 24 douzaines de poires de *bon-chrétien* d'Auch, renommées pour leur finesse, leur beauté et leur

goût. Le soir on a mis des lumières à toutes les fenêtres, et l'on a allumé des feux par toutes les rues.

Les Princes ont soupé chez le maréchal de Noailles; et le duc de Bourgogne, en se retirant, a fait l'honneur à l'officier de la garde bourgeoise de lui donner l'ordre.

L'Intendant, M. Legendre, a donné un bal magnifique chez M.me de Bascous, où il est logé. Il y a eu ensuite gros jeu et grosse collation.

LETTRE XLII.

Auch, 9 février 1701, jour des Cendres.

Les Princes ont entendu la messe dans la cathédrale. Ils ont été reçus au bas de la nef par le chapitre, M. le Prévôt à la tête. Voici le discours que ce dernier a fait au duc de Bourgogne :

« Monseigneur,

« Le clergé du diocèse d'Auch mêle avec empressement ses respectueux hommages aux acclamations publiques, et s'acquitte avec joie du tribut d'admiration qui vous est si dignement dû. Vous venez, Monseigneur, de mettre un prince en pos-

session d'une monarchie où vous auriez régné vous-même, si votre droit à une couronne glorieuse n'était quelque chose de plus grand que d'être en effet Roi des Espagnes. Quel augure pour votre gloire, de conduire aussitôt des souverains sur le trône !

« Mais oserons-nous vous le dire, Monseigneur: qu'il en coûte cher à votre cœur de n'avoir pu livrer un empire, qu'en vous séparant d'un auguste frère, dont la personne vous est encore plus chère que la monarchie que vous lui cédez! La France a été témoin de sa tendresse pour vous; nos heureux voisins l'ont été de la vôtre pour ce prince; et, du sujet de votre peine, ils ont fait le sujet et la mesure de leur joie.

« En recevant de votre main le nouveau Roi, ils ont cru avec raison voir renaître parmi eux le bon ordre, la valeur, la piété et la justice, biens précieux qu'ils ne pouvaient et ne devaient jamais attendre que du digne fils du héros qui, dans les derniers temps, a porté l'épouvante dans le sein même de l'empire.

« Philippe V a détruit en un moment, dans l'esprit et dans le cœur de ses peuples, l'idée fâcheuse de ce monarque si renommé parmi eux depuis tant d'années. Il ne fallait pas moins qu'un prince du sang auguste de France pour faire ce miracle, et l'Espagne ne pouvait se dédommager de ses pertes, que par un descendant du héros qui les lui a causées.

Les cris d'alégresse qui retentissent de toutes parts dans les royaumes, viennent jusques à nous et nous affligent; mais les cris de joie qu'excite votre présence passent jusques à eux, et leur apprennent que si nous leur avons donné beaucoup, il nous reste encore davantage.

« Héritier présomptif des Etats de Louis-le-Grand, vous semblez déjà en posséder toutes les vertus. Jeune comme vous, il vint autrefois les inspirer à ses sujets; formé sur ce rare modèle, vous devez les affermir parmi nous.

« Quel plaisir pour ce héros, dont vous nous retracez si vivement la glorieuse image, lorsqu'il apprendra de votre bouche que les peuples de son vaste empire sont glorieux et contens, les villes embellies, les campagnes fertiles, le monstre de l'hérésie détruit, et la religion catholique respectée partout, autant par l'exemple de ce monarque, que par son autorité! Votre heureux retour et le simple récit de tant de merveilles peuvent seuls le consoler de l'éloignement du Prince dont il a signé le destin en roi, et dont il a vu le départ en père.

« Pour nous, Monseigneur, consacrés au service des autels, nous ne cesserons de prier le Très-Haut qu'il répande sur vous ses bénédictions infinies, et qu'il comble de prospérités des Princes dont la réputation commencée passe déjà les espérances les plus flatteuses, et dont les vertus feront un jour l'admiration de l'univers. »

Les Princes ont reçu *les cendres* par la main de l'abbé Turgot, aumônier du Roi; on a chanté le *Miserere* en faux-bourdon. Les Princes étant rentrés chez eux ont donné audience aux officiers du Présidial et de l'Election, qui les ont complimentés.

En arrivant ici, on trouve sur le chemin, près de la ville, une petite chapelle carrée couverte en pyramide, qu'on appelle *l'Oratoire de Vic*. On rencontre ensuite le séminaire qui a été établi par feu M. de la Motte, archevêque d'Auch, beau-frère de madame la maréchale de la Motte, gouvernante des Enfans de France. De là on entre dans la ville, où l'on trouve en face, dans une place d'une médiocre grandeur, le portail de la Cathédrale, que l'on nomme dans tout le pays *Sainte-Marie d'Auch en Armagnac*. Ce portail consiste en un portique au milieu de deux hautes tours carrées, bâties, à ce que l'on dit, de mauvaises pierres, mais de belle architecture moderne, d'ordre corinthien, sur lequel est un ordre composite terminé par un attique. C'est ainsi que les connaisseurs me l'ont expliqué. Je ne trouve pas que le tout ait été exécuté par des mains fines et savantes; car les armes de l'archevêque de la Motte, qui font le fronton du principal portail, me paraissent grossièrement faites, et les deux génies qui les portent mal dessinés.

L'archevêché vaut 100,000 livres de rente, sur quoi il y a 17,000 livres de charges à acquitter.

On nous a fait voir un escalier qui sert à monter au haut des galeries de l'église, qui est artistement contruit. On a observé du vide dans un noyau tournant qui règne aplomb du haut en bas. Un enfant de chœur se laisse aller du haut du noyau le long du cordon tournant, et il est plutôt arrivé au bas qu'une pierre qu'on jette dans l'ouverture du milieu. Cet escalier a 177 marches de pierre de taille; et de cet endroit jusques au haut des tours, il y a encore 80 marches de bois que j'ai montées. J'ai parcouru d'un bout à l'autre la balustrade qui termine la tour, d'où l'on voit la ville, qui est de petite circonférence, et tout le pays d'alentour fort montagneux.

On trouve d'abord en entrant dans l'église, de très belles orgues posées sur un jubé soutenu d'une belle arcade de toute la largeur de la nef, faite d'une pierre du pays qui est une espèce de marbre. La boiserie des orgues est admirable. Les trois colonnes de tuyaux les plus élevées, portent au faîte des anges ayant des trompettes, qui sont travaillés en perfection. Le jubé qui sépare le chœur de la nef, est de marbre blanc, avec des colonnes jaspées rouge et blanc; et les placards entre les colonnes de marbre noir, sont terminés par une balustrade du même. Sur le portail du chœur, qui fait le jubé, il y a les fi-

gures des quatre Evangélistes, en marbre blanc, assis autour d'une table, deux en face et les deux autres aux deux bouts. Sur chaque pied carré de la balustrade, il y a quatre figures debout, de marbre blanc, qui sont : d'un côté, la Vierge et saint Jean; de l'autre, David et saint Barthélemi. Le Crucifix est au milieu.

Le rétable d'autel du chœur est d'une pierre fort blanche, orné de douze grandes colonnes de marbre jaspé, et de dix petites, lesquelles portent des chapiteaux qui font le dessin de deux ou trois niches. Tout ce rétable comprend non-seulement la face de l'autel, mais encore les deux portes des deux côtés du chœur. Rien n'approche de la beauté des stalles; elles sont de chêne, s'élèvent jusques à la hauteur du jubé; elles sont d'une sculpture gothique très fine et très délicate. Chaque stalle contient une figure en bas relief. Ces ornemens sont des feuillages, des enfans, des chérubins, des oiseaux, tout cela dans un mélange agréable du meilleur goût, d'un dessin le mieux exécuté, le plus recherché et le mieux fini que l'on puisse voir. La figure principale du grand autel est une Notre-Dame assise, tenant son enfant sur les bras, le tout d'argent.

Autour du chœur, par-derrière, il y a des vitres d'une grande hauteur, de verre de couleur, comme celles de la Sainte-Chapelle, représentant des figures de l'ancien et du nouveau Testament,

que l'on estime des plus belles de France. Il y a vingt ou vingt-deux chapelles toutes plus belles les unes que les autres, la plupart dorées. Toute l'église, en général, est d'une très belle architecture, noble, simple, légère, bien éclairée, et d'une pierre qui se conserve dans une grande blancheur. C'est Mgr l'archevèque de la Motte qui a fait bâtir les deux tours, le principal portail, le jubé des orgues, les orgues et tous les autels dorés ou de marbre qui sont autour de l'église; c'est aussi de son temps et par son ordre qu'a été fait le jubé qui est à l'entrée du chœur, mais des deniers qu'avait laissés Dominique de Vic, archevêque d'Auch avant lui.

La chapelle du St-Sépulcre, qui est derrière le chœur, contient douze figures, compris le Christ de pierre blanche. Le fond de derrière est doré, et toute la partie supérieure, en dôme ou arcade gothique élevée en pointe au chapiteau, est aussi dorée. Cette chapelle produit 2,000 livres de rente, léguées par feu M. l'archevêque de la Motte. Il y a ici quatre abbés qui doivent être chanoines, et possèdent jusqu'à six ou sept mille livres de revenu. Il y a huit archidiacres qui possèdent depuis 1,500 jusqu'à 6,000 livres; quatre barons chanoines nés: le baron de Montaut, celui de Paravère, celui de l'île de Noix, et celui de Montesquiou, qui est le duc de Roquelaure, lesquels entrent au choeur l'épée au côté et ont

rang et voix au chapitre. Ce fut le comte d'Armagnac Gerardus qui, en 1269, fit donation de tout le revenu que possèdent les Dignités et Chanoines.

Le nom de l'archevêque d'aujourd'hui est Anne Tristan de la Baume de Suze. Les Princes ont été très commodément logés dans son Archevêché, qui tient à la cathédrale par-derrière, et d'où il y a la plus agréable vue du monde.

Il y a ici encore un chapitre de vingt-neuf Chanoines, des Carmelites, deux maisons d'Ursulines, qui font, à ce qu'on dit, des ouvrages de paille les plus beaux du monde; il faut qu'ils le soient, puisqu'elles vendent une tabatière deux écus. Il y a des Jésuites, des Cordeliers, des Capucins, des Jacobins, et hors de la ville, des Carmes.

On ne voit pas plus de prêtres ailleurs qu'en cette ville; toutes les rues en sont pleines, et l'on en trouve dans toutes les maisons. Au reste, cette ville est mal bâtie, très difficile et très rude à pratiquer, parce qu'il faut toujours monter et descendre; ce qui n'est pas étonnant dans l'Armagnac, qui est un pays tout de montagnes et de vallées. La rivière qui y passe, se nomme le Gers.

Il y a Présidial, Election, Sénéchal, Justice Criminelle, Prévôt des Maréchaux, Officialité, quatre Consuls, dont l'ancien est maire. Il y a encore ici des danseurs au son de la flûte et du tambour de basque.

Une légère indisposition qu'eut hier le duc de Bourgogne, l'obligea de se mettre au lit à cinq heures après midi; il y dormit jusques à neuf heures du soir, se rendormit à dix heures, et a continué jusques à sept heures et demie du lendemain; cela a retardé notre départ du jeudi au samedi: ce n'était qu'une légère indigestion. Il se porte à présent à merveille. Cela m'a donné le temps d'aller à la maison de plaisance de M. Daspe, président à mortier au Parlement de Toulouse. Sa maison n'est pas considérable, mais la vue en est belle, et Auch paraît de là quelque chose.

Le fils de mon hôte est curé d'un lieu que l'on nomme *Riquepeou*. Il avait amené hier un homme de cet endroit, qui nous dit que sa femme était la plus jeune et la plus vieille de ce lieu, la plus belle et la plus laide, la plus sage et la plus diablesse, etc. Cela nous parut fort étrange, mais il nous expliqua l'énigme de cette façon: *Riquepeou* est une petite ville à trois lieues d'Auch, qui est de cinq cents feux; il en est sorti jusqu'à cent cavaliers dans un temps de guerre; cependant, depuis quelques années, la Losse, qui est une petite rivière qui y passe, a tellement été gonflée par les eaux des neiges descendues des montagnes, que tout le monde a déserté; et la ville est demeurée sans habitans, sauf cet homme, sa femme et le curé. Aujourd'hui sa femme n'a que 17 ans, l'ayant épousée à 13.

LETTRE XLIII.

Gimont, 12 février 1701.

Nous sommes partis ce matin d'Auch par un fort beau temps. Nous avons laissé Montaigu à droite, Lafitte à gauche. Nous avons passé par Aubiet, sur une petite rivière; de là nous sommes arrivés à Gimont, où finit l'Armagnac; et la Gascogne continue jusques à Toulouse, où commence le Languedoc.

Il y a ici une rivière nommée la Gimone, et une Abbaye de 10,000 livres de rente, présentement possédée par l'abbé du Bourg. C'est la rivière qui a donné le nom à l'abbaye et à la ville, ainsi que les gens du pays me l'ont dit. Ce lieu-ci se voit de loin : il est sur une côte comme la plupart des villages; on y voit une grande circonférence de murailles, et tout cela se termine en une seule rue, qui traverse comme une corde que l'on aurait tendue au milieu d'un cerceau. Avant d'entrer dans la ville, on trouve une église qui est une dévotion sous le nom de Notre-Dame; et au milieu de la ville, une belle et grande halle couverte.

On a reçu aujourd'hui des nouvelles du roi d'Espagne; il était arrivé le 5 à Burgos. On le reçoit partout avec des joies infinies: plus les Es-

pagnols le pratiquent, plus ils le trouvent à leur goût.

Les lettres d'Espagne disent que le gentilhomme d'un ambassadeur, qui n'avait point quitté Madrid depuis la mort du feu roi, marchant par des chemins de traverse, avait été noyé dans la Navarre, ayant une boîte de fer blanc sur sa poitrine; qu'on avait porté cette boîte au vice-roi de Navarre, qui l'ouvrit et y trouva trente-six lettres adressées à plusieurs personnes en France et en Angleterre, et surtout à plusieurs ministres étrangers. Aussitôt, le Vice-Roi envoya ces diverses lettres au Roi d'Espagne, son maître.

LETTRE XLIV.

L'Ile-Jourdain, 13 février 1701.

Nous sommes partis ce matin de Gimont, à 10 heures, parce que nous n'avions que deux lieues et demie à faire. Nous commençons à marcher dans des pays plus cultivés, plus habités et plus beaux à la vue. Nous avons toute la journée les Pyrénées à notre droite, à dix ou douze lieues de nous, et paraissant n'être qu'à quatre, à cause de la neige dont elles sont couvertes, sur laquelle le soleil donne. Nous avons passé par Montferrand.

Le duc de Bourgogne est logé dans la place, chez M. Bonhomme, receveur des tailles; et le duc de Berry, tout proche, chez M. Besson, maire. On fait danser les bergères d'ici, au son du tambour de basque, devant les Princes. La rivière qui passe ici se nomme la Save; elle s'enfle aisément, et gâte beaucoup le pays.

Les Princes ont reçu des lettres d'Espagne, par lesquelles on a appris que le Roi, continuant sa route vers Madrid, a trouvé de si mauvais chemins, qu'il a couru quelque risque; qu'il y a eu des mules et même des hommes perdus; que la nourrice de S. M. C. a versé, qu'elle s'est blessée, et qu'elle suit en litière.

Le duc de Bourgogne a écrit au Roi, au sujet de l'état des affaires présentes, qu'il priait S. M. de ne pas le laisser inutile, en cas qu'il jugeât à propos de l'employer pour son service.

LETTRE XLV.

Toulouse, 14 février 1701.

Nous sommes partis ce matin de l'Ile-Jourdain, à huit heures. Nous avons passé à Jaudran, village à quatre cents pas de là; nous avons descendu la dernière montagne, et avons commencé à jouir

de la plaine. Nous avons passé à *Aiguebin*, qui veut dire en français *eau et vin*, village où les Princes ont dîné; puis à Coulomiers, S[t]-Martin-du-Toux ; et de là à Toulouse, où nous sommes arrivés à trois heures, demi-heure avant les Princes. Nous avons eu beau temps et beau chemin, mais quatre lieues de ce pays, des plus violentes et qui en valent dix bonnes de nos quartiers. Je suis logé chez M. Jambon, directeur de l'hôpital général, qui a la femme la plus *discourante* [1] qu'il y ait, car il y a une heure entière qu'elle m'empêche, par le récit de sa famille et des honneurs qu'elle a eus en sa vie, de pouvoir écrire un mot.

On n'a fait nulle part une aussi magnifique réception aux Princes, qu'en cette ville. Il y avait sous les armes quatre compagnies de cent hommes chacune, que les marchands avaient faites à leurs frais, tous vêtus de beau drap de castor gris-blanc, la veste de drap couleur de feu, à boutons et boutonnières d'or, des bas couleur de feu, des escarpins très propres, le chapeau bordé d'or, avec la cocarde de rubans sur le retroussis [2]. Chaque compagnie avait sa livrée; la première la portait blanche, la seconde la portait bleue, l'autre incarnat, et la dernière couleur de cerise; tous avaient le nœud d'épée

---

[1] Grande parleuse.

[2] Partie retroussée du chapeau.

de même, et un nœud de ruban couleur de cerise pour cravate. Ces quatre compagnies étaient toutes de jeunes gens des mieux faits de la ville, choisis depuis l'âge de vingt ans jusqu'à trente-cinq au plus; les sergens étaient mis comme les soldats, excepté qu'ils avaient de plus une écharpe de taffetas blanc, et portaient à la main des pertuisanes [1] légères, neuves, uniformes, et dorées jusques au milieu de la lame. Les lieutenans et les enseignes avaient un grand galon d'argent sur les coutures, aux poches, aux manches et aux vestes, avec des écharpes comme les sergens. Les capitaines avaient double galon partout, des écharpes or et argent; et tous les officiers et les sergens avaient chacun une plume blanche sur le chapeau bordé d'or, avec la cocarde.

Les arts et métiers, au nombre de cinquante-cinq compagnies, fesaient environ cinq mille hommes. Il y avait encore huit compagnies de cinquante bourgeois chacune, tirées des huit Capitoulats [2] qui composent la ville, ayant pour capitaines d'anciens Capitouls, et les enfans de ceux-ci pour lieutenans. Chaque compagnie avait quatre tambours et quatre fifres vêtus de rouge, les manches et les poches garnies d'argent. Toute cette milice avait un major-général, plusieurs majors

---

[1] Sorte d'arme d'hast.

[2] Dignité de Toulouse.

et aide-majors, tous vêtus d'habits couleur écarlate, galonnés d'or, avec des vestes d'étoffes d'or et les plus riches écharpes de points d'Espagne d'or et d'argent qu'on puisse voir, de gros nœuds de rubans d'or sur l'épaule, des plumes à leurs chapeaux bordés de points d'Espagne, et la cocarde; ils étaient montés sur de très beaux chevaux richement équipés, et ornés de rubans couleur de feu, bleus ou incarnats, soit à l'oreille soit à la queue.

Les deux ailes du Pont-Neuf étaient bordées par les quatre compagnies des marchands. La première commandée par le sieur Bertrand l'aîné, banquier, la seconde par le sieur Penebeuf, la troisième par le sieur Viguier, et la dernière par le sieur Amieux. Les compagnies qui avaient été formées par les arts et métiers, bordaient les deux côtés des rues. Six des compagnies des bourgeois bordaient ensuite les rues jusques à l'Archevêché; leurs cocardes étaient de rubans violets et blancs, jaunes et blancs, verts et blancs; toutes ces troupes formaient deux haies de douze cents toises de long.

On avait bâti des amphithéâtres dans la grand'-rue du faubourg St.-Cyprien, le long de l'entrée et au bas du Pont-Neuf, dans les places du Salin, de Ste-Carbe et de St-Etienne, où la plupart des loges étaient louées fort cher, et garnies dès neuf heures du matin. Les rues, quoique très larges, étaient remplies d'une affluence prodi-

gieuse de peuple. On avait tendu partout de très belles tapisseries, et l'on avait fait au premier étage des maisons, de continuels balcons ornés de tapis de Perse, de velours d'Utrecht. Tous ces balcons étaient chargés de dames bien mises, et toutes les fenêtres des maisons étaient remplies de monde. On prétend que la curiosité a amené à Toulouse plus de quarante mille personnes. Beaucoup d'habitans ne s'étaient pas contentés d'avoir tendu des tapisseries devant leurs maisons; ils les avaient encore ornées des portraits du Roi, du Dauphin, des Princes, de la duchesse de Bourgogne et de toute la famille royale, des mieux peints, avec de riches bordures. On avait fait tout le long du Pont-Neuf, des deux côtés, une grande galerie en arcades, avec des pièces d'étoffe bleue, blanche et rouge, garnies de festons de laurier et d'olivier; et entre chaque arcade il s'élevait une fleur de lis dorée, sur laquelle tombait une couronne suspendue par des branchages verts; cela fesait le plus agréable effet du monde.

Toutes ces choses étant ainsi disposées, les huit Capitouls, revêtus de leurs robes rouge et blanc, avec le chaperon sur l'épaule, partirent pour se rendre à la porte de St-Cyprien; ils étaient précédés par la compagnie du Guet, que conduisaient le capitaine et le lieutenant, dont les habits étaient rouges, brodés d'or et d'argent, et accompagnés des anciens Capitouls, de cent notables

bourgeois et de tous les officiers de la ville; leurs trompettes avaient de grandes casaques couvertes d'une grande natte d'argent, et leurs banderoles très riches. Il y avait seize tambours et autant de fifres vêtus de rouge, et plusieurs hautbois. Le comte de Broglie, lieutenant-général des armées du Roi, et commandant des troupes de S. M. dans le Languedoc, et M. l'Intendant, se rendirent aussi à la porte de la ville, avec quatre beaux carrosses à six chevaux, et douze gardes fort bien montés, qu'ils avaient en qualité de commandans de la province.

On avait dressé une batterie de canons hors de la porte de la ville, dont on fit plusieurs décharges. Les chemins étaient bordés de monde, une lieue au delà de la ville. Le Sénéchal de Toulouse en était sorti pour aller au-devant des Princes. Il y avait environ trois cents gentilshommes vêtus de deuil. M. de Vitrac, écuyer de la ville de Toulouse, était à cheval à la tête des académistes. Le Prévot-général des maréchaux de France au département du Languedoc, alla aussi une lieue au-devant avec sa compagnie, qui était fort belle et bien montée. Toute la cavalerie se joignit aux gardes des Princes, et parut l'épée haute devant leurs carrosses, qui furent suivis de plus de cent autres, la plupart à six chevaux. Quatre carrosses à huit chevaux, du maréchal de Noailles, précédaient quatre carrosses du Roi, aussi à huit che-

vaux; dans le dernier étaient messeigneurs les Princes. Soixante gardes du corps à cheval, l'épée à la main, marchaient devant ce carrosse, qui était suivi d'un pareil nombre de gardes.

Les Princes ont baissé les glaces en entrant dans le faubourg St-Cyprien, pour être mieux vus. Ils sont arrivés à trois heures après midi, et les Capitouls ont présenté à la porte de ce faubourg les clefs de la ville, dans un bassin d'argent; mais ils ne présentèrent point un beau dais que l'on avait fait faire, le duc de Bourgogne ayant fait dire qu'il ne le souhaitait pas.

M. Garde, capitoul et chef du Consistoire, qui avait sous sa robe, dont on lui portait la queue, une très belle écharpe d'or, sur une veste de brocart d'or des plus riches, a porté la parole. Le duc de Bourgogne a loué son discours, et il a reçu les applaudissemens de toute l'assemblée.

Au milieu de la place qui est au bout du pont, les batteleurs avaient dressé, sur la gauche, un théâtre fort orné de festons et de devises. Il y avait aux deux côtés, des violons, flûtes et hautbois qui jouèrent sitôt que les Princes commencèrent à entrer du pont sur la place, et les farceurs, richement vêtus d'habits de théâtre, sortirent de leurs loges qui étaient derrière, et dansèrent une entrée de ballet. Lorsqu'on fut proche de l'Archevêché, la grosse cloche de la cathédrale, nommée *Cardaillac*, a sonné, et, à ce signal, toutes les cloches de la ville en firent autant.

Il n'est pas nécessaire de dire que la place de St-Etienne était si pleine de peuple, qu'on n'y pouvait pas respirer. Les Princes, en y arrivant, trouvèrent un feu d'artifice préparé, et des illuminations toutes prêtes, au frontispice de Saint-Etienne, à la tour, et sur les portes, murs et fenêtres de la maison archiépiscopale. L'archevêque de Toulouse est M. Colbert; c'est lui qui a rendu au palais archiépiscopal toute la beauté qu'il a. On y entre d'abord par un portail superbe, de belle architecture, dans une cour demi-ovale; celle-ci est séparée d'une seconde cour carrée, d'une belle grandeur, par une magnifique grille de fer, sur la porte de laquelle les armes de Colbert sont élevées, et autant bien travaillées et ornées qu'on le puisse, en fer. La maison est en face, dans laquelle on entre par un grand vestibule, avec un bel escalier à côté, et de très beaux et nobles appartemens à droite et à gauche. Le duc de Bourgogne occupait celui d'en bas, sur la droite; et le duc de Berry était logé en haut. Les chambres étaient magnifiquement meublées de tapisseries, de meubles de damas cramoisi à gros galons d'or. Le lit où couchait le duc de Bourgogne était très riche. Il y avait dans la chambre qui précédait celle du lit, une copie du portrait du Roi à cheval, de Mignard, parfaitement bien copiée, et de la même grandeur.

Une heure après que les Princes ont été arrivés, les Capitouls leur ont fait, au nom de la ville, les présens accoutumés, qui consistent en soixante-quatre flambeaux de cire blanche, et en douze douzaines de boîtes de confitures, nouées avec des rubans blancs et couleur de feu.

Dès que la nuit fut arrivée, le palais archiépiscopal parut en feu par une quantité surprenante de lumières, dont une partie était moitié flambeaux et moitié lanternes de différentes couleurs. Le portail de l'église cathédrale était illuminé par une infinité de lampes et de lanternes, ainsi que trois pyramides qui allaient jusques au faîte du clocher. Tous les autres clochers, les portes de la ville, le pont, l'Hôtel de Ville et la grande place étaient illuminés par quantité de flambeaux, de falots et de lanternes. Sur les neuf heures du soir, les Princes, après avoir soupé, traversèrent la place Saint-Etienne, pour se rendre chez M. de Cambron, conseiller au Parlement, chez qui le maréchal de Noailles était logé, où ils entendirent la musique et d'où ils virent tirer le feu d'artifice. Le père Mourgues, jésuite, en avait donné le dessin. Il représentait l'entrée de Castor et de Pollux dans Abalie, l'une des principales villes de leur Etat, après avoir accompagné Jazon à la conquête de la Toison-d'Or; sur quoi l'on a fait ces vers :

Tels un peuple charmé vit Pollux et Castor
Accompagner Jazon dans la riche contrée
Où le ciel en ses mains remit la Toison-d'Or ;
Et tels dans Abalie ils firent leur entrée.

DESCRIPTION DU FEU.

On avait choisi pour le corps de l'artifice, le navire Argo, portant sur son tillac les deux figures de ces jeunes héros ; le reste de la représentation se rapportait à une mer et à un port. Toulouse est devenue le port commun de l'Océan et de la Méditéranée, par le canal royal de communication des deux mers. Les quatre faces du théâtre qui portaient l'artifice, étaient ornées de médailles et d'emblêmes, et de devises en cet ordre :

1° Dans la principale face, qui regardait le palais des Princes, étaient les armes du duc de Bourgogne, et une médaille portant un lis, avec la légende : « *Spes publica* » : l'objet de tous les vœux, l'espoir de tout l'empire. Le lis était le vrai hiéroglyphe de l'espérance parmi les anciens, comme on le voit dans plusieurs médailles qui portent un lis, avec ces mots : *Spes augusta*, ou *spes publica*. Venait ensuite une devise pour marquer qu'après le Roi et le Dauphin, on ne voit rien de plus parfait que le duc

de Bourgogne. Cette devise était représentée par une montre d'horloge, avec ces mots : « *Duo « maxima lumina supplet,* » ou bien, c'est l'heureux supplément de deux grands luminaires. On voyait aussi une seconde devise, ayant pour corps un roi d'abeilles. On dit que le roi ayant plus de courage que les autres abeilles, a pourtant les ailes plus courtes et plus faibles, la nature lui ayant ôté par là le moyen d'abandonner son essaim; ce qu'on exprimait par ce vers latin : « *Nascitur alarum brevior, ne deserat agmen.* » Les trois dernières paroles fesaient l'ame de la devise : « *Ne deserat agmen* » ; on les traduit ainsi : La naissance l'arrête au cœur de son Etat. La troisième devise, pour marquer combien cette ville s'estimait honorée de posséder ce Prince, même pour peu de jours, et pour établir un présage de l'opulence et de la gloire de son règne, représentait un rameau d'or, avec ces mots espagnols : « *Riqueza y resplendor.* » Aussi riche trésor que brillant ornement.

2° Dans la seconde face étaient les armes du duc de Berry, ayant pour devise la lune dans son renouveau, et ces mots : « *Solis erit quod crescam.* » Je croîtrai, ce sera l'ouvrage du soleil. Une autre devise: un tournesol tourné vers le soleil, dont cette fleur suivait le mouvement, et ce vers italien : « *Dolce ubbidire a chi mi fa fiorire.* » Ma gloire est d'obéir à qui me fait fleurir. Un

emblême : on compte parmi les travaux d'Hercule, celui d'avoir eu trois pommes d'or du jardin des Hespérides ; la figure de l'emblême était Hercule, représentant le Roi tenant dans sa main les trois pommes d'or, avec ce vers : « *Tertium quæ gens habitura munus.* » Quel empire obtiendra mon troisième présent. Il est aisé d'entrer dans le sens de cet emblême. Dans la devise qui suivait, on voyait Achille, jeune encore, qui recevait des leçons de valeur du fameux guerrier Chiron : « *Heroï magistro.* » Le héros qui l'instruit, nous promet un Achille.

3° Dans la troisième face, il y avait les armes accolées des deux Princes ; deux médailles, dans la première desquelles se trouvaient deux ancres, avec la légende : « *Firmitas imperii.* » L'Empire des Français pour jamais affermi. Et dans la seconde, le caducée avec le mot : « *Concordia.* » La charmante union des deux augustes frères. Une devise ayant pour corps un *vol*, en terme de blason ; ce sont deux ailes jointes dos à dos et déployées ; avec ces paroles espagnoles : « *Subido mientras unido.* » Un mouvement commun rend leur vol plus sublime. Une seconde devise, par rapport à l'agréable idée que cette ville se fesait des beaux jours dans lesquels elle aurait le bonheur de posséder des Princes si accomplis, et par rapport à la disposition présente de l'Europe, dont les puissances les plus considérables déclaraient en

ce même temps la résolution où elles sont de maintenir la paix. Deux de ces feux volans, que nos marins appèllent *feu Saint-Elme*, ou Castor et Pollux, et qui ne sont de bon augure pour la navigation, que lorsqu'il en paraît deux à la fois, avec ces mots : « *Placidi duo signa sereni.* » Ce sont d'un calme heureux deux présages certains.

4° On voyait dans la quatrième face, les armes de la ville de Toulouse ; deux médailles : dans l'une, l'ancien Capitole de cette ville, avec la légende : « *Antiquitas et gloria.* » Sa gloire répond bien à son antiquité ; dans l'autre, le Palladium Toulousain, et pour légende : « *Armis et litteris.* » L'école des guerriers et des auteurs célèbres.

On a des preuves que la fondation de Toulouse est antérieure à celle de Rome ; elle a été nommée *Palladienne*, ainsi qu'Athènes ; et, pour la justification des légendes de ces deux médailles, on n'a qu'à parcourir les éloges des illustres Toulousains dont on voit les bustes dans la galerie de la Maison de Ville, qui est le nouveau Capitole et le Palladium moderne de Toulouse. Cette ville a pour armes un bélier, qui avait donné lieu à la devise suivante : Le bélier céleste, qui est nommé par les poètes *Signorum princeps*, parce qu'il est le premier des signes du Zodiaque, et ces paroles pour ame : « *Principibus nunc glorior astris.* » Je me trouve enrichi de deux as-

tres brillans. Toulouse était représentée par une pierre d'aimant attirant deux anneaux d'acier. On sait que la force de cette pierre est considérablement augmentée par une armure de ce métal, et c'est ce qu'on avait exprimé par ces mots : *Illecti facient mihi et crescere vires.* » Ceux que j'attire à moi me rendront plus puissante.

L'artifice du feu était composé de 40 douzaines de pétards, boîtes et carrelets à lance; 30 douzaines de fusées qui volèrent en gerbes, fleurs de lis et autres figures; 35 douzaines de serpenteaux, 8 douzaines de lances à feu; 8 soleils rayonnans ou girandoles; 8 fontaines de feu et 4 mortiers.

Le feu d'artifice étant tiré, et la musique qui y a succédé étant finie, les Princes furent reconduits chez eux par une foule de peuple et par les Capitouls. Le reste de la nuit se passa en réjouissances par toute la ville. Voilà ce qui a eu lieu aujourd'hui à l'égard des Princes.

Il y avait dans la ville plusieurs fontaines de vin : une au bout du Pont, une à la place du Salin, une à la place Saint-Etienne, mais une magnifiquement ornée entre les autres, proche de l'Hôtel de Ville, dans lequel j'entrai. C'est une des belles Maisons de Ville qu'il y ait. Il y a un grand bâtiment carré long, posé sur des colonnes qui font une galerie tout autour de la cour. Au fond de cette cour, on entre à gauche dans de grandes salles, qui sont remplies des

portraits des Capitouls. Il y a une chambre d'audience du Conseil, qu'ils appellent le Consistoire, une Chapelle et un très grand escalier par lequel on monte dans deux ou trois grandes salles les plus belles du monde. Il y en a une où l'on voit, en bustes de marbre blanc, dans des bordures ovales et dorées, les portraits de tous les grands hommes nés à Toulouse, qui ont excellé en valeur ou en doctrine, et qui ont su rendre leur mémoire recommandable par quelque mérite extraordinaire, avec des inscriptions en lettres dorées, gravées sur des tables de marbre noir. Au bout de celle-ci, il y en a une autre où sont peints les faits anciens et héroïques des Toulousains, entr'autres, comme ils portèrent des colonies en Asie et comme ils y bâtirent la ville d'Ancyre. On y voit peinte aussi l'histoire de cet or de Toulouse, qui était fatal à tous ceux qui le possédaient, comme le cheval Séjan. On nous montra dans un endroit, derrière cette chambre, le beau dais de velours cramoisi brodé or et argent, qui avait été fait pour la réception des Princes, et dont ils n'avaient pas voulu recevoir les honneurs.

En sortant, nous vîmes les Capitouls et le Maire qui revenaient de recevoir les Princes. Ils étaient précédés de la compagnie des Archers de ville, ayant leurs officiers à leur tête, et leurs tambours et hautbois. Cette compagnie étant entrée dans la cour, se rangea en haie à droite et à

gauche, laissant entre deux un passage de douze pieds de large, au milieu duquel le Maire et les Capitouls passèrent, et furent salués de la pique et du drapeau.

De là, nous sommes allés aux Cordeliers. Leur église est vaste et haute. Elle a une grande portée de voûte; elle devrait être très claire, car les ouvertures des fenêtres ont été faites pour cela; mais, pour épargner du vitrage, on a fait reboucher en plâtre une partie de chaque fenêtre. On nous conduisit dans la cave aux *corps secs,* où nous en vîmes quantité de dressés contre les murs et beaucoup d'autres entassés. Nous remarquâmes des langues entières, des paupières et des prunelles. On n'y voit plus ce soldat dont la main revenait sur sa blessure, ni cette belle Paule dont on dit que les bonnes gens coupaient des morceaux pour en faire des reliques; car, avec le temps, cela se consume et se gâte à l'air. Ce sont toujours les derniers tirés de terre que l'on dresse ainsi contre les murs, pour entretenir la curiosité des passans et s'attirer des aumônes. Quelques gens touchaient aux bras secs de ces cadavres pour les faire agir, ou aux yeux pour examiner les feuilles des peaux différentes qui composent cette excellente partie de l'homme; pour moi je me contentai de regarder tout promptement et de sortir, ne trouvant pas l'air de cet endroit fort sain à respirer, ni le spectacle assez

agréable pour s'en repaître à loisir ; car, à dire la vérité, c'est une chose très hideuse à voir.

LETTRE XLVI.

Toulouse, 15 février 1701.

Les Princes allèrent ce matin entendre la messe à la Cathédrale, qui est dédiée à saint Etienne. Ils y ont été reçus par l'Archevêque en habits pontificaux, accompagné des évêques de Mirepoix, Montauban, Comminges et Lectoure, ses suffragans, et de tout son clergé en chapes. La musique en a été trouvée fort bonne, et le motet très bien exécuté. A l'issue de la messe, l'Archevêque en camail et le Chapitre en surplis, reconduisirent les Princes à la porte de l'église. Le chœur en est beau, et le rétable d'autel admirable. Il y a, au milieu de six belles colonnes de marbre jaspé, une arcade au lieu de tableau, dans laquelle le martyre de saint Etienne est représenté au naturel par un groupe de huit figures de marbre blanc. Ce rétable s'élève plus haut de quatre pieds que le cintre des arcades du chœur. Il est terminé par une urne d'un fort beau dessin. Ce qu'il y a de mal dans cette église, c'est que la nef n'est pas vis-à-vis du chœur, ces bâtimens

ayant été faits en différens temps, et le chœur étant plus ancien que la nef. Le jubé, qui est très beau, ayant été brûlé en 1509, fut rétabli en 1512, en l'état qu'il est, par le cardinal de Joyeuse.

Il y a en cette cathédrale 24 chanoines, 48 prébendiers, 12 prêtres de chœur pour chanter et faire d'autres services, 4 archidiacres, et un prévôt, qui est présentement l'évêque de Rieux, M. Berthier; la musique est composée de quinze personnes.

Dans les tours de cette cathédrale, est la cloche que l'on nomme *Cardaillac*, si grosse que quand on la sonnait autrefois, elle fesait trembler les maisons, tomber les vitres, et fendait la tête aux personnes malades. Pour diminuer la violence de ce son, elle a été sciée; et depuis elle ne fait plus de si dangereux effets.

LETTRE XLVII.

Toulouse, 16 février 1701.

J'allai hier au Palais. La grand'chambre est bien nommée; elle est fort grande et belle. Il y a une chapelle; le reste est peu de chose. Il n'y

a point de grande salle où les plaideurs puissent se promener.

La présence des Princes n'a point arrêté la séance du Parlement. J'entendis plaider une cause. Le président à mortier de Marmier présidait seul, le mortier en tête, et ayant sur lui tout l'habit de cérémonie. Il est le dernier reçu.

Le Parlement n'a harangué les Princes que par députation, et en robe noire. La députation était formée de quarante membres : six présidens à mortiers; quatorze de la grand'chambre et de la tournelle; dix-huit des enquêtes; six de chaque chambre; et deux des requêtes. C'est le président Riquet qui a fait le compliment, en empêchement de M. de Moreau, premier président, qui est actuellement à Paris.

La Basoche, qui est la communauté des Clercs, a coutume de faire, de trois en trois ans, une certaine cavalcade, vers la fête du Roi. Elle a été différée cette année à cause des Princes, et on leur en a donné le plaisir. Cette Communauté respectable n'a cessé de donner des marques de son dévouement. Le duc de Bourgogne et le duc de Berry ont bien voulu témoigner tout l'intérêt qu'ils portaient aux Clercs. Mais voici comment se passa la fête :

Dans l'après-dîner du mardi 15, vingt-quatre tambours et vingt-quatre fifres, vêtus de rouge, allèrent par toutes les rues battre l'assemblée.

Sur le soir, les Princes s'étant mis aux fenêtres du grand escalier de l'Archevêché, on vit arriver à cheval les Clercs du Sénéchal, qui est la justice inférieure du Parlement, comme vous diriez le Châtelet à Paris, avec des cocardes blanches à leurs chapeaux, leurs chevaux ornés de belles housses et de rubans à l'oreille et à la queue, deux à deux, précédés de deux trompettes, chaque cavalier ayant un estafier [1] portant un flambeau allumé, au nombre de plus de cent, l'épée à la main, dont ils saluaient en passant, avec un guidon au milieu de leur troupe. Ceux-là étaient suivis de six mulets couverts de belles housses de livrée rouge et jaune, avec tout le cliquetis ordinaire à cette sorte d'équipage, chaque mulet conduit par deux hommes de pied, ayant chacun un flambeau allumé à la main; ensuite il y avait plusieurs chevaux de main richement caparaçonnés, conduits par des palefreniers de livrée portant des flambeaux. Après cela, marchaient à pied cent hommes vêtus de rouge et de jaune en Suisses, avec la toque, et chacun une hallebarde sur l'épaule, portant un flambeau à la main, avec un drapeau au milieu de leur compagnie, dont on salua en passant.

On vit ensuite arriver à cheval un connétable,

---

[1] Domestique portant la livrée, et qui marche en manteau.

un grand écuyer, l'épée nue à la main, des maréchaux, un chancelier; enfin, toutes sortes de grands officiers royaux, ayant au milieu d'eux un Roi. Ce Roi était monté sur un très beau cheval blanc, tenu par six hommes de pied, portant aussi des flambeaux; il était vêtu de sa robe de palais, le bonnet carré en tête, le sceptre doré à la main, et une couronne royale d'argent au lieu de houppe à son bonnet. Il y avait plus de cinq cents flambeaux allumés, qui fesaient dans la nuit un très bel effet.

Le roi de la Basoche devait faire un compliment aux Princes, et mettre son sceptre et sa couronne à leurs pieds. Il descendit de cheval dans cette intention; mais les Princes le firent remercier, ne voulant pas recevoir cet honneur. Toute la troupe, qui avait eu beaucoup de peine à trouver place dans les cours de l'Archevêché, où elle se rangeait à mesure qu'elle arrivait, s'en retourna alors dans la cour du Parlement, d'où elle était sortie. Il y eut un peu d'embarras, parce que l'affluence du peuple leur avait retréci leur terrain; mais avec un peu de patience, cela se débrouilla sans désordre.

Aujourd'hui 16, l'Académie des Jeux-Floraux a complimenté les Princes, et le chevalier Catelan a porté la parole.

M. Saget, prieur de la Bourse, et, en cette qualité, chef du corps des marchands, a fait, en

leur nom, au duc de Bourgogne, le discours suivant :

« Monseigneur,

« Nous venons vous rendre les très humbles hommages qui sont dus au petit-fils de Louis-le-Grand, et à l'héritier de la plus belle couronne du monde. Un si grand nom et une présence si auguste nous remplissent de respect et de vénération ; mais nous avouons, Monseigneur, que nous ne sommes pas moins touchés de ce que la renommée a déjà publié des grandes qualités qui soutiennent cette puissance, et qui forment en vous une ame toute royale et propre au gouvernement des peuples, un esprit pénétrant, des connaissances étendues, dans un âge si peu avancé.

« Ces sentimens d'admiration et de respect, dont nous sommes pleins, se répandent encore sur le Prince que nous voyons auprès de vous : nos cœurs ne peuvent séparer ce que nos yeux unissent et notre devoir rassemble.

« Nous honorons en l'un et en l'autre le sang des Bourbons, qui a donné tant de rois à la France, qui va en donner à l'Espagne, et qui pourrait en donner, tous dignes de ce haut rang, aux autres couronnes de l'Europe les plus éclatantes.

« Nous n'en dirons pas davantage, Monseigneur ; d'autres ont pu s'expliquer plus noblement que nous, qui vivons dans une profession plus destinée à agir qu'à parler ; mais nous nous fesons toujours gloire de ne le céder à personne, dans le respect très profond et le zèle très ardent que nous aurons toujours pour des Princes si accomplis, et si dignes de l'estime et de l'amour de tous les peuples. »

Ce même jour, l'Archevêque a présenté aux Princes les Pénitens bleus de Toulouse, dont il est un des confrères. L'abbé Catelan, conseiller au Parlement et chanoine de Moissac, a porté la parole, et s'est étendu sur l'honneur qu'a cette compagnie de posséder les seings de Louis-le-Grand et de Louis-le-Juste. C'est ce dernier qui a posé la première pierre de leur chapelle. Il a parlé des motifs de leur institution, qui sont de prier pour la prospérité et la santé de la sacrée personne du Roi, et de demander à Dieu l'extinction de l'hérésie de Calvin.

La harangue finie, les Princes ont vu les seings du feu Roi, du Roi actuel et du Dauphin ; après quoi, ils ont signé dans les mêmes registres.

Ce même jour 16, les Princes ont entendu la messe à St-Cernin. Cette église a l'air, au dehors, d'une vieille forteresse ; aussi est-ce une des plus

anciennes églises qu'il y ait en France ; cependant elle est très belle au dedans, mais un peu obscure. La voûte en est fort haute, bien bâtie, les piliers gros et assez près ; les quatre qui portent le clocher sont entre le chœur des chanoines et le sanctuaire de l'autel principal, dont ils cachent une partie par leur grosseur extraordinaire. Cet autel n'est que de bois doré ; le tableau du milieu représente le martyre de saint Cernin, en bas relief doré, comme tout le reste, et a coûté, dit-on, 16,000 livres.

Derrière l'autel du chœur, vis-à-vis des chapelles où sont les corps saints, on voit pendus en l'air six gros cierges de cire jaune, et la représentation en relief de la ville de Toulouse. On nous a dit que c'était un vœu dont s'est acquitté François Ier, au retour de sa prison de Madrid. L'inscription est en lettres d'or, sur une table de marbre noir scellée dans le mur.

C'est dans ces chapelles, qui sont autour du chœur, qu'on nous a fait voir une infinité de reliques de Saints, que l'on y garde dans des châsses d'or, d'argent ou de vermeil ; quelques-unes même ornées de pierreries, parmi lesquelles il y a les corps de six Apôtres et la tête d'un septième ; le corps de saint Cernin, premier évêque et patron de Toulouse ; celui de saint Hilaire, second évêque ; celui de saint Exupère, par l'intercession duquel la ville a été sauvée dans un

siége que les ennemis en avaient fait; celui de la chaste Suzanne, du moins à ce qu'ils disent; ceux de saint Gilles et saint Gilbert; enfin, il faudrait une mémoire d'ange pour les retenir tous. Mais une relique qui est digne de grande vénération, c'est une épine de la couronne de N. S. J. C., bien saine et bien longue, que j'ai bien vue dans un vase de vermeil.

St-Cernin est un chapitre où il y a vingt-quatre Chanoines, une bonne musique, et dix bénéfices qui se donnent aux musiciens. Le second fils du marquis de Livry, premier maître d'hôtel du Roi, en est abbé. Cela lui vaut 20,000 livres de rente. Il relève immédiatement du Saint-Siége; c'est pourquoi l'Archevêque est obligé de baiser la croix, quand il vient dans son chapitre. Il est conseiller né du Parlement, aussi bien que l'Archevêque. Il dispose de douze canonicats et de trois bonnes cures. L'évêque de Montauban et celui de St-Papoul sont aussi conseillers nés du Parlement.

Les Pères de la Doctrine Chrétienne du collége de Toulouse ont été présentés aux Princes par le maréchal de Noailles. Ce soir, ces Pères ont fait une illumination très belle, qui a été suivie d'un feu d'artifice; et demain, ils doivent faire représenter un ballet qui a pour titre: *Les Bergers Heureux*.

Les Princes allèrent, après dîner, au Cours,

où il s'est trouvé plus de deux cent cinquante carrosses. Ainsi, ils ont traversé la ville presque d'un bout à l'autre. Les bourgeois ont eu le contentement de les voir à leur aise. On n'a jamais vu plus de monde qu'il y en avait dans les rues et sur le Pont.

Le Pont, que l'on nomme le *Pont-Neuf*, est un rare ouvrage d'architecture de feu M. Mansard, oncle de celui d'aujourd'hui. Il sépare le faubourg St-Cyprien d'avec la ville; il est à l'instar du Pont-Neuf de Paris; mais il y a cette différence que, sous le pavé de celui de Toulouse, il y a une voûte sous laquelle on peut encore aller, et où il y a des fenêtres pour voïr des deux côtés de la rivière.

Pour moi, j'ai vu le *Bazacle*, ce moulin si renommé; il y en a ici deux pareils : un qui porte ce nom, et l'autre que l'on nomme le moulin du Château; celui-ci est au-dessus du Pont, et le Bazacle est au-dessous, mais aux deux bouts de la ville et loin l'un de l'autre. Ce Bazacle contient seize moulins, c'est-à-dire, trente-deux meules, qui vont nuit et jour, et quatre moulins à foulon; tout cela sous un même toit qui s'étend depuis le bord de la rivière, du côté de la ville, jusqu'au milieu de son lit.

On a construit une digue dans la rivière, à une certaine distance du bord, qui s'étend depuis le Pont jusques auprès du Bazacle. Cette digue sou-

tient le plus fort courant de l'eau, qui, se répandant par-dessus, fait une espèce de cascade d'une longueur prodigieuse. Entre le bout de cette digue et le bâtiment du moulin, il y a une écluse par où les bateaux passent pour aller reprendre le courant ordinaire de la rivière, où l'eau descend d'une vitesse si surprenante, que je ne sais comment un bateau peut y passer sans périr, tant à cause de la précipitation de l'eau, qu'à cause du gros bouillon qui se fait au bas de l'écluse; cependant on dit qu'il y en passe continuellement, et qu'il y arrive peu d'accidens. Quand l'eau que soutient la digue, est parvenue près du grand édifice du moulin, elle se sépare en autant de petits canaux divisés par des planches, dans chacun desquels elle rencontre les roues de chaque moulin qu'elle fait tourner. A chaque petit canal, il y a une vanne qui se hausse et se baisse quand on veut, par le moyen de laquelle, en arrêtant l'eau qui y passe, on remédie au moulin qu'elle fait tourner, sans que les autres cessent d'aller, et l'on y répare sans embarras tout ce qu'il y a à rétablir.

Au-dessous du bâtiment, il y a une grande roue qui puise sans cesse de l'eau dans la rivière, et qui la porte dans une auge qui est au-dessus d'elle. Cette eau se répand de là par diverses petites gouttières, pour mouiller les étoffes à mesure que les moulins les foulent. Sous le même

toit, à côté des mouvemens des moulins, il y a comme une grande halle, où sont, par tas, tous les blés prêts à moudre, et même à vendre à ceux qui en ont besoin. Tout cet édifice est un des beaux ouvrages de mécanique que l'on puisse voir. Il appartient à cent neuf particuliers de la ville, tant prêtres, religieux, religieuses, présidens, conseillers, nobles, que bourgeois. Il produit environ 25,000 livres de rente. Il y a un homme qui est commis pour veiller à l'entretien de cette grande machine; tous les ans on assemble une fois tous ceux qui y ont intérêt, pour voir et estimer les réparations; et l'on retient sur chaque revenu particulier, au sol la livre, à chacun sa quote-part des réparations.

En passant ici j'ai vu les Ursulines. Il y a beaucoup de dorures sur bois, et un demi-dôme, ou cul-de-lampe, fort orné de mauvaises peintures à la fresque.

De là, je suis allé aux Jacobins, où il y a une rare église. Elle est très large, et soutenue tout du long, par le milieu, de piliers très hauts qui vont presque jusques à la voûte, et là s'étendent comme un palmier. Leur autel principal, qu'ils appellent le *Mausolée*, est digne d'admiration. C'est un autel à quatre faces, tout de marbre, avec des ornemens de cuivre. Le jour de la fête de saint Thomas-d'Aquin, dont ils ont la tête et le corps, on y dit quatre messes à la fois. La châsse où est enfermé

le corps de ce saint est de vermeil doré, et des plus belles qu'on puisse voir; Anne d'Autriche, reine de France, mère du Roi, y a beaucoup contribué, avec quelques autres personnes de considération. Elle est posée au milieu de cet autel, en la partie la plus haute, où l'on a pratiqué des ouvertures qui la laissent voir entière des quatre côtés.

Le cloître de cette maison est très beau, le chapitre fort grand; la voûte de ce chapitre n'est soutenue que par deux piliers si délicats, qu'ils n'ont guère plus d'un pied de diamètre. La chapelle où l'on enterre les religieux est du côté de leur chapitre. La terre a la faculté de dessécher les corps, et ils ont une cave où les leurs sont arrangés comme aux Cordeliers. Leur réfectoire est d'une grandeur prodigieuse; j'y entrai un moment avant leur collation; ils n'avaient chacun qu'un médiocre morceau de pain. Ils n'ont que 7,000 livres de revenu fixe; il leur faut 16,000 livres pour les nourrir; le casuel et les aumônes fournissent le reste.

Un de leurs religieux leur a fait un ornement complet en broderie d'or, d'argent et de soie, où les fleurs sont dessinées et exécutées d'après nature; les yeux s'y trompent : les Princes l'ont vu, et en ont été charmés.

Ils ont, dans une armoire de leur sacristie,

le chef de saint Thomas d'Aquin : c'est une très belle relique ; j'ai baisé le crâne à nu.

La place Saint-Georges est carrée, et très grande ; il y en a plusieurs belles en cette ville.

Le commandant du Languedoc est le comte de Broglie, et l'intendant M. de Basville ; c'est dommage que celui-ci soit sourd ; il a la figure d'un très honnête homme.

LETTRE XLVIII.

Toulouse, 17 février 1701.

Les Princes allèrent à la maison professe des Jésuites, où tous les Pères des quatre maisons qu'ils ont à Toulouse se sont trouvés pour les recevoir, ayant à leur tête le Provincial ; c'a été l'Archevêque qui s'y est trouvé pour les présenter, et qui a donné l'eau bénite aux Princes.

De là, ils se rendirent à l'Hôtel-de-Ville, où ils ont été reçus à la porte par les Capitouls en charge, par les Anciens et par les officiers de la Maison-de-Ville.

On les conduisit ensuite au petit Consistoire, où ils ont vu les grands registres en vélin, dans lesquels les Consistoires écrivent chaque année

le récit de ce qui s'est passé de remarquable dans l'Etat et dans la ville. Cet usage s'observe depuis six ou sept siècles. Les huit Capitouls et le chef du Consistoire y sont peints en miniature. On voit dans ces registres les entrées des Rois, des Princes et des Dauphins dans la ville de Toulouse, depuis la réunion du comté à la couronne. Les Princes y virent l'entrée de Charles VII, ensuite celle de Louis XI étant Dauphin, qui, pour faire jouir sa mère du dais qu'on lui avait refusé, la fit entrer en croupe derrière lui; et on leur fit remarquer que le nom de *chevalier d'honneur* venait de l'honneur qu'avaient ceux qui portaient autrefois leurs maîtresses en croupe derrière eux. Les Princes virent aussi dans ces registres les entrées de Louis XII, de François I[er], de Charles IX, de Louis XIII et de Louis-le-Grand; elles sont d'une peinture très fine, et ils admirèrent la perspective, qui représente la fondation d'Ancyre par les Toulousains.

Pendant que les Princes contemplaient les beautés de cette maison, on leur présenta les vers suivans. Toulouse parle et offre aux Princes des places distinguées dans la salle des hommes illustres de son Capitole :

Ceux dont je porte la parole,
Princes, qui me comblez d'honneur,
Ce sont mes rois, dont la valeur
Brilla de l'un à l'autre pôle.

Je suis la Rome de la Gaule;
Celle du Tibre, en sa splendeur,
Me nommait son illustre sœur:
J'ai comme elle mon Capitole.

Votre mérite et votre sang
Vous y feront tenir un rang
Conforme à votre caractère;

Et Louis, au-dessus de tous,
Verra près de vous votre père,
Et tous les Césars avec vous.

Il y a ici quatre confréries de pénitens : les noirs, les bleus, les gris et les blancs. Les noirs ont pour patron la sainte Croix; les bleus, saint Jérôme; les gris, saint Jean-Baptiste; et les blancs, la Circoncision. L'église des noirs est tout-à-fait jolie : c'est une grandissime chapelle fort dorée, avec un plafond comme ceux des galeries de Fontainebleau qui ne sont pas peints. Le principal tableau du rétable d'autel est un crucifix sur un fond noir, ayant Notre-Dame et saint Jean à ses côtés; il y a encore en face deux autres tableaux, dont l'un représente une Descente, et l'autre, un Portement de Croix.

L'habit des pénitens est une chose fort ridicule ; c'est une robe de toile assez juste au corps, qui pend jusques à terre, à laquelle il y a des manches larges et longues jusques au bout des

doigts, et un grand lambeau de pareille toile attaché par-derrière le col, comme l'est un coqueluchon. Ils font retomber ce morceau de toile en devant; et, pour voir clair, il y a deux trous coupés au travers. Ils portent en outre une corde blanche pour ceinture, dont un bout pend jusqu'à terre; et sur le côté, un grand chapelet y est attaché.

Ils ont un prieur laïc et un sous-prieur ecclésiastique, ou bien un prieur ecclésiastique et un sous-prieur laïc alternativement, un an seulement chacun, car il se fait toutes les années une nouvelle élection.

La chapelle des bleus n'est pas aussi brillante que celle des noirs; mais c'est une des plus régulières de l'Europe.

La Chartreuse est la plus propre que l'on puisse voir. Le petit cloître a des vitres peintes autour avec un tableau dans le milieu, comme étaient autrefois celles du petit cloître des Chartreux de Paris. Les cellules et les petits jardins des religieux sont d'une propreté achevée. Les Princes y sont arrivés comme j'y étais, et je les ai suivis partout. Ils ont été reçus dans l'église par le prieur et les religieux, qui ont chanté le *Domine salvum fac Regem*. Leur réfectoire était superbe; les tables étaient proprement couvertes de linge et d'ustensiles nécessaires; mais, au milieu, ces bons Pères avaient fait dresser une très grande table ovale sur laquelle ils avaient préparé une

magnifique collation pour les Princes, qui n'y ont pas touché. Toute la suite en a fait autant, excepté deux ou trois seigneurs qui ont pris chacun une orange.

Les Augustins n'ont rien de remarquable. J'ai plaint les pas que j'ai faits pour y aller.

Les Princes, après avoir passé au moulin du *Bazacle*, allèrent voir *Notre-Dame-de-la-Daurade :* c'est une église de Bénédictins si ancienne, qu'elle a servi autrefois de temple à Apollon. L'image de la Vierge, qui est dans cette église, est le sujet de la dévotion de tous les habitans de la province : on prétend qu'elle a été faite par saint Luc.

La ville de Toulouse n'est fermée que d'un mur avec des tours carrées de distance en distance ; il y a, du côté par où nous devons sortir, quelques tours carrées : c'est ce qui s'appelle *le Château-Narbonnais*.

LETTRE XLIX.

Villefranche-de-l'Auragais, 8 février 1701.

Nous sommes partis ce matin de Toulouse, à neuf heures, par la *Porte-du-Château*, et nous étions entrés par la porte du Pont-Neuf. Les

Princes ont trouvé, à leur passage, les rues tendues de tapisseries, et toutes les troupes sous les armes. Nous avons eu beau temps, beau chemin, beau pays semé de blés bien levés et qui promettent une bonne année. Les villages et les maisons y sont fréquens. Nous avons passé par Castanet, où les paysans avaient fait un arc de triomphe ou portique de belle verdure, et avaient fermé le passage, à droite et à gauche, par des tapisseries. A côté, ils avaient élevé une fontaine de vin dont nos valets ont voulu goûter ; ils ne l'ont pas trouvé excellent.

Il y a en cet endroit une manufacture de bonneterie, où l'on a présenté deux bonnets de nuit aux Princes. De là, nous avons traversé le canal du Languedoc, qui tombe de ce bout-ci dans la Garonne, peu au-dessus de Toulouse.

Ce lieu n'est qu'un bon village tout au plus ; les clochers ne sont qu'un seul mur en pyramide, où les cloches sont suspendues.

LETTRE L.

Castelnaudary, 11 février 1701.

Nous sommes partis ce matin de Villefranche. Nous avons eu de la pluie froide en passant par

la Bastide-d'Anjou. Là, les Princes ont monté à cheval pour aller voir, chemin fesant, le point de partage du canal, à Mauroux. C'est un grand bassin revêtu de pierres de taille, où l'eau qui vient de la rigole de la Montagne-Noire et du réservoir de St-Fariol, lequel contient plus de 1,500,000 muids d'eau, s'assemble et prend son cours, d'un côté, par une écluse que l'on nomme *l'Ecluse de l'Océan*, parce que ce bras de canal va tomber au-dessous de Toulouse, dans la Garonne, et par là dans l'Océan; et de l'autre côté, elle s'écoule par une autre écluse que l'on nomme *l'Ecluse de la Méditerranée*, parce que l'autre bras de ce même canal va tomber près d'Agde, par l'étang de Thau, dans la Méditerranée; et voilà ce qui fait la communication des deux mers: ouvrage d'une utilité inconcevable, puisque l'on n'est plus obligé d'aller chercher le détroit de Gibraltar, et faire le tour de toute l'Espagne, pour venir de Provence en France, par mer.

Nous sommes arrivés à trois heures en cette ville, qui est la capitale de l'Auraguais. Les Princes ont trouvé toute la bourgeoisie sous les armes, et ont été harangués à la porte par les Consuls.

Le duc de Bourgogne est logé chez M. de Serignoles, lieutenant-criminel, maison où le Roi a logé deux fois en 1659 et 1660. Le feu Roi Louis XIII y demeura quinze jours en 1632, du

vivant d'Yves de Serignoles, qui avait maintenu la ville de Castelnaudary sous son obéissance contre le duc de Montmorency : ce dernier étant entré dans le parti de la rebellion de M. Gaston de France, frère du Roi, perdit la bataille contre l'armée de S.M., commandée par le maréchal de Schomberg. Ce duc, ayant été blessé et pris, fut porté sur une échelle dans cette maison, en la même chambre où a couché le duc de Bourgogne. Le Roi étant à Montpellier se réconcilia avec son frère, et alla à Toulouse le 22 octobre : cinq jours après, on y amena le duc de Montmorency que le Parlement condamna à avoir la tête coupée; ce qui fut exécuté le 30 du même mois, dans la cour de l'Hôtel-de-Ville, à cause du peuple dont il était fort aimé, et de qui l'on craignait une sédition, parce qu'il était gouverneur du Languedoc.

Le duc de Berry est logé chez M. de Cup, juge-mage, chez qui avait logé autrefois la reine Anne d'Autriche, mère du Roi. C'est lui qui a harangué à la tête du Présidial.

Il y a une fontaine de vin à la porte du logis des Princes; et l'évêque de St-Papoul, qui s'était rendu à Castelnaudary exprès pour leur rendre ses devoirs, a tenu ce soir trois tables.

Nous avons vu ici un grand bassin du canal de Languedoc, et trois écluses qui sont au-dessous. Il faut remarquer qu'un canal fait de main d'hommes n'est pas comme une rivière, c'est-à-dire que

son lit n'est pas égal partout; il se trouve du haut et du bas en plusieurs endroits; et, pour rendre partout la navigation facile, on a trouvé le moyen des écluses. On a fait des bassins un peu plus ouverts au milieu que vers les deux bouts, pour pouvoir contenir plusieurs barques à la fois; chaque bassin se ferme par une double porte, laquelle étant fermée retient l'eau dans son bassin, et étant ouverte la laisse passer dans celui qui est au-dessous. Quand la barque est dans la partie la plus haute, et qu'on veut la faire passer dans celle du dessous, on ouvre les portes du premier bassin : l'eau coule dedans, et s'élève jusques à la hauteur de celle du canal. Alors, on fait passer la barque dans le bassin; la voilà déjà un degré plus bas; après, on ferme les portes supérieures et on ouvre les inférieures. L'eau de ce premier bassin tombe dans le second, où elle s'élève, tandis qu'elle s'abaisse dans le premier; et, quand les deux bassins se trouvent égaux en hauteur d'eau, la barque passe au second bassin, et ainsi au troisième, et enfin elle entre dans la partie la plus basse du canal en continuant sa route. La même chose se fait pour remonter comme pour descendre, excepté qu'elle se fait à l'envers.

LETTRE LI.

Carcassonne, 21 février 1701.

Hier, avant de partir de Castelnaudary, les Princes allèrent ensemble à pied à l'église paroissiale et collégiale de St-Michel; l'Evêque de St-Papoul les y reçut en habits pontificaux, à la tête de son clergé, et leur fit un compliment.

Partant de Castelnaudary, nous avons passé par les Bordes, Alsonne où les Princes ont dîné, de là à la vue de Penautier, qu'on laisse à sa gauche, et par un pont sur le canal de Languedoc. Nous arrivâmes à Carcassonne, où nous trouvâmes les compagnies de bourgeois pour la réception de Messeigneurs qui sont logés à l'Evêché.

LETTRE LII.

Azill, 22 février 1701.

Je reviens à Carcassonne, ma dernière lettre ayant été écrite avec précipitation, à cause de la poste qui allait partir.

Carcassonne est un évêché dont l'évêque est de la famille de Grignan. Les Princes logèrent dans

la maison de ce prélat, et se servirent, ainsi qu'à Toulouse, de son lit.

Les rues de cette ville sont larges et tirées au cordeau, en se traversant en carré. Les maisons n'ont pas un bel extérieur; mais elles sont propres en dedans. Au milieu de la ville, il y a une grande place, qui est gâtée par la halle qu'on y a bâtie. On voit dans cette place une fontaine élevée en rocher, d'où il sort plusieurs jets d'eau, aussi bien que six chevaux marins de pierre qui sont autour du rocher, dans le bassin qui l'environne.

Hier, les Princes entendirent la messe dans l'église de St-Vincent; ils allèrent, après leur dîner, voir la manufacture de draps qui est au-delà du pont, et qui a été établie par le Roi pour les pays du levant. Les draps qu'on y fabrique sont très fins et très beaux. On est surpris de voir, dans le lieu où est cette manufacture, 900 personnes toutes différemment occupées : les unes filent la laine, d'autres la devident, celles-ci poussent la navette et construisent le drap. On voit encore, dans le bas, d'autres ouvriers qui pilent la cochenille et les drogues pour les teintures. On remarque plus loin différentes chaudières avec des fourneaux pour teindre. On tond les draps d'un autre côté avec de longues et pesantes *forces*; d'autres, avec de larges brosses, font coucher le poil, et d'autres encore plient le drap, et le mettent sous de grandes presses. Les Princes virent teindre deux pièces de

drap de soixante aunes chacune, en moins de demi-heure, l'une en écarlate et l'autre en vert, ce qui leur fit assez de plaisir.

Ce matin, le curé de S[t]-Vincent a fait présent au duc de Bourgogne d'une statue équestre du Roi, tel qu'il était à l'âge de douze ans. Cette pièce est d'ivoire, d'un seul morceau de cinq pouces de haut, que le curé a dit avoir été faite dans ce temps-là par un seigneur allemand, qui se plaisait et était habile en ces sortes d'ouvrages. Cette statue se trouvait dans une boîte, où étaient peints deux oiseaux, tenant en leur bec un rouleau, sur lequel étaient écrits ces vers :

« Eloigné de Louis durant un long voyage,
« Consolez-vous, grand Prince, en voyant son image. »

De l'autre côté de la boîte étaient les armes du Prince, et autour on lisait ces vers :

« Quelle gloire pour vous, qui, par un nouveau zèle,
Imitez les vertus de votre auguste aïeul !
Entre tous les héros, grand Prince, il est le seul
Qu'on doive regarder comme un parfait modèle. »

Dans le fond de la boîte on lisait le sixain qui suit :

« Monseigneur, un humble sujet
Vous donne de votre grand-père
La statue et le vrai portrait,

En cavalier d'ivoire net,
D'une ame loyale et sincère
Et pleine d'un profond respect. »

Le duc de Bourgogne parut très content de ce présent, et le reçut avec toute l'honnêteté possible.

L'évêque de St-Pons, dans les montagnes, qui est un homme fort vénérable par sa figure, et qui paraît un sage prélat, était hier au lever du duc de Bourgogne, qui lui dit : « Monsieur, on ne vous « voit guère à la Cour » ; ce qui fut regardé comme une louange très grande que lui donnait ce prince. Cet évêque dit, entr'autres choses, qu'il existait dans son diocèse un gentilhomme qui avait dans sa terre une aire d'aigle. C'est un nid et même une *héronnière*[1]. Quand des aigles sont habitués en un lieu, ils n'en sortent point; et cela, comme on le dit, entraîne une grande utilité, parce que l'aigle apporte à ses petits des agneaux, des lièvres et des perdrix. Le seigneur du lieu a de jeunes enfans qui savent grimper aux rochers et lui remettent ce gibier. On prétend que ce profit est considérable.

Les Princes allèrent ce matin à la messe aux Cordeliers, avant leur départ de Carcassonne. Nous sommes partis de cette ville à 9 heures, après

---

[1] Lieu où se tiennent les hérons.

avoir passé le pont qui est sur l'Aude ; en sortant nous avons laissé tout proche, à notre droite, la cité qui est comme une autre ville fermée de murs et de tours, élevée sur une croupe ; là se trouve l'église cathédrale qui est dédiée à Saint Nazaire.

On voit en cette cité une vieille figure de pierre toute mutilée, que l'on dit être celle de la dame *Carca*, qui a sauvé anciennement la ville des ennemis, lesquels venaient pour la surprendre. Les ayant aperçus de loin, elle courut à la cloche et commença à sonner l'alarme, ce qui donna le moyen aux habitans de se mettre en état de défense, et de repousser les assaillans. C'est de là que la ville a pris le nom de Carcassonne, comme qui dirait *Carca sonne*.

En sortant du faubourg, nous avons encore vu à droite les Pyrénées couvertes de neige, et à gauche cette autre chaîne de montagnes qui va jusques en Auvergne. A cent pas de la ville, nous avons commencé à trouver pour la première fois des oliviers, et nous en avons aperçu une grande quantité toute la journée.

Nous avons passé l'Aude à Tresbes, où les Princes ont monté à cheval pour aller reconnaître le pont sur lequel passe le canal, qui est très beau et fort bien bati ; l'Arbio qui passe dessous, est une petite rivière qui tombe dans l'Aude à Tresbes. Là nous avons passé le canal sur un pont,

l'ayant toujours à notre droite ; nous l'avons repassé à Marseillette, où les Princes ont dîné, et l'avons toujours eu à notre gauche. Enfin, nous sommes arrivés à Azill. Le maître du logis où les Princes sont logés, fait couler une fontaine de vin muscat devant leur porte.

LETTRE LIII.

Capestan, 23 février 1701.

Nous sommes partis ce matin de Zill, Zillac ou Azill, car on donne à ce lieu ces trois noms. Les Princes se sont trouvés, à 9 heures du matin, sur les bords du canal, au pont d'Ognon, où le président Riquet les attendait avec une petite flotte qu'il avait fait partir de Toulouse ; elle consistait en sept barques. La principale, qui était destinée aux Princes, était peinte en dehors et tapissée au dedans d'un damas cramoisi. Il y avait deux fauteuils de même, six petites chaises et des formes pour garnir les côtés. Sur le milieu de la barque, se trouvaient deux grands rideaux de damas attachés avec des cordons d'argent ayant des franges au bout ; ces rideaux étant tirés, pouvaient former un réduit dans cette barque pour les Princes, lorsqu'ils le jugeraient à propos. Enfin, toutes les

commodités s'y trouvaient sans être obligés d'en sortir. Les six autres barques étaient aussi très proprement meublées avec de pareilles commodités que l'autre. Elles étaient toutes pourvues d'un nombre suffisant de relais pour les traîner. Les Princes étant descendus de carrosse, furent harangués par le Juge-Châtelain du canal, après quoi ils montèrent dans leur barque.

Cette petite flotte partit aux acclamations d'un peuple infini, et au bruit des trompettes et autres instrumens qui étaient dans une huitième barque. Ils arrivèrent, dans une demi-heure, à l'écluse double de *Penautier*, qu'ils voulurent passer sans mettre pied à terre. Ils admirèrent les montagnes au pied desquelles elle est placée, et demi-heure après ils arrivèrent à l'écluse simple d'*Argens*, qu'ils passèrent de même que la précédente. Cette écluse est la dernière qu'on rencontre dans cette espèce de canal jusques aux huit écluses accolées près de Béziers, ce qui fait une retenue d'eau de huit lieues d'étendue. Quelque temps après avoir quitté l'écluse d'Argens, on arrive au *roc de Roubias*, qui est une montagne fort haute, d'un rocher semblable à du marbre, dans lequel le canal est taillé l'espace de plus de 120 toises dans toute sa largeur. Lorsqu'on eut passé cet endroit, on arriva à midi au lieu dit *Roubias*, où la flotte s'arrêta.

Les Princes sortirent de leur barque, et passè-

rent dans une autre, où le président Riquet avait fait préparer un repas magnifique. Il eut l'honneur de servir le duc de Bourgogne pendant le dîner, et le marquis de Broglie servit le duc de Berry. Les autres barques furent servies en même temps. Le dîner fini, l'on se rembarqua et l'on recommença à voguer.

Etant arrivés au pont d'Arzilliers, qui est sur le grand chemin de Béziers, les Princes descendirent de la barque pour monter en carrosse, et allèrent à Capestan par terre. Ce lieu est peu de chose. Il appartient au cardinal de Bonzy, archevêque de Narbonne. Ce qu'il y a de plus digne d'attention, ce sont deux belles fontaines. Les Princes sont logés dans la maison d'un homme mort depuis peu, et qui était le juge de ce lieu.

LETTRE LIV.

Béziers, 24 février 1701.

Nous partîmes de Capestan à neuf heures. Nous avons passé par des chemins plus beaux que les allées de Versailles. Les Princes ne sont partis qu'à dix heures. Ils allèrent à pied jusqu'au canal,

l'espace de trois cents pas. Ils so sont embarqués comme ils avaient fait le jour précédent, et ont passé, sans débarquer, au *Malpas*. C'est une montagne qui porte ce nom et que l'on a percée en forme de voûte pendant cent toises de longueur, sans compter la distance des deux bouts à ciel ouvert qui en ont bien autant. Sous cette voûte, passe le canal qui est de quatre toises de largeur, avec des banquettes de trois pieds de chaque côté, pour le passage des gens à pied ou à cheval. Il se trouva tant de peuple à l'abord de cette montagne, que les deux côtés et tout le dessus en étaient couverts. Les Princes furent charmés d'entendre, en passant sous cette voûte, la multiplicité des échos qui répétaient confusément ce que les trompettes et les autres instrumens jouaient pendant le trajet de cette montagne voûtée.

Ils arrivèrent à deux heures après midi, et ils trouvèrent la bourgeoisie sous les armes. Ils logèrent à l'Evêché, où ils reçurent les présens de ville. Le bâtiment en est beau, et les deux appartemens admirables; du côté gauche, on y découvre de belles campagnes, l'étang de Thau et la mer Méditerranée. L'évêque est de la maison de Biscara, des meilleures de ce pays; il a 30,000 livres de rente.

Il ne faut pas que j'publie *Pepes Hugues* : C'est une statue de marbre très ancienne, mutilée de

tous côtés, mais dont la figure parfaite reste dans le souvenir des habitans de Béziers. Ce *Pepes Hugües*, à ce qu'ils disent, fut jadis un bon bourgeois de la ville, zélé pour sa patrie, qui ayant été attaqué par des ennemis, défendit si vigoureusement son quartier, dont apparemment il était le capitaine, qu'il fut cause qu'ils levèrent le siége de la ville qui était à demi rendue. C'est de là que la rue où nous sommes logés se nomme la *Rue Française*, c'est-à-dire franche et délivrée de la domination étrangère; et, en reconnaissance, au carrefour de cette rue, du côté de la place de l'Hôtel-de-Ville, les habitans lui ont élevé cette statue de marbre qui, dans la suite des temps, malgré toute l'estime que la ville en fait, a été maltraitée par les garnisons et par les soldats passans. Cependant pour l'arrivée des Princes, ils l'ont fait rétablir en plâtre, et lui ont donné un nez, des bras et des jambes; tout le corps est peint de couleur de chair, et les habits sont dorés. On lui a fait une loge de verdure, et devant lui pend une lanterne ronde, fort historiée, contenant cinq ou six chandelles.

On parle fort ici de la cave d'*Espagnas*, comme d'une merveille, pour la grandeur et la beauté. On dit qu'elle tient des foudres considérables, entre autres quatre dont l'un s'appelle *Paris*, l'autre *Rouen*, le troisième *la Rochelle*, et le quatrième *Montauban*; 1,500 tonneaux y sont dépo-

sés. Le Roi est allé la voir, quand il a passé ici. Les vins de cette cave se débitent communément en Italie et en Suisse.

LETTRE LV.

Montpellier, 27 février 1701.

Le 25, jour de notre départ de Béziers, les Princes se rendirent à la Cathédrale dédiée à Saint Nazaire, ainsi que celle de Carcassonne. Tous les honneurs accoutumés leur furent rendus. Un officier du régiment de Roussillon, qui se trouva ce matin au lever du duc de Bourgogne, présenta à ce Prince un gros bouquet de plus de vingt œillets superbes. De Béziers, nous avons passé à Bellerot; nous avons trouvé après une belle chaussée, ensuite des friches avec des quantités d'herbes odoriférantes; de là, nous avons passé au travers de Pézenas, petite ville très jolie. Toutes les maisons y sont bien bâties en pierre de taille. Il y a une grande place au milieu, au bout de laquelle se trouve une halle; on voit à l'autre bout un endroit qu'on appelle le *Quai*, qui est proprement un lieu de promenade élevé exprès de cinq ou six marches plus haut que la place.

De là, nous avons passé au château du prince de

Conti, que l'on nomme la *Grange des Prêtres*, et qui n'est couvert que de tuiles vernies. Après avoir franchi une superbe chaussée, vu beaucoup de mûriers blancs, de figuiers et de romarins, nous sommes arrivés à une abbaye de Bénédictins, qui appartient au cardinal de Bonzy, où nos Princes ont couché.

Cette abbaye est une charmante solitude. On y trouve d'abord, en entrant, une terrasse sur laquelle il y a des orangers en pleine terre et toutes sortes de plantes rares que nous voyons dans l'orangerie de Versailles, dans des vaisseaux et des caisses de faïence. Dès que les Princes furent arrivés à l'abbaye, ils y jouèrent au mail. Le maréchal de Noailles ordonna aux musiciens de la suite, et à Pascariello, d'inventer quelque chose pour divertir après le souper; ce qu'ils concertèrent ensemble.

Pascariello, un des acteurs de la Comédie italienne, et Lalande, violon de l'Opéra, se déguisèrent en femmes, Gaye en gentilhomme campagnard, Roger en cuisinier, et Rebel en paysan. Cette troupe se présenta à la porte des Princes L'huissier les repoussa, disant que personne n'entrait. Pascariello et Lalande, qui avaient un ordre secret du maréchal de Noailles de presser l'huissier, lui dirent que les Princes ne trouveraient pas mauvais que d'honnêtes femmes vissent leurs appartemens, et poussèrent tant qu'ils entrèrent

suivis de leur troupe; ce qui surprit très agréablement les Princes. Pascariello et Lalande dansèrent une bourrée ensemble, prenant mille postures très divertissantes ; ensuite Roger et Gaye chantèrent, en parties, une chanson de paysan fort plaisante; après quoi Lalande et Rebel ayant pris leurs violons, accompagnèrent Pascariello, Roger et Gaye, qui chantèrent un trio en fesant mille figures grotesques.

Hier 26, je partis à sept heures du matin : au bout de 200 pas, comme je marchais en rêvant, je fus surpris en revenant de ma rêverie, de me trouver au bord de la mer. A une portée de canon du bord, il y a une île sèche que l'on nomme l'île de Setz. L'eau qui est entre cette île et le bord se nomme l'étang de *Thau*. On dit que quand la mer s'agite, il n'y a pas un endroit plus dangereux, à cause que l'eau se trouve resserrée entre deux terres.

De là, nous avons passé à Dijan, et nous sommes arrivés à Montpellier à onze heures, après avoir vu devant nous cette chaîne de montagnes que l'on nomme les Cevennes.

LETTRE LVI.

Montpellier, 27 février 1701.

Nous voici dans le pays des jolies villes. Il faut demeurer d'accord que nous n'avons encore rien vu de si agréable et de si riant que Montpellier. Peut-être que le beau temps contribue à faire trouver ainsi cette cité; mais, à ce que l'on dit, ce beau temps s'y rencontre souvent. Les rues n'y sont pas fort larges: les maisons y sont assez hautes. Cependant, comme elles ont été faites de cette manière à cause du soleil qui y est très chaud et très brillant, on peut juger de là qu'il y fait toujours très beau et très clair.

Les maisons sont très propres au dedans et au dehors, et il n'y a peut-être pas de lieu en France où l'on trouve plus de propreté qu'à Montpellier. On y en compte quantité de nobles et de riches, car on s'y pique beaucoup de noblesse. Les rues sont couvertes de chaises à porteurs, qui ont les couleurs de leurs maîtres.

Si les *mouches* [1] d'été sont aussi communes ici que celles d'hiver, elles y doivent être fort importunes; il n'y a point de visage de femme qui n'en porte sa douzaine ou environ, tant grandes

---

[1] Duché veut faire un jeu de mots.

que petites. Je les trouve charmantes à mille jeunes personnes, qui ont des teints de lis et de rose; mais aux vieilles et aux noires, qui en sont toutes couvertes, je ne puis pas les souffrir.

Ce matin, en cherchant une messe, j'ai vu par nécessité et en courant quatre églises : St-Paul, Ste-Anne, St-Pierre et Notre-Dame. Elles sont toutes propres ; mais St-Pierre et Ste-Anne doivent être distinguées parmi les autres.

La réception que l'on a faite aux Princes serait au-dessus de toutes, si l'on pouvait ajouter quelque chose à celles de Toulouse et de Bordeaux. On peut dire qu'elle les égale, avec cette différence seulement que le port de Bordeaux n'est point ici, ni la grande étendue de la ville de Toulouse. Mais pour le grand monde, les superbes tapisseries, la nombreuse milice, les fenêtres, les balcons garnis de dames belles et magnifiques en parures, les illuminations, l'ordre et la propreté, rien ne surpasse ceci.

Il y avait une compagnie de deux cents grenadiers, c'est-à-dire de gens vêtus à la dragonne, dont chaque particulier avait fait faire son bonnet de la même figure, mais orné chacun selon son goût et sa dépense ; les uns étaient garnis de galons d'or ou d'argent, les autres brodés d'une façon ou d'une autre. Toute la ville était garnie d'une double haie de bourgeois sous les armes, au nombre de sept compagnies, depuis l'avant-poste

jusques au logement des Princes, qui n'est que la maison d'un particulier nommé M. Desplan, président de la Chambre des Comptes. Il n'y a pas dans Paris une plus jolie maison que celle-là. Les Princes n'ont pas logé à l'Evêché, quoique ce soit d'ailleurs une maison très logeable et parfaitement bien meublée, mais parce que le premier étage est au haut de plus de cinquante marches d'un escalier très petit, et qu'à cause de cela il n'y a point de commodité pour le service. Le jardin de l'Evêché est de niveau au second étage; la raison en est que St-Pierre est bâti dans un endroit fort bas de la ville, mais dont tous les environs sont très élevés.

Le duc de Bourgogne et le duc de Berry furent harangués à leur entrée par les Consuls, le Viguier et l'Assesseur de la ville; leur marche se fit au bruit du canon de la citadelle, des tambours, violons, trompettes et des cris de *Vive le Roi!* Leurs carrosses furent suivis de ceux de plusieurs personnes les plus distinguées de la ville. Après qu'ils furent arrivés, le commandeur Maldaquini vint leur faire compliment de la part de Sa Sainteté. Les principaux de la noblesse d'Avignon les complimentèrent aussi de la part du Vice-Légat. Après ces complimens, les Consuls firent les présens de ville, qui consistaient en vins et en parfums.

Il y a ici Université de Médecine et Jardin du Roi pour les *simples*, comme à Paris.

M. Chicaneau fils, chancelier de l'Université, est celui qui a harangué à la tête de ce corps. Son père, que M. de Noailles dit avoir été l'homme qui parlait et haranguait le mieux, est devenu aveugle.

Il y a aussi en cette ville une compagnie d'*archers*, c'est-à-dire de gens qui tirent de l'arc. C'est une compagnie comme celle de nos arquebusiers de Beaumont. Le capitaine, bel homme, fait à peindre, et plusieurs officiers vêtus magnifiquement, ont fait présent ce matin aux Princes d'un arc à chacun, et d'un carquois plein de flèches très dorées. Ils doivent tirer le *perroquet* devant Messeigneurs.

Hier au soir, après souper, nous vîmes un superbe feu d'artifice au-dessus de tout ce qu'on a pu faire en route, et c'est en cela que cette ville a surpassé les autres. Les Princes y prirent plaisir durant une demi-heure. Les illuminations à l'Evêché, à Notre-Dame, à St-Pierre et par toute la ville, et le mouvement du peuple, furent extraordinaires.

LETTRE LVII.

Nîmes, 2 mars 1701.

Nous partîmes hier de Montpellier. Nous passâmes à St-Brix, à Lunel-le-Vieux. Nous laissâmes Lunel-la-Ville à droite. Nous passâmes la Vidourle, parce qu'il y a quelques maisons, et enfin nous arrivâmes à Nîmes. Ce pays-ci est beau; les villes et les villages y sont aussi fréquens que chez nous. La ville de Nîmes est remplie de merveilles de l'antiquité.

J'oubliais de dire que l'évêque de Montpellier est M. Colbert, frère du marquis de Torcy. J'allai le 27 février au *Bel-Air*, qui est une promenade au sortir de Montpellier. Le jardin de la Médecine est au-dessus, à droite; il y a six grandes allées principales, et quelques-unes sous un amphithéâtre; mais celles des plantes médicinales sont composées de huit couches élevées et revêtues de pierres de taille, avec des rigoles de distance en distance. Ce même jour, les archers se promenèrent par la ville, ayant M. de Many, leur capitaine, à leur tête; ils marchaient tous deux à deux avec des habillemens uniformes, et ayant chacun un valet à son côté. De ces valets, l'un était habillé à la polonaise, l'autre à la mo-

resque, à l'arabesque, à la janissaire, à la turque et à l'arménienne, enfin, tous fort extraordinairement et proprement; ils portaient les arcs de leurs maîtres, qui avaient, d'un air négligé, une flèche à la main. Cette troupe, au nombre de trois cent cinquante membres, était accompagnée d'une belle musique. On voyait à la suite quantité de jeunes enfans vêtus en amours, portant des carquois dorés derrière l'épaule, tenant des arcs à la main, et, au lieu de flèches, de petites seringues avec lesquelles ils seringuaient de l'essence et de la poudre odoriférante aux dames qu'ils rencontraient. Cette troupe passant dans la cour des Princes, trois de ces petits amours se détachèrent des autres et récitèrent, chacun à son tour, les vers suivans :

PREMIER AMOUR.[1]

Princes, c'est à regret que je vous abandonne
Mon arc, mon carquois et mes traits :
Je ne puis plus blesser personne;
On ne se rend qu'à vos attraits.
Mais si je sens que, par vos charmes,
A vous céder vous contraignez l'Amour,
Qui peut douter que, par vos armes,
Mars ne doive bientôt vous céder à son tour?

DEUXIÈME AMOUR.

Grands Princes, pour vous rendre hommage,
Le Dieu d'Amour vient recevoir vos lois,

Et mettre entre vos mains son arc et son carquois ;
Trop heureux s'il a l'avantage
De pouvoir vous redire encore mille fois :
Grands Princes, pour vous rendre hommage,
Le Dieu d'Amour vient recevoir vos lois.

TROISIÈME AMOUR.

Tout reconnaît ma puissance suprême ;
Les hommes et les Dieux ont ressenti mes coups ;
Princes, il n'appartient qu'à vous
De désarmer l'Amour lui-même.

Dans une des extrémités de Montpellier, on avait dressé un mât de navire de la hauteur de vingt toises, au haut duquel on avait attaché un perroquet de bois doré de demi-pied de diamètre. Chaque chevalier tira une flèche seulement. Un d'eux abattit une aile et un autre mit une flèche dans le cou, qui y resta tremblante. Les Princes prirent beaucoup de plaisir à cet exercice ; cette compagnie a près de quatre cents ans d'ancienneté.

L'Université de Montpellier passe pour la plus célèbre en médecine qu'il y ait en France. On n'y reçoit point de docteur, s'il n'a eu sept fois la robe et le bonnet de Rabelais dans le château de Morac, tant ce docteur est en vénération parmi ceux qui ont la conduite de cette académie. En voici la raison :

Des écoliers ayant fait quelque désordre dans la ville, qui attirèrent des plaintes de la Cour contre l'Université, on priva cet établissement d'une partie de ses libertés et priviléges. Rabelais, qui avait été moine et d'un esprit fort enjoué, étant pour lors à Montpellier, participa aux chagrins que cette nouvelle donna aux académiciens. Il alla à Paris se présenter en habit et en bonnet de docteur chez le chancelier Duprat. Le suisse, qui le prit pour un fou, lui ayant demandé ce qu'il voulait, Rabelais lui répondit en latin, et comme il n'y entendit rien, on fit venir un des officiers du chancelier qui savait cette langue. Lorsque Rabelais l'entendit il lui parla grec; on lui présenta un homme qui entendait parfaitement le grec, à qui le docteur parla hébreu; et si on lui parlait hébreu, il répondait en arabe, en syriaque, etc.; de manière qu'ayant épuisé la science de l'hôtel du chancelier, ce seigneur demanda à le voir, et Rabelais l'ayant harangué en faveur de tous ceux qui fesaient leurs études à Montpellier, il en obtint le rétablissement de tous les priviléges qu'on leur avait ôtés. Ce Rabelais fut fait curé de Meudon, et mourut à Paris en 1553. Son humeur était si enjouée qu'on lui fit l'épitaphe suivante :

Pluton, prince du noir empire,
Où les tiens ne rient jamais,
Reçois aujourd'hui Rabelais,
Et vous aurez tous de quoi rire.

Voici la harangue faite aux Princes par le Viguier de Montpellier.

« Messeigneurs,

« Quelle joie pour les habitans de cette ville! Nous possédons des Princes qui font les délices de la France et l'admiration de l'Europe.

« L'étonnement dont nos esprits sont frappés n'est pas moindre que cette joie, quand nous considérons avec quelle grandeur d'ame vous avez bien voulu vous dépouiller de vos droits pour établir le repos universel, pour unir les cœurs de deux nations jalouses, et pour donner des couronnes à un frère. C'est sans doute pour faire connaître aux Français l'amour et l'estime que vous avez pour eux; c'est pour faire voir à toute la terre que vous préférez le plaisir de régner un jour sur un peuple si fidèle et si belliqueux, à la gloire de posséder des royaumes dans toutes les parties du monde. La France n'oubliera jamais cette préférence et cette affection. Eh! que ne pouvez-vous point entreprendre à la tête d'une nation martiale et pleine de reconnais-

sance, surtout après que vous serez formés dans le gouvernement et dans l'art militaire sur de bien plus parfaits modèles qu'Alexandre ne l'avait été sous Philippe, quand il entreprit de se rendre maître de l'univers ! »

LETTRE LVIII.

Beaucaire, 3 mars 1701.

Les Princes arrivèrent à Nîmes le premier de ce mois, sur les cinq heures après midi. Ils trouvèrent à cinq cents pas de la ville, la compagnie des garçons marchands, mais sans armes, ne leur étant pas permis d'en porter. Après avoir reçu les complimens des diverses autorités, ils logèrent à l'Evêché, et ce fut la garnison du château qui fit la garde chez eux.

Nîmes est une grande ville, belle et fort peuplée. Elle est si ancienne que l'on dit que Nemausus, fils d'Hercule, en est le fondateur. Elle était autrefois incomparablement plus grande qu'elle n'est à présent, puisqu'elle renfermait sept montagnes, comme l'ancienne Rome, et avait mille tours. Ici triomphe l'antiquité. La première chose que j'en ai vue, est ce qu'on appelle la *Maison Carrée*. On prétend, et il est vrai, que

c'est un Mausolée qu'Adrien fit élever à Plautine, femme de Trajan, qui, ayant été stérile, l'adopta pour son fils. On y voit une ancienne inscription latine, dont voici à-peu-près le sens: « Moi Adrien, empereur, j'ai élevé ce tombeau à la mémoire d'une mère stérile. » Il y a encore une autre inscription latine sur la porte de l'entrée de la *Maison*, qui est présentement une église que l'on a donnée aux Augustins; on peut l'expliquer ainsi: « Ce monument, recommandable par son antiquité, ayant été rétabli par les ordres de Louis-le-Grand, et par les soins de M. de Lamoignon, intendant de cette province, d'un usage profane auquel il avait été destiné, a été appliqué à un usage plus saint. »

On entend assez ce que c'est que la *Maison Carrée*, puisque c'est effectivement un bâtiment carré; mais il est environné tout autour de colonnes corinthiennes. Il y en a six qui forment le péristyle ou vestibule, et douze de chaque côté du corps du bâtiment; ce qui surprend, c'est de voir leurs chapiteaux aussi entiers que s'ils venaient d'être achevés; tout l'entablement et les frontons sont accompagnés d'ornemens admirables pour la délicatesse et pour le goût.

Le 2 mars, les Princes étant allés à la messe à la Cathédrale, ils y furent reçus par l'évêque de Nîmes, à la tête de son clergé. C'est cet illustre abbé Fléchier, grand prédicateur, célèbre

panégyriste, qui a écrit l'histoire de la Vie de Théodose-le-Grand, et qui a mérité par son éloquence et par sa vertu le gouvernement spirituel de cet évêché; il adressa le discours suivant au duc de Bourgogne :

« Monseigneur,

« Si c'est un bonheur pour les peuples de connaître les Princes qui sont nés pour les commander, de voir ce caractère de grandeur que Dieu a gravé sur leurs fronts augustes, de remarquer dans leurs actions et dans leurs personnes je ne sais quel mélange de douceur et d'autorité qui produisent le respect et la confiance, et de chercher dans leurs favorables regards des marques de bonté et des espérances de protection, ce doit être aussi un plaisir pour les Princes de voir ces mouvemens affectueux d'une multitude empressée, d'entendre ces acclamations de joie, d'admiration et de tendresse, et de recevoir les hommages de tant de cœurs uniquement occupés du désir de les honorer et de leur plaire.

« Le Roi ne pouvait nous donner un spectacle plus digne de lui : il fait partir de sa grandeur les plus vifs rayons de sa gloire; il communique au dedans et au dehors même du royaume, ce qu'il a de plus cher et ce qui lui ressemble le plus; et, se multipliant pour ainsi dire en la per-

sonne de ses petits-fils, il se plaît à faire voir au monde une postérité déjà capable de le gouverner.

« Vous avez vu sans envie tomber des sceptres à vos côtés dans la main d'un Prince de votre sang, vous lui avez rendu toutes les offres d'une piété fraternelle; vous l'avez conduit jusques au pied du trône où vous aviez droit de monter vous même, si vous n'aviez préféré aux couronnes que les hommes donnent celle que Dieu vous a destinée.

« Vous venez de remettre ce dépôt sacré qui vous avait été confié, d'abattre ces bornes fatales qui divisaient la France d'avec l'Espagne, d'unir les esprits et les intérêts de l'une et de l'autre monarchie, et de serrer à la vue des deux nations les nœuds d'une alliance éternelle.

« Il était juste que nos Provinces fussent ensuite honorées de votre présence, que le Roi qui vient de faire tant de grâces à l'étranger, marquât en même temps la bonté qu'il a pour ses peuples; et qu'après avoir donné des rois à nos voisins pour sa gloire, il nous montrât pour notre consolation ceux qu'il nous réserve.

« Nous voyons en vous, et en ce Prince que la gloire conduit avec vous, et que les grâces accompagnent, tout ce qui peut faire la félicité et les délices du royaume. Héritiers de la piété d'une mère dont le Ciel s'est hâté de récompenser les vertus, formés sur les exemples d'un roi qui

vous enseigne l'art de commander, d'un père qui, tout grand qu'il est, vous apprend celui d'obéir, vous avez joint à l'éclat de la naissance le mérite de l'éducation.

« De là vient cette grandeur d'ame que la nature, l'étude, la religion ont formée en vous, cet esprit juste et pénétrant qui examine avec soin et décide avec connaissance, cet amour des lettres qui inspire aux grands des principes de vérité et de sagesse, cette bonté qui s'intéresse à tous les soulagemens publics et particuliers.

« Ce sont des qualités, Monseigneur, que l'Église a droit de louer par nos ministères. Elle va vous conduire au pied des autels, chanter hautement les cantiques du Seigneur, qui lui élève de tels protecteurs, et faire ensuite des vœux ardens pour votre conservation, pour votre gloire temporelle, et pour votre bonheur éternel. »

Après dîner, les Princes montèrent à cheval pour aller voir les antiquités de la ville. Nous vîmes premièrement une fontaine de Vesta : elle est au pied d'une montagne, dans un endroit où cette montagne fait un vaste amphithéâtre. Il y avait un monde infini. La fontaine est dans un demi-cercle revêtu de pierre, pour la séparer du chemin qui l'environne, et par où toutes sortes de voitures, même plusieurs de front, peuvent

passer. Elle a beaucoup plus de circuit que celle de Dax; l'eau en est froide et très-bonne à tout, notamment à la teinture; il y a un abîme dans la source, comme à celle de Dax. On dit que cette fontaine était l'endroit où se purifiaient les prêtres et les prêtresses qui offraient les sacrifices dans le temple de Diane, dont on voit près de là, du côté de dehors, les anciens et précieux restes. Il y a encore une porte, ou plutôt deux pilastres si détruits, qu'il n'y reste rien ou peu du chapiteau; une demi-voûte d'un travail admirable; l'endroit de l'autel où était posée la statue de la déesse; quelques colonnes si gâtées, qu'on distingue à peine qu'elles sont d'un ordre composite. Le carreau subsiste, mais une partie de la voûte qui est tombée dessus, empêche qu'on n'en voie bien les compartimens. De cet endroit, on voit, au-dessus de cet amphithéâtre en montagne, un reste de tour, nommée la *Tour-Magne*. On prétend que les murs de l'ancienne enceinte de la ville passaient là, et que cette tour était l'*Ærarium publicum*[1] des Romains.

De là, nous allâmes aux *Arènes* de Nîmes : c'est un des plus beaux restes d'antiquité qu'on puisse voir. Il faut savoir qu'*arena*, au sens des anciens, veut dire *lieu de combats*; aussi les Arènes de Nîmes étaient un amphithéâtre qui con-

[1] Trésor public.

tenait un nombre infini de personnes pour voir les spectacles, les combats d'animaux ; ceux de gladiateurs et autres semblables. C'est donc un grand bâtiment ovale très élevé ; la place des combats, dans le milieu, est fort ornée de colonnes au-dehors, avec leurs frises et corniches, qui sont d'ordre dorique, un ordre toscan au-dessus. Il y a plusieurs degrés d'escalier pratiqués pour monter dans une grande galerie qui règne autour, et qui a vue sur le dehors ; on monte au faîte du bâtiment, et l'on se trouve sur ce qui est véritablement l'amphithéâtre. Seize grands degrés en pierre de taille règnent autour de l'ovale, et servent de toit, sur lequel le peuple s'asseyait, et d'où il voyait les combats qui se fesaient sur l'arène.

La ville de Nîmes ayant été prise par Charles-Martel, sur les Surrasins qui l'avaient en leur possession, le vainqueur mit le feu dans ce grand édifice, si solidement bâti qu'il crut ne pouvoir le détruire autrement. L'effet de l'incendie fut si peu considérable, qu'il ne fit que fendre quelques pierres, et l'édifice est resté dans son entier. On entre dans le bas par deux portes. Par succession de temps, on y a bâti plusieurs maisons, et c'est actuellement un quartier de la ville, nommé le *quartier des Arènes*. Comme la beauté du dedans est gâtée par ces maisons, tout le monde jugea qu'il fallait les abattre, pour y

mettre la statue du Roi. Cet amphithéâtre a 470 pas de tour. On y voit encore deux gladiateurs taillés sur la pierre, une louve qui allaite Rémus et Romulus, et les vautours qui portèrent ces deux fondateurs à Rome.

Il y a à Nîmes un beau Cours, des casernes très propres, une belle Esplanade où les marchands avaient fait faire un beau feu d'artifice qui fut tiré ce soir-là. Ils ont fait un présent très galant aux Princes de douze douzaines de sachets d'herbes odoriférantes, d'une riche toilette, et de plusieurs carreaux qu'ils appellent *sultanes*. Il y a un Mail extraordinaire par ses traverses, un Château ou citadelle à quatre bastions, où les Princes se rendirent, et une assez belle maison de Jésuites. Pour l'Evêché c'est peu de chose. J'y ai vu le prince Emmanuel en habit d'abbé; on dit que le Roi l'a mis sous la conduite de l'évêque de Nîmes pour en faire un honnête homme. Il a de l'esprit tout ce qu'on peut en avoir. C'est le jeune prince de la maison d'Elbeuf, qui avait tant mangé d'oublies à Fontainebleau qu'il en pensa crever. Il y a aussi une caserne à Nîmes qu'on dit aller jusques à Arles sous terre; c'était la manière des Romains d'avoir dans plusieurs endroits des communications souterraines pour aller d'une ville à l'autre.

L'on voit aussi, dans le jardin de Saint-Privat, des grottes antiques fort belles, et quantité de statues fort curieuses. Dans le voisinage de la ville,

environ à une lieue et demie, se trouve un ouvrage des Romains très remarquable, qui est le Pont du Gard ; ce sont trois ponts l'un sur l'autre. Tout l'ouvrage peut avoir 82 pieds de hauteur.

Nîmes est fort riche ; il s'y fait chaque année pour plus de cinq à six millions de commerce de serges, de draperies, de bas et d'autres marchandises. Nous sommes arrivés à Beaucaire, après avoir passé par St-Venant, dans de rudes montagnes.

LETTRE LIX.

Salon, le 4 mars 1701.

Les Princes partirent hier de Nîmes à neuf heures, après avoir entendu la messe aux Jésuites, et arrivèrent l'après-midi à Beaucaire, où ils couchèrent. Cette ville est au bord du Rhône et la dernière du Languedoc. A l'autre bord de ce fleuve est la ville de Tarascon, qui est la première de Provence. Il y a un proverbe qui dit : « *Entre Beaucaire et Tarascon, il ne paît ni brebis ni moutons.* » La raison en est qu'il n'y a rien entre les deux villes que le Rhône. Ce fleuve est fort large et fort impétueux, pourtant il n'y a dessus qu'un méchant pont de bateaux ; et comme

le pont ne peut pas aller droit d'une ville à l'autre, il y a une grande chaussée bâtie de main d'homme au milieu de la rivière, laquelle joignant le pont du côté de Beaucaire et du côté de Tarascon, forme à peu près un Z.

Il n'y a rien de rare à Beaucaire, si ce n'est la foire qui s'y tient tous les ans, où il se vend toutes sortes de marchandises; mais, à Tarascon, l'église de Ste-Marthe fixe l'attention des voyageurs. On y voit un beau reliquaire d'or, où sont les restes de cette Sainte, lequel a été donné par Louis XI, qui y est représenté à genoux. L'histoire de Marthe y est gravée par petits tableaux carrés. Dans une chapelle souterraine est le tombeau de la Sainte, avec sa représentation couchée dessus. La chapelle est toute incrustée de marbre. Cela a été fait par un archevêque d'Avignon, nommé Marini. On y aperçoit aussi, sur le degré, le tombeau de Jean Cossa, ministre du roi René, comte de Provence, roi de Jérusalem, de Naples et de Sicile.

On montre la figure d'un *dragon* qui, dit-on, causait autrefois de terribles ravages, en dévorant tous ceux qu'il rencontrait aux environs de cette ville. Sainte Marthe le prit par le cou avec sa ceinture, et le livra ainsi au peuple qui l'assomma sans crainte. On promène tous les ans cette figure de dragon au jour de la fête de la Sainte; et pour la faire remuer, il se met huit ou dix

hommes dessous, qui la tournent à leur gré, et lui font jeter du feu et des flammes par la gueule et par les narines.

Le comte de Broglie, commandant du Languedoc, quitta les Princes à Beaucaire. L'Intendant y avait fait préparer une barque fort ornée pour le passage du petit Rhône à Fourques, par où l'on avait cru qu'ils passeraient pour aller à Arles; mais la petite vérole qui y était alors, et dont l'Archevêque, chez qui ils devaient loger, n'était pas encore parfaitement guéri, leur ayant fait prendre une autre route, cette barque devint inutile, aussi bien que quantité d'autres qui avaient été préparées pour le passage du grand Rhône, parce que le pont de Beaucaire se trouva en si bon état, par les soins de cet Intendant, que les Princes aimèrent mieux le passer à pied.

LETTRE LX.

Aix, 6 mars 1701.

Nous partîmes de Beaucaire le 4 de ce mois et nous passâmes par Tarascon. Comme la Provence commence en cet endroit, le comte de Grignan [1], qui y commande, y reçut les Princes

[1] C'est le même qui avait épousé la fille de Mme de Sévigné.

à la tête de deux cents gentilshommes qui eurent tous l'honneur de les saluer. Ce Comte leur présenta les Procureurs du pays de Provence, qui les complimentèrent. M. le Bret, premier président et intendant, eut aussi l'honneur de les saluer. Nous avons vu à notre droite, à une lieue de nous, Arles, qui a été bien mortifiée que les Princes n'aient pas passé chez elle, car on y avait fait beaucoup de dépenses pour les y recevoir. Le peuple de cette ville était partout sur le bord des chemins, où l'on voit beaucoup d'amandiers fleuris, de figuiers et de romarins.

On passa ensuite à une montagne où l'on commence de trouver des cailloux de la Crau d'Arles, de là à Boisvert, maison isolée appartenant au comte de Grignan, et où il avait, par une magnificence très grande, fait tenir à manger pour tous les officiers et les équipages. Les Princes y dînèrent; et au sortir de là nous nous trouvâmes dans une grande plaine, si remplie de cailloux ronds qu'il est impossible d'y faire un pas ailleurs que dans les chemins où on les a rangés, et où les charrois qui les ont écrasés rendent le passage praticable. Cette vaste étendue de terroir paraît stérile et de nulle valeur. Malgré cela, ce pays produit un assez gros revenu aux habitans d'alentour, par le moyen des herbes qui se trouvent sous ces cailloux, dont les moutons sont friands. Cela s'appelle la *Crau de Salon*.

C'est à Salon que l'on voit le tombeau de *Nostradamus*, ce grand faiseur de prédictions. Les Princes n'allèrent point le voir, aussi n'y a-t-il rien qui mérite d'être vu. Voici en peu de mots ce que c'est que Nostradamus : cet homme fameux, né le 11 décembre 1503, était fils de Jacques Nostradamus et de Renée de Saint-Remi. Ses aïeuls paternel et maternel étaient médecins et grands mathématiciens. L'un était médecin ordinaire de René, comte de Provence, et l'autre médecin du duc de Calabre, fils de ce Comte. On le fit étudier à Avignon, et ensuite à l'Université de Montpellier où il fut reçu docteur. Il fut après à Toulouse, où il professa la médecine, de là à Agen où il lia une étroite amitié avec Jules Scaliger. Il s'y maria; sa femme étant morte, il s'en retourna à Aix où il demeura trois ans en qualité de médecin de la Ville. De là, il se retira à Salon pour être plus en repos; il y épousa Anne-Ponce Gemelle, dont il eût trois fils et une fille. L'aîné s'appela Michel, et se mêlait aussi de prédire l'avenir; il donna même un traité d'Astrologie au public. César, second fils, écrivit l'histoire de Provence; et le dernier se fit capucin.

Le roi Henri II et Catherine de Médicis firent venir Nostradamus à la Cour, le 15 août 1556. Le connétable de Montmorency le présenta au Roi, qui ordonna au cardinal de Bourbon, pour lors

archevêque de Sens, de le loger chez lui; il reçut de S. M., et même de la Reine, de grosses récompenses. Ils l'envoyèrent à Blois voir les Princes, leurs fils, pour faire leur horoscope[1], après quoi il revint en son pays.

Charles IX, venant en Provence, eut la curiosité de le voir; l'envoya quérir à Arles, et lui donna 200 écus d'or; la Reine lui en donna 100, avec un brevet de médecin ordinaire de S. M. Le duc et la duchesse de Savoie vinrent après à Salon pour le voir. Il prédit sa mort, disant: *hìc propè mors est*, et mourut le 2 juillet 1566. Il se fit enterrer dans l'église des Cordeliers de la grand'manche, à main gauche en entrant, et dans l'épaisseur du mur, où sa veuve fit mettre le portrait du défunt, tiré de la propre main de César, son fils, avec une épitaphe gravée sur une longue pierre qui est dressée sur le mur, dont voici les paroles en français:

« Ici reposent les os du très illustre Michel Nostradamus, qui a été celui de tous les mortels estimé le plus digne d'écrire, d'une plume presque divine, tous les événemens qui arriveront à l'avenir par l'influence des astres. Il a vécu 62 ans 6 mois 17 jours. Il mourut à Salon l'an 1566, le 2

[1] Prédiction de ce qui doit arriver dans le cours de la vie de quelqu'un.

juillet. Anne-Ponce Gemelle souhaite à son mari la vraie félicité! Postérité, n'enviez pas son repos [1]. »

---

[1] Ce Michel Nostradamus a eu long-temps une grande renommée; c'était l'Isaïe des temps modernes; il avait reçu l'inspiration d'en haut, et ses prophéties renfermaient un sens apocalyptique et divin. Pourtant ces prophéties sont si vagues, si obscures, qu'elles s'appliquent à tout. Elles sont contenues dans des *Centuries*, ainsi nommées parce qu'elles sont composées de cent quatrains, écrits en mauvais gaulois. Vers ces derniers temps, c'était un préjugé populaire, que Nostradamus avait prédit la révolution. Feu M. Claudien Blanc, de Cassis, a eu la patience de composer un manuscrit de deux volumes in-folio pour démontrer que les Centuries prédisent tous les événemens mémorables de cette grande époque. Le croirait-on? Il y trouve la Convention nationale, la République, la guerre d'Egypte, le pape Pie VII, Napoléon et toutes ses campagnes, la chute et le rétablissement du Catholicisme, le Calendrier républicain, etc., etc. En vérité, l'interprète n'a-t-il pas dû posséder le talent divinatoire à un plus haut degré encore que l'auteur ne posséda le don prophétique? Ce manuscrit contient, au reste, des détails curieux sur les divers événemens de la révolution. Pour donner une idée du style et de la manière de l'auteur, nous citerons l'explication des deux derniers vers du quatrième quatrain de la première centurie. Voici ce quatrain :

« Par l'univers sera fait un monarque
Qu'en paix et vie ne sera longuement :
Lors se perdra la piscature barque,
Sera régie en plus grand détriment. »

Les Habitans de Salon aux Princes:

Au lieu d'arcs de triomphe et de feux d'artifice
Que vous venez de voir en tant et tant de lieux,
Princes, nous vous offrons nos cœurs en sacrifice :
Le Roi de tous les Rois ne demande pas mieux.

« La religion catholique est cette *barque ;* elle *sera régie en plus grand détriment;* elle éprouvera les plus grands dommages, les plus grandes pertes.—Dès le 21 septembre 1792, l'exercice de la religion catholique, apostolique et romaine, fut suspendu. — Pour donner une juste idée de ces *dommages* et de ces *pertes*, qui en amèneront bien d'autres, nous croyons devoir rapporter ici quelques faits :

« Par son émigration, M. de Juigné avait laissé l'archevêché de Paris vacant. Parmi ceux qui le postulaient, il se trouva un M. Gobet, évêque *in partibus* de Lyda, ville de la Palestine. MM. Chapelier, Thouret et autres ex-constituans, qui avaient dès-lors porté les plus grands coups au clergé de France, lui promirent sa nomination à cet archevêché, pourvu qu'il se prêtât au rôle qu'on voulait lui faire jouer. Ayant en conséquence été nommé archevêque de Paris, M. de Lyda se présenta à la barre de la Convention, y fit sa profession de foi, par laquelle il reconnut que le Catholicisme n'était qu'un pur charlatanisme, déclara n'avoir jamais pensé autrement, et déposa, pour gage de sa sincérité, ses lettres de prêtrise sur le bureau. On conçoit que de pareilles *gentillesses*, faites en présence d'une assemblée de plus de 700 *individus*, indépendamment de la multitude d'auditeurs qui était aux tribunes, durent valoir au *farceur* les plus vifs applaudissemens, lui mériter les honneurs de la séance, et la mention honorable au procès-verbal. »

Vers en langage provençal :

Voudrian n'ooublidar ren per tachar de vous plaïré,
Car naoutres aïman troou vouastre aouguste grand-païré,
Vouastre païré de mêmé, et tout cé qué n'en sui :
Aqueou qué chéris l'aoubré, aïme aoussi ben lou frui.

TRADUCTION.

Puissions-nous tout prévoir pour tâcher de vous plaire !
Car nous estimons trop votre auguste grand-père,
Votre père de même et tout ce qui s'ensuit :
Celui qui chérit l'arbre en aime aussi le fruit.

Cet ouvrage nous a paru écrit par un homme qui a bien connu les événemens de la révolution ; et l'application, souvent forcée, quelquefois naturelle, de tous ces événemens aux visions de Nostradamus, a un côté piquant et original qui, indépendamment de l'intérêt qui s'attache à tous les souvenirs de cette grande époque, donnerait quelque prix à la publication du manuscrit de feu M. Claudien Blanc.

LETTRE LXI.

Marseille, 7 mars 1701.

Les Princes ayant dîné en un lieu que l'on nomme les Quatre-Rames, arrivèrent de bonne heure à Aix. Cette ville est sans contredit des plus belles que nous ayons vues, quoique dans un endroit fort bas, environné de tous côtés de très hautes montagnes ; mais l'espèce de plaine où elle est, a assez de largeur et d'étendue. On y entre par un Cours planté de quatre rangs de mûriers blancs d'une grosseur et d'une hauteur surprenantes. Il a environ vingt toises de large, et des deux côtés se trouvent de très belles maisons en pierre de taille avec des balcons. Ce cours est orné de trois fontaines mises à distance égale. Elles sont élevées en pyramide de différente façon ; et, par six ou sept jets d'eau, elles remplissent chacune un bassin de pierre de taille, où les chevaux peuvent boire.

Les Princes trouvèrent cinq arcs de triomphe que la ville leur avait fait élever. Le premier était à l'entrée de la ville, l'autre au commencement du Cours, le troisième à l'extrémité, le quatrième à l'entrée de la place et vis-à-vis du Palais, le cinquième couvrait la porte de l'Archevêché. Une forêt d'orangers, de grenadiers,

de citronniers, de palmiers, de figuiers et d'olliviers, chargés de fruits et de fleurs, formait le premier arc de triomphe. Ces arbres étaient entourés de jasmins et d'une vigne chargée des plus beaux raisins du pays. Sur des piédestaux étaient placées les statues de la ville et de la province, habillées à la romaine, parce que cette province est la première des Gaules qui fut soumise aux Romains.

Le second arc de triomphe était un grand portail, ayant deux petites portes aux côtés, orné de de deux grandes colonnes d'ordre corinthien. Au haut de cette machine, on voyait assis sur un trophée d'armes, Caï. Sext. Calvinus, proconsul romain, qui fonda la ville d'Aix, l'an de Rome 633, et qui la consacra ensuite à Mercure. Au-dessous de cette statue, était représenté en camaieu [1], dans un grand cartouche [2], Raymond-Bérenger, dernier comte de Provence, de la maison d'Aragon, suivi de Béatrix de Savoie, son épouse, et de leur Cour, qui venaient se réjouir avec Louis-le-Grand, peint dans le même tableau, ayant à son côté le roi d'Espagne, le duc de Bourgogne et le duc de Berry.

Ce Raymond-Bérenger était fils d'Ildefons II et

---

[1] Tableau peint avec une seule couleur.

[2] Ornement de peinture.

de Garcenne de Forcalquier. Il parvint à la couronne à l'âge de cinq ans. Pierre d'Aragon, son oncle, ayant appris la mort d'Ildefons, vint en Provence, se fit déclarer tuteur du jeune Bérenger, et ce fut en cette qualité qu'il reçut le serment de fidélité de tous les corps de la province. Après avoir remis l'administration des affaires à la comtesse Garcenne, il retourna en Aragon, où il mena Bérenger auprès du roi Jacques, son cousin, qui était de même âge. Il les fit élever l'un et l'autre à la forteresse de Mouson par le Grand-Maître des Templiers et par Raymond de Pennafort, qui ayant pris l'habit de dominicain quelque temps après, se rendit célèbre par sa sainteté et par sa doctrine.

Raymond-Bérenger demeura six ans en Aragon, où ayant su par un provençal les désordres que son absence causait en Provence, il vint secrétement s'embarquer à Tarragone, et se rendit quelques jours après à Aix. Il assembla à son arrivée la noblesse de la province, et trouva que les désordres dont on lui avait parlé étaient bien plus grands qu'il ne l'avait cru; que les Albigeois s'étaient presque emparé de la Provence, et que, d'autre part, à la faveur du prince de Baux, qui prétendait avoir quelque droit sur le comté de Provence, quatre des villes principales s'étaient érigées en républiques, savoir : Marseille, Arles, Avignon et Nice, et qu'à la réserve d'Aix toutes

les autres étaient chancelantes. Ce prince ne perdit pas cœur, et ayant commencé par chasser les Albigeois de la Provence, il vainquit peu de temps après le prince de Baux, que les habitans prirent dans le lieu de Gardanne, dans une sortie qu'ils firent pour empêcher le dégât qui se fesait, et ils l'emmenèrent prisonnier à Aix.

Après tant d'avantages, Bérenger épousa Béatrix de Savoie, fille de Thomas, comte de Savoie; et ce fut par l'habileté de Romée, comte de Villeneuve, gentilhomme de cette province, qu'il remit sous son obéissance toutes ces républiques.

Il eut quatre filles qui furent mariées aux plus grands princes de l'Europe : la première, nommée Marguerite, avec Louis IX, roi de France; l'autre, appelée Hélène ou Eléonor, avec Henri III, roi d'Angleterre; Sance, qui était la troisième, avait été fiancée avec Raymond, le jeune comte de Toulouse; mais comme ce prince avait donné dans la secte des Albigeois, le Pape lui refusa la dispense pour ce mariage; et cette princesse fut mariée avec Richard, frère d'Henri, roi d'Angleterre, qui prit après la mort de son frère le titre de Roi, et fut ensuite élu empereur d'Allemagne. La quatrième, nommée Béatrix, avait aussi été fiancée avec le jeune Raymond de Toulouse; et comme le comte de Bérenger appréhenda que le pape Innocent IV ne fît les mêmes difficultés qu'il avait opposées pour le mariage de

Sance, il alla trouver ce pontife au lieu où il présidait à un concile, croyant réussir par sa présence; mais quoique ce prince pût faire, il ne vint jamais à bout d'obtenir la dispense qu'il lui demanda. Pour adoucir l'amertume de ce refus, le Pape lui fit présent de la rose d'or, que le peuple romain lui présente toutes les années le quatrième dimanche de carême, présent qui se donne au plus grand seigneur qui assiste à cette cérémonie. C'est par cette raison qu'on le représente une rose à la main.

Ce prince est enterré dans l'église de St-Jean, d'Aix, aussi bien qu'Ildefons, son père. Marguerite, après la mort de St Louis, son époux, prétendit que Bérenger n'avait pu, à son préjudice, faire Béatrix, sa sœur, héritière du comté de Provence; elle soutint que ces Etats étaient successifs, et qu'ainsi cette province lui appartenait par le droit d'aînesse. Et comme c'est d'elle que sont sortis tous les rois de France jusques à ce jour, c'est d'elle aussi que viennent les premiers droits que nos rois ont eus sur la Provence.

La vigueur de Charles d'Anjou, mari de Béatrix et frère de St Louis, alors roi de Naples et de Sicile, empêcha que cette reine n'eût la satisfaction qu'elle espérait, et la Provence resta à cette première maison d'Anjou, jusqu'à ce que la reine Jeanne l'ait fait passer à la deuxième race d'Anjou, par l'adoption qu'elle fit de Louis d'Anjou, pre-

mier de ce nom, comte de Provence, dont les successeurs, jusques à Charles Du Maine, ont possédé cette province, qui, par le testament de ce prince, a été enfin réunie à la couronne de France.

Béatrix fit un duc d'Anjou comte de Provence, comme le Roi fait aujourd'hui le duc d'Anjou roi d'Espagne. Cette princesse ne pouvait supporter que ses sœurs fussent reines, et, dans la pensée qu'elle avait de la devenir, elle vendit tous ses joyaux pour aider à son époux à conquérir les royaumes de Naples et de Sicile. Elle l'accompagna même dans cette entreprise, et sa générosité fit dans cette occasion tout ce qu'on pouvait attendre d'une vigilante princesse. Mais revenons à notre voyage.

Après avoir été reçus à la porte de la ville, par le comte de Grignan, par le Maire et les Échevins, les Princes trouvèrent dans toutes les rues une double haie de bourgeois sous les armes, lestement vêtus et en habits uniformes. La plus belle compagnie, qui était celle des marchands, était vêtue de drap brun, la doublure, les paremens, la veste et les bas rouges, les boutons de cuivre doré, ayant chacun une poire à poudre uniforme avec un cordon de soie blanche et rouge, le chapeau bordé d'or, et la cocarde aussi blanche et rouge. Ce sont eux qui ont gardé les Princes, qui logèrent à l'Archevêché, qu'ils trouvèrent sans maître, parce que l'archevêque, M. de Cosnac,

était alors à Paris pour des affaires contre des moines. Dès qu'ils y furent arrivés, ils reçurent les présens de ville. Le même soir il y eut des illuminations et un feu d'artifice au milieu du Cours. Le comte de Grignan donna bal.

Le lendemain, 6 mars, les Princes allèrent à pied à la Cathédrale, où M. De la Croix, archidiacre, eut l'honneur de les haranguer, en l'absence du prélat et du prévôt. Cette église, sous le nom de St-Sauveur, est un vieux bâtiment fort sombre et une grande masse. La chapelle des fonts est ce qui m'a paru de plus singulier. Ce sont plusieurs colonnes rondes qui portent un dôme, d'où elle reçoit sa lumière, qui est peu considérable.

Les Princes étant de retour chez eux, donnèrent audience aux députés du Parlement, à la tête desquels était M. le Bret, premier président, qui porta la parole et dit au duc de Bourgogne que la sagesse et la prudence de Louis-le-Grand avaient plus contribué à sa gloire, que sa force et que ses victoires; que c'était à cause de cette prudence que les Espagnols avaient choisi le duc d'Anjou pour leur roi; qu'ils auraient arrêté ce choix sur sa personne, s'ils avaient osé, sachant bien que ses espérances reculées valaient mieux que toutes les couronnes du monde.

Les députés de la Chambre des Comptes, de la Cour des Aides et des Trésoriers eurent au-

dience à leur tour, aussi bien que l'Université et les Officiers du Siége. Tous ces corps haranguèrent ensuite le duc de Berry dans son appartement.

Après dîner, les Princes allèrent entendre vêpres aux Pères de l'Oratoire, dont l'église est fort jolie, et à peu près comme celle de la rue Saint-Honoré, à Paris.

Au sortir de vêpres, le duc de Bourgogne et le duc de Berry allèrent chez madame de la Roque, veuve d'un président, dont la maison est au milieu du Cours, pour de là voir un combat d'oranges qui s'y devait faire. Le balcon de cette maison était couvert d'un dais de velours cramoisi ; un treillis de fil d'archal couleur d'or environnait le balcon, de crainte que les oranges n'incommodassent les Princes qui devaient l'occuper. Trois cents frondeurs s'étaient rendus, à trois heures après midi, dans le Cours ; ils étaient divisés en deux partis opposés, de cent cinquante hommes chacun. Le premier parti se nommait la *Quadrille Rouge*, et l'autre la *Quadrille Bleue*. Le chevalier de Saint-Marc commandait le premier, et le chevalier de Saint-Louis commandait le second. Ils avaient tous des chapeaux bordés d'argent, des chemises blanches et des culottes garnies d'un petit galon. Chaque combattant portait à sa ceinture une pannetière de réseau, dans laquelle il y avait cent oranges. Ils avaient tous la

fronde à la main; chaque quadrille formait six rangs de vingt-cinq hommes, et chaque rang était à vingt pas de distance. Le commandant de la quadrille rouge avait une camisolle rouge et blanche, et celui de la bleue en avait une bleue et blanche.

A un signal donné par MM. de Ville, on battit la charge, et chaque parti commença à s'avancer. Il y avait entre les deux camps une danse guerrière de jeunes gens de la cité, afin que les combattans pussent se dérober leur marche. Cette danse finie, les premiers rangs de part et d'autre se jetèrent à coups de frondes, une grêle d'oranges; le premier rang des bleus fut d'abord enfoncé par les rouges, mais s'étant trouvé fortifié par le second et par le troisième, il regagna non-seulement le terrain qu'il avait perdu, mais encore il aurait culbuté les rouges, si tous ceux de ce parti n'eussent fondu sur eux à la fois. Les bleus résistèrent pendant un quart d'heure, mais ils furent enfin contraints de se retirer; les rouges les poursuivirent trois cents pas hors de la vue des Princes, devant qui ils vinrent jeter leurs chapeaux en l'air, en criant *Vive le Roi!* Pendant qu'ils s'applaudissaient de leur victoire, les bleus, qui s'étaient ralliés, revinrent à la charge sur les rouges, qui, après un demi quart d'heure de combat, les firent replier et les défirent une seconde fois. Tout cela fut un peu rude, et cin-

quante de ces frondeurs eurent le nez et les dents fracassés, et de bonnes bosses à la tête ; aussi jetèrent-ils leurs oranges avec tant d'adresse et de vitesse, qu'ils manquèrent rarement.

Ce combat se donna au son des flûtes et des tambours ; et, après ce dénouement, plusieurs hommes habillés de blanc, avec quantité de rubans, des bonnets de plume à la mascarade, portant de petits chevaux de carton, sur lesquels ils paraissaient montés, dansèrent au son des hautbois et violons. Ils appellent cela *danser le chevalet*.

Le chevalier de St-Marc, chef du parti victorieux, demanda une grâce au duc de Bourgogne, qui lui fut accordée. Ce Prince donna 50 louis à chaque parti, et une épée d'or à chaque capitaine. La comtesse de Grignan, femme du gouverneur, avait fait préparer une grande collation qui fut servie.

Les Princes allèrent ensuite à l'église de St-Jean, qui est à MM. de Malte. Ils y furent harangués par le Prieur, qui, à la fin de son discours, souhaita que le duc de Berry fît un jour la conquête de Jérusalem. Ils virent dans cette église les tombeaux du comte Raymond-Bérenger et de Béatrix, son épouse, et un drapeau que les chevaliers de Malte avaient gagné depuis peu sur les Turcs.

Le dessein d'aller à la Ste-Baume n'ayant point

été exécuté, les Princes partirent d'Aix ce matin, 7 mars, pour venir à Marseille.

LETTRE LXII.

Au Beausset, 13 mars 1701.

Au départ d'Aix, nous passâmes entre plusieurs montagnes hérissées de rochers, pendant deux ou trois lieues, à Bouc, et de là à un lieu que l'on appelle *la Viste*, comme qui dirait *la Belle Vue*. Nous descendîmes entre quantité de murailles, de jardins et de *bastides*. A deux heures, nous fîmes notre entrée à Marseille.

Le marquis de Bouc avait fait préparer une fête pour laquelle on dit qu'il avait dépensé plus de 10,000 livres. Mais le mauvais temps en empêcha l'exécution; il présenta seulement des fruits aux Princes, et les habitans des villages d'alentour dansèrent au son des tambourins.

Les Princes arrivèrent à une heure après midi, à cet endroit que l'on nomme *la Viste*, qui est le plus charmant que l'on puisse voir, et qui fait le plus de plaisir à rencontrer. On découvre, à la gauche, dans une grande vallée, un nombre infini de bastides, qui sont de très agréables maisons de plaisance. On prétend qu'il y en a

plus de 20,000. A la droite on aperçoit la mer, et devant soi la ville de Marseille, les fortifications, les citadelles et les petites îles qui sont dans la rade. Enfin, on peut bien dire que c'est le plus beau coup d'œil qu'il y ait au monde.

Le duc de Bourgogne et le duc de Berry dînèrent en cet endroit dans leur carrosse; et, après avoir marché pendant un quart de lieue, ils montèrent à cheval pour aller voir les dispositions des batteries de canon que l'on avait faites le long des côtes, lorsqu'on craignait le bombardement de la ville. M. de Montmor, intendant des galères, qui était venu au-devant des Princes, avait fait dresser plusieurs tentes de damas cramoisi. Dans l'une, on avait placé deux dais magnifiques avec une table et deux fauteuils. On avait disposé des signaux de poste en poste à plus de six lieues le long de la côte, de sorte qu'en moins de demi-heure toutes les batteries tirèrent à la mer plus de 600 coups de canons à boulets; les deux Citadelles et le Château-d'If firent ensuite leurs décharges. Il y avait dans le port plusieurs vaisseaux de guerre qu'on en avait fait sortir pour augmenter le bruit du canon, et donner un spectacle magnifique. Le mauvais temps qu'il fit, empêcha le bailli de Noailles de se présenter en bataille devant les batteries avec les galères du roi, comme on l'avait projeté.

Après que les Princes eurent examiné toutes

ces choses, ils remontèrent en carrosse pour continuer leur chemin. Ils trouvèrent de fort jolies femmes et filles de campagne, vêtues proprement de blanc avec des chapeaux noirs, gris et de paille, et une foule de peuple surprenante. La plupart des portes des bastides que nous rencontrions étaient ornées de flammes et de pavillons, et étaient toutes garnies d'hommes et de femmes avec des parasols.

Des enfans de huit à dix ans, ayant fait peindre sur de petites banderoles les armes de France, après avoir obtenu du Gouverneur la permission de s'assembler, vinrent au nombre de 600 au-devant des Princes, à un quart de lieue de la ville. Ils étaient vêtus proprement avec des chapeaux bordés de plumets, et de petites écharpes de taffetas blanc à frange d'or.

Les Princes étant arrivés, sur les quatre heures après midi, à la porte de la ville que l'on nomme la *Porte d'Aix*, ils y trouvèrent MM. Coustan, maire, Jourdan, Martin et Sigaud, échevins, tous en robes de damas rouge, précédés de plus de soixante valets de ville. Ils avaient à leur tête le comte de Grignan et le marquis de Forville, gouverneur de Marseille, qui étaient accompagnés de toute la noblesse [1].

---

[1] Le comte du Luc, lieutenant de Roi à Marseille, était absent. L'empressement qu'il avait mis de se trouver à Beau-

Ils trouvèrent, après cette porte, un arc de triomphe représentant le Mont-Parnasse, qui avait cinquante pieds de haut sur trente-sept de large. On y voyait Apollon et les neuf Muses. Ils entrèrent par cet arc dans le Cours, qui est infiniment plus beau encore que celui d'Aix. Les maisons y sont de symétrie parfaite, hautes et bâties de pierre de taille avec des portiques et des colonnes; il y a deux rangées d'arbres et quelques fontaines. Toutes les fenêtres de ces grandes et belles maisons étaient garnies de tapis de Perse et de Turquie, et de quantité de dames agréablement vêtues et coiffées.

Toute la bourgeoisie sous les armes, et commandée par MM. Corail, Mazerat, Raoul et Anselme, capitaines de quartier, formait une double haie depuis l'arc de triomphe jusques au Cours. Les habits étaient uniformes et propres. Chaque compagnie avait sa couleur, et les capitaines portaient des plumets et des écharpes magnifiques. Les Prud'hommes, qui sont les juges des pêcheurs, se trouvaient à la suite de la compagnie de leur quartier, précédés de plusieurs valets avec la livrée de la ville, et vêtus de leurs

---

caire, lorsque le comte de Grignan y présenta la noblesse de Provence aux Princes, et l'accident qui lui arriva en passant le Rhône, où il se cassa le bras, l'avaient empêché de se trouver à Marseille en cette occasion.

habits de cérémonie, ayant la fraise, la toque et un long espadon sur l'épaule. Les compagnies des marchands étaient magnifiques. Chaque membre avait un plumet blanc, des habits galonnés et des écharpes. La milice, composée de plus de 6,000 hommes de tous les arts et métiers, choisis et proprement vêtus, formait une double haie tout le long du Cours jusques au lieu destiné pour loger les Princes. Les compagnies des marchands merciers et celle des tanneurs surpassaient toutes les autres en magnificence. Les portefaix plurent extrêmement, parce qu'ils excédaient tous en grandeur et en force.

A l'endroit du Cours qui croise à quatre portes de la ville, on avait élevé un second arc de triomphe de 86 pieds de hauteur sur un plan carré, à quatre faces, de 46 pieds chacune. Il y avait à chaque face une porte de 24 pieds de haut avec un corps de garde pour les compagnies bourgeoises. Vingt-quatre figures colossales, en forme de géants, peintes en vert et rehaussées d'or, supportaient une grande corniche d'ordre toscan, sur laquelle il y avait une balustrade ornée de vases de fleurs.

Sur le milieu de l'arc, était posé un grand portique octogone d'ordre ionique, contenant vingt-quatre colonnes de tapis veiné d'or, avec leurs chapiteaux dorés, architraves, frises et corniches. Sur le portique, était une nymphe couronnée de

laurier, qui représentait la ville de Marseille. La figure de cette nymphe, qui était répétée à chacune des quatre faces principales de l'octogone, en avait deux autres moindres à ses côtés, qui représentaient la Navigation et les Arts. La nymphe, un peu couchée, et d'un air riant, tendait les mains comme une personne qui en reçoit une autre, prête à l'embrasser; et sous ses pieds, ces mots étaient écrits en gros caractères d'or : *Hilaritas publica* [1], c'est-à-dire : «La joie publique.»

Sur le tout, on avait posé, aux quatre principales faces, sur des attiques de marbre, quatre grandes Renommées, une à chaque face et assise sur un globe d'azur, la trompette à la bouche, tenant de la main gauche un portrait du Roi en forme de médaille, avec cette inscription : *Totus quem suspicit orbis*, c'est-à-dire : «Voilà le héros sur lequel tout l'univers attache ses regards.»

Au-dessus de la grande corniche, ces vers de Virgile étaient encore écrits en gros caractères d'or, dans l'ordre ci-après :

Du côté de la porte d'Aix :

Quis novus hìc nostris successit sedibus hospes?
« Qui sont ces nouveaux hôtes qui arrivent ici? »

---

[1] Allusion à la définition que César a donnée des Marseillais : *Gens hilaris*.

Du côté de la porte du Port :

Clara Deum soboles, magnum Jovis incrementum.
« Cette illustre race des Dieux est de la famille de Jupiter. »

Du côté de la rue des Princes[1] :

Credo equidem, nec vana fides, genus esse Deorum.
« Je ne me trompe pas en croyant qu'ils sont de la race des Dieux. »

Du côté qui regardait la porte d'Aix :

Eia, agite, Juvenes[2], tectis succedite nostris.
« Soyez, grands Princes, les bienvenus en cette ville. »

Après avoir passé par cet arc de triomphe, les illustres voyageurs allèrent descendre chez le marquis de Mirabeau, colonel d'infanterie, où ils ont logé. Le Roi avait couché chez le grand-père de ce seigneur, en 1660. Il y a eu un corps-de-garde à la porte de ce logis, composé de deux compagnies de la garnison de la citadelle. Après avoir reçu les présens de ville, les Princes se rendirent à l'opéra d'*Isis*.

Pour moi, j'allai voir les galères. J'entrai dans une, où je vis faire l'exercice de la *chiourme* La chiourme est composée de forçats ; leur exercice

---

[1] Aujourd'hui la rue Noailles.

[2] On sait que le terme *Juvenis* avait été comme consacré à Auguste par Virgile et Horace.

est de *ramer* ou *scier*, soit pour avancer, soit pour reculer, pour tourner à droite ou à gauche. Ces pauvres malheureux sont assis sur chaque banc, qui n'est guère plus large qu'une solive ordinaire; ils sont sept à la rame; ils ont la chaîne à la jambe et un petit caleçon qui ne les couvre que depuis la ceinture jusqu'au milieu des cuisses, le reste du corps et la tête étant nus. Celui qui est le premier au bout de la rame, du côté du *Coursier*, se nomme *l'Espalier*. Ordinairement, on met à cette place des Turcs, des Noirs, ou des hommes très forts. Mais, avant tout, il faut que j'explique ce que c'est que le Coursier.

Il y a deux choses qu'on nomme ainsi dans une galère : la première, qui est celle qui donne le nom à l'autre, est un chemin de la largeur d'une grosse poutre qui coupe la galère par le milieu, en allant de la poupe à la proue, c'est-à-dire, de l'arrière à l'avant; la seconde, c'est la principale des cinq pièces de canon que porte une galère, laquelle est toujours placée au bout du Coursier, dont je viens de parler, et dont le sabord est au milieu de la proue. Le *Comité*, qui est l'officier qui fait exécuter le commandement aux galériens, marche d'un bout du Coursier à l'autre, avec le bâton et le sifflet à la main, et les punit en les frappant avec force quand ils ne travaillent pas également. Les officiers ne les traitent que du nom de *canailles*, et les pauvres malheureux couchent

les uns sur les autres dans le peu d'espace qu'il y a entre leurs bancs.

Le 8 mars, les Princes furent harangués par les officiers du Sénéchal et de l'Amirauté. Ensuite, ils allèrent à la messe à la *Major*, ou cathédrale. A leur arrivée, les canons de l'esplanade tirèrent. L'église de la *Major* est située à l'une des extrémités de la ville, sur le bord de la mer, à une portée de mousquet du fort St-Jean. Elle est petite, peu claire et mal bâtie; il y avait sept lampes d'argent dans le sanctuaire. On y voit un très beau tableau de Puget, ce fameux sculpteur, qui était aussi bon peintre. Elle est dédiée à saint Lazare, premier évêque de Marseille. L'on dit que les persécuteurs de la primitive église ayant mis Lazare avec Marie-Magdeleine et Marthe, ses sœurs, dans un vaisseau sans voile et sans mariniers, ce bâtiment fut conduit à Marseille par la providence, où ce saint, ayant prêché l'évangile, en fut le premier évêque, et y mourut [1].

---

[1] Duché avait trop d'instruction pour donner cette tradition autrement que comme un *on dit*. Dans son *Histoire de Marseille*, M. Augustin Fabre a démontré, avec cette profondeur de recherches qui le caractérise, que l'arrivée de Lazare, Marthe et Magdeleine en Provence n'était qu'une de ces pieuses imaginations qui eurent pour berceau la poétique ignorance du moyen-âge. Toutes les têtes étaient alors remplies des premières scènes du christianisme; on les mêlait partout dans la vie réelle; et c'était un chaos de faits, de dates et de noms. C'est ce qui peut expliquer l'origine de tant de traditions populaires.

Au sortir de la messe, les Princes se rendirent au fort St-Jean, qui défend l'entrée du port du côté de la ville, la citadelle de St-Nicolas la défendant de l'autre côté. Ils y furent reçus par M. Lambert, lieutenant de Roi. Ils en firent le tour, et descendirent près du bord de la mer, qui était alors fort émue d'un mistral qui soufflait vigoureusement.

En revenant, les Princes marchèrent à pied sur le quai, le long des galères, dont les officiers leur furent présentés par le bailli de Noailles, qui les saluèrent de la pique. Les chiourmes en firent autant de la voix jusques à trois fois. Toutes les galères avaient baissé la tente. Elles étaient ornées de tous leurs étendards, flammes et bandières. La première, que l'on nomme *la Reale*, ne sort jamais du port que le Roi ne la monte, ou les Princes ses enfans; et celle qui la suit est *la Patrone*. Le bailli de Noailles en est le commandant, et le duc de Vendôme le général. Les Coursiers, qu'on ne tire jamais en salut que pour le Roi, furent tirés en cette occasion. On fit faire la manœuvre aux forçats, pour faire voir aux Princes avec quelle prompte exécution ils obéissent à un coup de sifflet. Ils donnèrent seulement trois coups de rames. Il y avait vis-à-vis, du côté de *Rive-Neuve*, plus de 200 vaisseaux marchands, rangés sur deux lignes.

Le port de Marseille est un grand bassin ovale, où l'eau entre par un col fort étroit, dont on est tellement maître, qu'une clef, qui ferme une chaîne, en empêche le passage. Cependant ce bassin est d'une grandeur prodigieuse. Il est entouré de bâtimens tout autour et de très hautes maisons qui ont des boutiques. Entre ces boutiques et l'eau, il y a un bord d'environ trente pieds, qui est pavé de briques et tenu fort propre : c'est ce qu'on appelle le *Quai*. Les forçats ont tout du long de petites boutiques, ou barraques, faites de planches de trois ou quatre pieds de large, sur six ou huit de long, posées moitié sur l'eau et moitié sur le quai, dans lesquelles ils vendent mille bagatelles. Ces pauvres malheureux sont d'une grande utilité à la ville : les uns portent des fardeaux, d'autres servent des métiers. Les officiers les laissent sortir, sur la foi d'un marchand ou d'un ouvrier domicilié dans la ville, qui en répondent, au risque d'être mis à leur place. Quand quelque nouveau venu demande à sortir, on lui donne un *second* pour lui tenir compagnie, auquel il est lié avec des entraves par les jambes, de sorte que l'un pour l'autre il leur est difficile de s'échapper. Ils paient un certain droit au Comité pour avoir cette liberté, outre qu'une principale partie de leur gain appartient de droit aux officiers, ce qui fait qu'il leur reste peu de chose. Cependant ce peu, joint à une ombre de liberté

que cela leur donne, leur fait un grand plaisir.

Les Princes entrèrent dans l'Hôtel-de-ville, que l'on nomme *la Loge*, et qui est situé au milieu du quai, du côté de la ville. Ils y trouvèrent la bourgeoisie sous les armes. Le marquis de Forville et les échevins les reçurent à la porte de la grande salle, lieu où se fait le commerce. Elle était ornée d'une riche tapisserie, de deux fauteuils de velours bleu, galonnés et frangés d'or. On y voyait aux deux bouts deux grands tableaux, dont l'un représentait l'entrée de Louis XIII à Marseille, en 1622; et l'autre, Louis-le-Grand et toute sa famille royale.

Au sortir de cette salle, les Princes entrèrent dans *la Réale*, où le bailli de Noailles, M. de Montmor et les officiers-généraux les reçurent. Les étendards, tendelets, flammes, bandières et autres ornemens de cette galère, aussi bien que ceux de *la Patrone*, étaient de damas cramoisi tissu de fleurs de lys et enrichis de grandes crépines d'or. La planche pour y arriver était bordée d'une balustrade peinte en noir et dorée. Les Princes furent plus d'une heure dans ce bâtiment, pour en considérer toutes les parties, et pour voir faire l'exercice à la chiourme.

Au sortir de *la Réale*, les Princes, ayant continué de marcher le long du Port, se mirent en chaise pour aller dîner chez eux. Après leur dîner, ils donnèrent audience aux Prud'hommes,

qui leur firent plaisir à cause de leur langage provençal. Ils montèrent ensuite à cheval, et allèrent à Notre-Dame-de-la-Garde. C'est un petit château avec une dévotion, bâti sur la cime de la montagne qui est à gauche du port, d'où l'on voit toute la ville et ses environs. Il n'y a pour toute garnison qu'un concierge et quatre ou cinq petites pièces de canon; aussi, dit-on en proverbe commun : « *D'Arsac, commandant au fort Notre-Dame-de-la-Garde, qui, pour toute garde, a un Suisse peint sur la porte avec sa hallebarde*[1]. »

En descendant, les Princes allèrent visiter les ateliers de l'ancien Arsenal, et commencèrent par la Maison du roi, où est l'Intendance, et où M. de Montmor, qui y loge, les attendait pour

---

[1] C'est Notre-Dame-de-la-Garde,
Gouvernement commode et beau,
A qui suffit, pour toute garde,
Un Suisse, avec sa hallebarde,
Peint sur la porte du château.

Ces vers si connus de Chapelle et Bachaumont renferment la même idée que le proverbe rapporté par Duché. Les deux spirituels voyageurs voulaient railler ce poète Scudéri dont Boileau vante d'une manière si caustique la malheureuse fécondité, et auquel on avait donné le gouvernement du fort Notre-Dame-de-la-Garde, comme une sinécure. Duché fait rouler, au contraire, le proverbe sur un M. d'Arsac. Il est à remarquer que le voyage de Chapelle et Bachaumont eut lieu en 1656, quarante-cinq ans avant celui des Princes.

en faire les honneurs. Toutes les avenues étaient bordées de soldats des galères en double haie, ayant leurs officiers à leur tête. Il y avait à l'entrée de ce lieu plus de cent tambours, trompettes, violons et autres instrumens, et on tira plus de 1000 boîtes. Madame de Montmor et plusieurs dames eurent l'honneur de les recevoir et de les accompagner à une terrasse, où l'on avait posé sur de grandes tables plusieurs beaux ouvrages de marbre, de cire, et autres curiosités, avec un plan en relief des deux Arsenaux; ce qui donna une idée de tout ce qu'on devait voir avant de sortir de ce lieu.

De là, ils se rendirent à la salle d'armes des galères, qui est sans contredit la plus belle de l'Europe. Elle est composée de quatre grandes galeries, percées des deux côtés et aux extrémités, et remplies de très belles armes, fort proprement tenues et très curieuses. Ce qu'on y considéra le plus attentivement, ce fut un grand soleil au milieu du plafond de la salle. Il avait plus de trente pieds de diamètre, et dans son centre était le portrait du Roi. Les rayons qui formaient le soleil étaient formés par des pertuisanes dorées, des lames d'épée, des sabres et des baïonnettes, le tout arrangé avec tant d'art et de propreté, qu'il serait difficile de voir quelque chose de plus surprenant. Plusieurs autres soleils, moins grands que celui-ci, étaient en divers endroits de cette

salle, et ses faces représentaient le roi d'Espagne et les deux augustes Princes.

On avait placé, à l'un des bouts de cette salle, plusieurs piédestaux sur lesquels il y avait des hommes couverts d'armures de carton, peintes couleur de fer, et si bien jointées qu'il ne paraissait aucune différence entre ces armes et les véritables. Ainsi, jusqu'à l'approche des Princes, on ne douta point que ce n'en fût. Ces figures, qui paraissaient d'acier poli, tenaient à la main des sabres et des mousquetons. Lorsque les Princes approchèrent, ils furent surpris de voir remuer la tête à seize de ces figures, qui, après avoir fait quelques mouvemens grotesques, quittèrent leurs piédestaux, et dansèrent des rigaudons à la matelote, ayant chacun un instrument différent, au bruit desquels répondirent des trompettes et flûtes douces qu'on avait cachées derrière les armes. On vit aussi un grand trophée composé de drapeaux, de piques, hallebardes, javelots, espontons, sabres, haches, pertuisanes, ancres, canons, tambours, et généralement de tous les instrumens dont on se sert en guerre. Aux deux côtés de ce trophée, on avait mis sur des piédestaux deux esclaves maures avec des colliers d'argent et des chaînes aux pieds. Ils étaient prosternés avec des attitudes différentes, et, par leur immobilité, ils trompaient les yeux de tout le monde. Il y avait encore à

chaque côté deux autres hommes armés de fer, ayant chacun un mousquet sur l'épaule. A mesure que les Princes avançaient vers cet endroit, on entendait une symphonie agréable et de très belles voix qui chantèrent un prologue d'opéra à la gloire du Roi.

Après que les Princes eurent témoigné combien ils étaient contens des divertissemens qu'on leur avait donnés en cet endroit, ainsi que de la propreté des armes, dont l'arrangement fesait voir d'un coup d'œil de quoi armer 20,000 hommes, ils entrèrent dans divers ateliers où il y avait plus de 80 armuriers en mouvement. Ils y admirèrent un grand nombre de beaux ouvrages, et entre autres deux fusils d'un travail si particulier que M. de Montmor prit la liberté de les leur présenter.

Après avoir visité tous les ateliers de l'Arsenal, et voulant se promener sur la mer, le duc de Bourgogne et le duc de Berry trouvèrent en sortant les bâtimens à ce nécessaires. Jamais le Port n'avait été en si bel ordre qu'on le vit alors, par les soins du bailli de Noailles et de l'Intendant. On avait placé les 40 galères, à égale distance l'une de l'autre, le long du quai, d'où l'on avait ôté les barraques des forçats ; et l'autre côté était bordé de vaisseaux qui cachaient quantité de barques, tartanes et bateaux.

Les Princes s'embarquèrent dans le brigantin

nommé *Escampevie*, qui veut dire *Mange-chemin*; ils n'y furent pas plutôt entrés que toutes les galères firent trois décharges de canon et de mousqueterie. Ce superbe bâtiment fit un tour dans le port, suivi de tous les caïts et canots des galères et de plusieurs felouques. La promenade ne fut pas longue, à cause du grand vent. Lorsque Messeigneurs passèrent devant les galères, la chiourme salua trois fois les Princes de la voix, savoir : *la Réale*, en criant : *Hou!* les autres en criant : *Ha!* Quant aux équipages de tous les vaisseaux et bâtimens, ils ne cessèrent point de crier *Vive le Roi!*

Le 9 mars, les Princes allèrent à la messe aux Capucins, et revinrent encore dans la maison du Roi. Ils passèrent dans le nouvel Arsenal par les jardins, dont les palissades et berceaux étaient garnis d'orangers en profusion et de jasmins, et les parterres étaient remplis de jonquilles, anémones, renoncules, violettes et autres fleurs. Ils furent reçus par M. de Montmor, au bruit du canon et des boîtes; et après avoir visité les écoles royales d'hydrographie et de construction, ils passèrent dans la Corderie, où l'on fait tous les cordages qui servent à la marine. Ils entrèrent ensuite dans le nouveau bagne; il y virent 400 métiers où les forçats fabriquent les draps, cotones et autres étoffes et toiles nécessaires aux galères. Etant descendus le long du canal, qui

a plus de 160 toises de long, ils y virent tous les caïts et canots des galères, et les felouques dorées avec leurs ornemens. Il y avait, tout le long du grand corps de logis un nombre de trophées composés de tous les fers et ancres des galères, dans les intervalles desquels étaient des mortiers et des tas de bombes et boulets en pyramide. On avait aussi rangé en batterie 15 ou 1,600 pierriers, qui tirèrent lorsque les Princes passèrent.

L'après-dînée, les ducs de Bourgogne et de Berry montèrent à cheval, et allèrent à la Plaine-Saint-Michel voir les troupes des galères, qui étaient de 2000 hommes et 170 officiers. Les soldats étaient habillés de drap gris-blanc, et les officiers d'écarlate. Le bailli de Noailles se trouva à leur tête. Après la parade, les Princes allèrent à une seconde représentation d'*Isis*, où les deux demoiselles Journel furent admirées et très applaudies. Elles sont parfaitement bien faites; elles ont de véritables voix de théâtre et chantent très bien. On ne peut pas voir une meilleure actrice que la cadette.

Au sortir de l'opéra, Messeigneurs se rendirent au Cours, dans une loge magnifique que les Echevins leur avaient fait préparer, pour voir le feu d'artifice et les illuminations. Le comte de Grignan les y conduisit avec 400 cadets des mieux faits, chacun de ces derniers portant un flambeau de

cire blanche de dix livres : cette loge était roulante, et avait 35 pieds de long sur 15 de large et 18 de haut. Les quatre faces avaient 14 grandes fenêtres vitrées, dont quatre étaient une porte pour y monter par des perrons. Elle était peinte en pilastres avec des filets d'or sur du blanc. Le plafond représentait des amours et des génies. Il y avait vingt lustres, un tapis de pied, deux grands fauteuils de velours bleu avec leurs carreaux, le tout galonné d'argent. Toutes les maisons du Cours parurent illuminées depuis le haut jusqu'au bas. Cette illumination était continuée par celles de toutes les rues qui aboutissaient au Cours.

Les choses étant dans cet état, le duc de Bourgogne, d'une bougie qu'il prit sur la table, mit de son siége le feu à une corde d'amorce, qui le porta à un pigeon qui était sur le bord du toit de la loge; ce pigeon le porta, le long d'une corde de plus de 25 toises, au feu, qui s'éclaira tout d'un coup et se tira ensuite avec beaucoup de plaisir pour les spectateurs, étant très abondant en artifices.

Le 10 mars, les Princes allèrent aux Capucins. Ils se promenèrent ensuite dans le port sur un *caïk* bâti exprès, et qui était doré jusques dans l'eau. La promenade finie, ils allèrent dîner; après quoi, ils montèrent à cheval pour se rendre à la Chartreuse, qui est à demi-lieue de la ville.

Après avoir fait leurs dévotions aux Capucins et aux Chartreux, les Princes allèrent à l'opéra d'*Armide*, et de là chez M. de Montmor, qui leur avait fait préparer une fête des plus galantes. Tout le peuple les attendait à la grand'porte de la Maison du Roi.

Le vendredi 11, il fit un si mauvais temps qu'il ne fut pas possible aux Princes de voir d'autres fêtes qui leur avaient été préparées. Un professeur de rhétorique du collége de Salamanque en Espagne, leur fit, ce jour-là, une harangue en latin au nom de cette université. Ils devaient avoir le plaisir de la pêche, mais un vent de nord-ouest un peu frais les en empêcha. Ils virent le soir une autre représentation d'*Armide*.

Le 12, on devait partir; mais on remit le départ au lendemain, afin que les Princes eussent le plaisir d'aller en mer. Et, en effet, la mer s'étant trouvée très calme, ce jour fut un des plus beaux et des plus diversifiés. Ils vinrent en chaise au port, sur les 9 heures; ils s'embarquèrent sur *la Reale*, et, ayant fait serper l'ancre, cette galère sortit du port suivie de 9 autres. Elles étaient accompagnées d'une frégate toute dorée et meublée magnifiquement. Cette escadre parut en un instant, sur une ligne fort loin du port, fesant route à la rame vers *l'Estaque*, qui est à six milles de Marseille. Comme les vents se mirent au nord-ouest, elles firent voile avec le trinquet et mirent la

proue vers le Château-d'If, dont elles firent le tour en passant entre les îles de Ratonneau et de Pomègue; après quoi, elles arrivèrent au port, suivies de plus de 1000 canots.

Les Prud'hommes avaient préparé depuis deux jours une pêche pour divertir Messeigneurs; mais le mauvais temps l'ayant fait remettre à ce jour, des thons qui étaient enfermés dans les filets les rompirent, et il s'échappa une grande quantité de poissons. Les Prud'hommes avaient si bien prévu cela, qu'ils n'en manquèrent point. Les Princes s'y rendirent l'après-dînée, sur les quatre heures, et entrèrent dans une anse appelée *Pharo*, qui est hors de la chaîne, où une infinité de poissons de toute espèce se trouvèrent enfermés sous des filets spacieux. On leur présenta des dards, des tridens d'argent nommés *fichouïres;* on éleva ensuite les filets à fleur d'eau, et les Princes dardèrent les poissons avec beaucoup d'adresse et de force. Ils quittèrent ce plaisir, au bout d'une heure, pour monter à la citadelle St-Nicolas. Ils en visitèrent les fortifications, qui sont de cinq bastions dans le haut et de quatre dans le bas.

Les Princes passèrent, de là, dans un pavillon que l'on avait fait préparer sur un angle de la plateforme du bastion de St-Nicolas; après quoi, ils invitèrent le bailli de Noailles à donner le signal de l'illumination. On vit paraître aussitôt un nombre infini de bougies allumées, tant sur

toutes les maisons du port et du quai de *Rive-Neuve*, que dans toute la façade de l'Hôtel de Ville. L'arsenal parut aussi en feu. Les citadelles de N.-D.-de-la-Garde, les tours de l'abbaye St-Victor, le nouvel Observatoire des Jésuites, les clochers des Jacobins, des Carmes, des Augustins et de plusieurs autres églises, ainsi que toutes les hauteurs de la ville et celles de la campagne, furent pareillement illuminés.

Sur les 7 heures, on tira un coup de canon de la citadelle, qui servit de signal pour faire commencer les illuminations des galères. Il y avait 500 lanternes sur chacun de ces bâtimens, de sorte que les 40 galères formaient un contingent de 6,000 lanternes. Ces galères firent ensuite leurs décharges, et chacune jeta en l'air huit douzaines de fusées, en sorte que d'un coup d'œil on en vit près de 4,000. Cela se fit à chaque décharge : ainsi l'on en tira 12,000, avec 6,000 coups de mousquets et 6,000 coups de canon.

Les Princes partirent, sur les 9 heures, de Marseille. Ils trouvèrent à leur passage un troisième arc de triomphe que les échevins avaient fait élever. Il représentait le siècle d'or, et était placé au bout de la rue de Rome. Les compagnies bourgeoises étaient en haie depuis *les Capucins* jusqu'à la porte de la ville, où le Gouverneur et les échevins se trouvèrent. Ils furent salués de 50 pièces de canon portées au plan St-Michel. Les

citadelles et forts de la ville firent ensuite leurs décharges. Enfin, on peut dire que Marseille n'a rien épargné pour montrer aux Princes la parfaite joie qu'elle avait de les posséder; aussi ceux-ci dirent-ils en se retirant, *qu'ils n'oublieraient jamais Marseille, et ne manqueraient pas de rendre compte au Roi de l'amour et du zèle de ses citoyens*. MM. de Grignan, de Forville, de Luc, de Montmor et le Bret, y ont tenu des tables somptueuses pendant le séjour de Messeigneurs, ainsi que le maréchal et le bailli de Noailles.

La ville de Marseille est une des plus belles de France par sa situation, son Cours, la beauté des rues et des édifices de la nouvelle ville, son bassin, ses galères, son commerce et le nombre de ses habitans. Pour ses habitans, ils sont rusés, fins, adroits, défians et intéressés. On répète communément ce proverbe: « *La Provence serait un bon pays, s'il y avait une rivière, point de montagnes ni de Provençaux* [1]. »

On dit que le Roi, étant à Marseille, et voyant dans le territoire cette grande quantité de *bastides*, demanda ce que c'était que cela. On lui répondit que chaque bourgeois de Marseille avait sa petite maison de campagne, pour aller prendre l'air. *Il*

---

[1] Ce proverbe est tombé en désuétude : c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire des Provençaux de nos jours.

faut donc, dit-il, *comme je suis le premier bourgeois de cette ville, que je m'en bâtisse une aussi;* et il fit faire la citadelle St-Nicolas, qui défend l'entrée du port par dehors, et qui commande la ville.

De Marseille, nous avons passé par St-Loup, St-Marcel, Aubagne, où le comte de Grignan nous a donné bien à dîner, et, après avoir monté et descendu bien des montagnes et vu plusieurs myrtes dans des haies, nous sommes arrivés au Bausset.

LETTRE LXIII.

Toulon, 16 mars 1701.

Du Bausset, pour arriver ici, nous avons passé deux lieues du plus affreux pays que l'on puisse voir. Heureux ceux qui le passent en bonne compagnie; car, outre qu'il fait horreur à voir, il peut fort aisément n'être pas trop sûr. Ce sont des montagnes qui se perdent dans les nues, qui ne sont que de roches et de pierres entassées les unes sur les autres. Le fond qui est entre ces montagnes, n'est qu'une ravine qui roule sur des cailloux et fait dans des endroits des fondrières[1]

[1] Ouverture dans la superficie de la terre faite par des ravines d'eau.

impénétrables. Cependant il a fallu un chemin dans cette affreuse vallée ; pour le faire, on a choisi l'un des deux côtés le plus praticable, et, au pied de ces hauteurs, on a, pour ainsi dire, bâti un chemin ; car il est soutenu du côté du fond par un mur fait exprès. Il y existe mille endroits où c'est tout ce que peut faire une voiture que d'y passer, parce que les rochers quoique ajustés, viennent quelquefois en saillie sur la route, et un cocher étourdi aurait bientôt brisé son carrosse en tournant, car il y faut tourner sans cesse. Les Princes passèrent à cheval en cet endroit périlleux.

Il y a à gauche, sur la cime d'un de ces rochers, un petit village que l'on nomme *Evenos*, où l'on tira quelques coups de fusil à notre passage. De là, nous traversâmes Ollioules, assez bon bourg, où nous vîmes des orangers plantés en pleine terre, beaucoup de jasmins, et une compagnie de marine sous les armes. Enfin, nous arrivâmes ici le 14 mars, où nous trouvâmes beaucoup de peuple hors des portes de la ville, ainsi que les autorités du pays.

Peu de temps après que les Princes furent dans leurs appartemens, chez M. l'Intendant, la ville fit trois salves de 100 coups de canon chacune, qui furent suivies des décharges de 200 boîtes, de trois décharges de l'artillerie des tours et forts qui défendent la rade, de trois décharges de

tout le canon de six vaisseaux de guerre, et enfin de quatre saluts que fit le vaisseau *le Prudent*, qui était armé dans le port.

Les Princes montèrent à cheval pour aller dîner en public, et se rendirent ensuite à l'Arsenal. L'on a remarqué qu'il s'est tiré dans cet espace de temps 3,300 coups de canon et 800 boîtes.

Le duc de Bourgogne et le duc de Berry virent lancer à l'eau le vaisseau *le Parfait*, de 72 canons ; ils se placèrent sur un échafaud qui leur avait été préparé. D'abord que l'on eut ôté six poutres qui étaient au-devant du vaisseau, cette masse de bois alla avec un bruit impétueux prendre sa place dans l'eau. On eût cru qu'elle allait être engloutie; mais elle se tint là comme si elle y avait été bâtie. Ils virent aussi monter et démonter un mât de navire. Ils allèrent ensuite à la Corderie, qui est surprenante pour sa longueur. Elle est toute voûtée et a trois longues arcades de front. On fit devant eux un cable de 21 pouces de tour.

Cette ville est belle par ses fortifications, son port et ses fontaines. Elle consiste en 14 rues dans la ville vieille, qui aboutissent au port vieux et qui sont assez longues et traversées par quantité d'autres, outre la ville neuve, qui est belle et tirée au cordeau. Les remparts sont garnis de canons de fer et de fonte. Il n'y a guère de fortifications plus belles ni mieux revêtues que

celles de cette ville; mais deux choses y choquent : des montagnes effroyables contre lesquelles la ville semble adossée, et un vent terrible qu'il y fait presque toujours, et qui souffle présentement de toutes ses forces.

Aujourd'hui 16, il pleut ici à verse; et quand il pleut, il y pleut de la m....; car il n'y a point de commodités dans les maisons. On va faire son ordure sur les toits, qui sont tout plats; c'est ce qui fait que cela tombe avec la pluie.

Après avoir entendu la messe aux Jésuites et visité la boulangerie royale, les Princes sont venus en chaise à l'Hôtel de Ville, qui est sur le port, voir la *targue*, que les Consuls avaient fait préparer sur le bassin de la vieille Darce. C'est une espèce de joute qui se fait ainsi : On arme plusieurs bateaux sur lesquels on met horizontalement une planche de 9 à 10 pouces de large, laquelle sort en saillie environ 4 pieds plus loin que le gouvernail. Le champion qui doit jouter est debout sur l'extrémité de cette planche et en caleçon, tenant de la main droite une lance sans pointe et de la gauche un bouclier qu'on nomme *targue*, ce qui donne le nom à ces joutes. Les bateaux vont l'un contre l'autre à force de rames et au bruit des trompettes. Les combattans se couvrent de leurs boucliers et se présentent leurs lances pour se culbuter. Celui qui en fait tomber davantage dans l'eau sans quitter sa planche, remporte le prix.

Le comte de Grignan a donné à l'Hôtel de Ville la collation aux Princes; après quoi, on a vu caréner un vaisseau: c'est le mettre sur le côté sans le tirer de l'eau, y mettre le feu pour brûler le vieux goudron et le suif, et y en mettre de neuf. Nous avons vu ensuite danser le *rigaudon* par les garçons et les filles de ce pays, et par un homme qui n'a qu'une jambe. Le balcon où étaient les illustres voyageurs est soutenu par deux consoles qu'on admire comme un chef-d'œuvre de sculpture: elles sont de Puget, qui a fait l'Andromède et le Milon de Versailles. Le cardinal de Mazarin les avait demandées à la ville de Toulon; mais on le pria de vouloir bien les laisser où elles étaient, et il n'insista plus pour les avoir. Rien n'est plus beau que cet ouvrage.

LETTRE LXIV.

Aix, 20 mars 1701.

Le 17, les Princes se rendirent à l'Hôtel de Ville de Toulon, d'où ils virent paraître une baleine artificielle à qui plusieurs matelots cachés dans son corps donnaient du mouvement. Elle ouvrait de temps à autre la gueule qu'elle remuait, ainsi que les yeux, et jetait de l'eau par les narines.

Elle avait 38 pieds de long, et traînait après elle trois petits radeaux couverts de corail, de perles et de coquillages.

Il parut aussi un rocher, qui, en se rompant, fit voir des musiciens déguisés en syrènes et autres divinités de la mer, et qui offrirent en chantant leurs trésors aux Princes. Le corps de la baleine était aussi rempli de plusieurs musiciens, qui, avec des instrumens, répondirent aux syrènes, lesquelles firent le compliment qui suit, de la part de Neptune :

Depuis que le dieu du tonnerre
Se repose sur les Bourbons
Du soin de gouverner la terre,
Neptune ne veut plus commander aux Tritons;
Il renonce au pouvoir de calmer les orages;
Il nous soumet à vos lois :
Daignez être nos Rois,
Et de nos jeux recevez les hommages.

Ce compliment fini, les syrènes se plongèrent dans l'eau, et la baleine reprit la mer.

Les Princes s'embarquèrent ensuite dans un grand canot des plus magnifiques. Il avait seize rameurs habillés à la levantine, avec des culottes et des camisoles rouges, garnies de brandebourgs d'or et bordées de galons d'or, avec des bonnets d'écarlate à la polonaise, fourrés de martre. Le marquis de Nesmond, lieutenant-général des armées navales et commandant du port de Toulon,

tenait le gouvernail de ce canot, qui était suivi de plus de 200 autres.

Le vaisseau *le Tonnant* salua Messeigneurs, à leur passage, de toute son artillerie de 94 canons. Au sortir de la vieille Darce, ils allèrent à bord d'une galiote à bombes qui était mouillée à l'entrée de la nouvelle; et, après l'avoir visitée, ils rentrèrent dans leur canot pour voir, à deux portées de fusil, l'effet des bombes, et être éloignés du bruit des mortiers, qui est terrible à cause de la quantité de poudre qu'on y met.

Nous vîmes ensuite la manœuvre de deux vaisseaux du troisième rang, que l'on avait mis à la voile, dont l'un est *l'Oriflamme* et l'autre *le Content*. Ils partirent tous deux en même temps du port, prenant deux routes différentes, de sorte que l'un allait vent arrière, tandis que l'autre allait à la *bouline*. *Le Content* fit d'abord son tour complet. Après qu'il l'eut achevé, *l'Oriflamme*, qui s'était arrêté quelque temps à la moitié de sa course, vint sur *le Content*, qui continuait de circuler, à demi-portée du canon, lui présenta le flanc après avoir arboré la flamme de combat, et lui tira sa bordée, à quoi l'autre répondit et cargua en même temps les huniers, ce qui signifie qu'on se rend. Les Princes firent trois milles en mer, et la poudre ne fut pas épargnée. Nous vîmes aussi les îles d'Hières.

A 8 heures, les Princes vinrent se placer dans

une maison de bois richement meublée, qui leur avait été préparée sur le bord du port. Il y avait sur l'eau un théâtre éclairé de feux, environné de syrènes et de divinités marines, qui jouaient de différens instrumens, et qui jetaient des fusées courantes sur l'eau. Aux deux angles du bassin, on voyait des artifices qui fesaient partir sans discontinuer 1,000 fusées de toutes les façons, et des gerbes de feu. Il y avait en deux autres endroits 12 mortiers qui tiraient des bombes artificielles; ces bombes, se croisant en crevant en l'air, remplissaient l'espace de feu et de bruit, parce que chaque bombe de carton contenait 500 pièces d'artifice; ce qui fesait un spectacle merveilleux.

Pendant qu'il partait du feu sans cesse de ces quatre côtés, il y avait sur l'eau trois machines qui se promenaient en éclairant la mer par des feux qui en sortaient. L'une représentait un crocodile, l'autre une baleine, et la troisième un charriot qui portait un Neptune; les roues de ce charriot étaient des roues à feu d'artifice. Les deux animaux jetaient du feu par la gueule, et de temps en temps de l'artifice, qui, tombant sur l'eau, y brulait en éclairant, et petait en finissant. Ainsi se termina agréablement cette soirée et notre séjour de Toulon.

Nous sommes partis d'ici le 18, et, après avoir retourné sur nos pas, nous avons dîné au Bausset

et couché à Aubagne. Les Princes trouvèrent dans cette dernière ville 200 habitans sous les armes, et une compagnie de douze jeunes garçons avec autant de jeunes filles, vêtus très proprement en bergers et en bergères, qui dansèrent devant eux à la provençale. Les garçons leur présentèrent une corbeille pleine de bouteilles de vin de Malvoisie [1], et les filles, des bassins contenant des raisins. Je n'oublierai pas de dire que nous avons vu à Aubagne un homme qui aura 100 ans au 1er mai.

Nous partîmes le 19; nous avons passé par Roquevaire, qui est un fort gros village; et enfin, de montagnes en montagnes, de rochers en rochers, nous sommes arrivés à Aix. Rien n'est plus agréable que cette ville.

LETTRE XLV.

Lambesc, 21 mars 1701.

D'Aix nous avons passé à St-Cannat, et nous sommes arrivés à Lambesc, où les Princes logèrent chez M. Jannet, capitaine au régiment de Bourgogne. Ce gentilhomme a fait orner tout le de-

---

[1] Vin muscat cuit.

hors de sa maison de buis, de lauriers et d'oliviers. Il a fait, ce soir, une illumination et un feu d'artifice.

C'est ici qu'on a appris l'accident arrivé à Monseigneur, lequel a été surpris d'une atteinte violente d'apoplexie, et le prompt remède qu'on y a heureusement porté.

LETTRE LXVI.

Cavaillon, 22 mars 1701.

Nous sommes partis aujourd'hui de Lambesc. Nous avons passé la Durance à Mallemort, où les Princes ont dîné. Le comte de Grignan avait fait poster à l'autre bord de la rivière un escadron de régiment. Ce comte et M. le Bret ont pris congé des Princes en cet endroit. M. l'abbé de St-Vital, vice-légat du Pape, qui les attendait sur le bord de la Durance et à l'entrée du comtat Venaissin, les y a complimentés au nom de S. S. Il était accompagné du commandeur Maldachini, du marquis de Bonnaventure, et suivi de six carrosses et de douze gardes.

On est arrivé, sur les 5 heures, à Cavaillon. Depuis la Durance, nous sommes en terre du Pape.

Les Princes sont logés à l'évêché, où ils ont été reçus par le vice-légat et M. de Sade de Mazan, évêque de ce lieu. Cet évêque est de famille noble du comtat, et porte une loupe fort grosse sous le menton. Sur les cinq heures et demie, le vice-légat harangua à la tête de son clergé; et les députés du pays venaissin, qui étaient les évêques de Cavaillon, de Carpentras et de Vaison, les haranguèrent à leur tour; ils ont présenté au duc de Bourgogne cent médailles d'or, et 60 au duc de Berry. La face droite de ces médailles représente la tête des deux Princes, avec cette inscription :

Ludovicus, dux Burgundiæ, Carolus Bituricensium dux, Ludovici magni ex serenissimo Delphino nepotes.

Et au bas, 1701.

Il y a, sur le revers de la médaille :

E comitatu fratris Hispaniam petentis feliciter redeuntes.

On lit à l'exergue :

Provincia Venassina.

Le duc de Bourgogne a donné de ces médailles à toute sa Cour.

Le vice-légat tient table pour toute la suite des Princes, et fait délivrer des fourrages et de l'avoine à tout le monde *gratis*.

La synagogue des juifs est très petite Ils ne sont que 15 familles à Cavaillon, et en tout 70 per-

sonnes. Les hommes portent des chapeaux jaunes, et les femmes une petite toque de drap jaune derrière leurs cornettes, afin de les distinguer des chrétiens.

LETTRE LXVII.

Avignon, le jour de Pâques, 27 mars 1701.

Nous partîmes le 23 de Cavaillon. Nous passâmes à Caumont, où les Princes dînèrent, et nous arrivâmes ici de bonne heure. Rien n'est plus beau que les dehors de cette ville. Les murailles sont hautes, bien entretenues, avec des tours carrées de distance en distance égale.

A une lieue d'ici, les Princes trouvèrent à cheval la garde du vice-légat, qu'on nomme *gendarmes*. Ils avaient à leur tête deux trompettes et un timbalier. Ils étaient commandés par le commandeur Maldachini, frère du cardinal de ce nom. La garde à pied était de 200 hommes.

A une portée de fusil de la porte Saint-Lazare, Messeigneurs trouvèrent une salle qu'on a construite en forme de pavillon. Ce fut dans cette salle qu'ils reçurent les harangues. Il fallait monter vingt marches pour y entrer. La façade était composée de trois grands portiques, ornés de

pilastres d'un ordre composite. Les peintures représentaient la piété de la maison de Bourbon. Au sortir de cette salle, les Princes trouvèrent les consuls avec un dais de velours bleu, aux armes du duc de Bourgogne ; mais ce Prince les remercia et monta en carrosse. Depuis la porte de cette salle jusqu'à celle de la ville, il y avait deux compagnies, dont l'une des chevaliers de l'arbalète, et l'autre des chevaliers de l'arc. Les premiers étaient vêtus à la française et portaient des écharpes blanches et bleues sur les reins, une cocarde de rubans et leurs arbalètes à la main. Quant aux archers, ils étaient habillés à la turque, avec des robes et des turbans rouges. Ils avaient l'arc à la main, le carquois sur le dos et de grosses moustaches postiches qui fesaient un bel effet. A la tête de cette dernière compagnie, qui était de 120 hommes, on voyait six sauvages armés de massues, et devant eux six enfans qui suivaient un chameau qu'on conduisait.

Depuis la première porte de la ville jusques au palais du vice-légat, où les Princes ont logé, il y avait plusieurs arcs de triomphe. L'inscription du premier était pour les Princes ; l'autre regardait Henri IV ; le troisième, Louis XIII ; le quatrième, Louis-le-Grand ; et le revers de ce dernier arc de triomphe, qui était du côté de la porte du palais, s'adressait à Louis, Dauphin de

France, père des Princes. Outre cela, à toutes les portes et places publiques, il y avait des ornemens de verdure avec les armes du Roi, du Pape et des Princes. On trouva même à la place du Change un grand vaisseau chargé de peuple, supposé venu pour les voir, dans lequel il y avait des instrumens et des voix qui chantèrent en musique le *Domine salvum fac Regem*. Plus avant, à la place de l'Hôtel-de-Ville, ils trouvèrent une figure dorée du Roi à cheval terrassant une hydre, qui a été posée et faite exprès pour leur entrée.

Le Palais du vice-légat, où ils sont logés, est une vieille masse de bâtiment avec des tours carrées à créneaux, le tout fort laid au-dehors, mais très logeable au-dedans.

Il y a ici plusieurs belles maisons de particuliers, mais en général la ville est fort laide, et les maisons sont d'une structure antique.

Le maréchal de Noailles a mangé, ce jour de Pâques, avec le vice-légat; les mets et les fruits ont été prodigués. On se loue fort de ce prélat. Il est Parmesan, d'une famille très riche. C'est un homme grand et de très belle physionomie.

J'oubliais de dire que, peu de temps après leur arrivée, les Princes allèrent à *ténèbres*, à la cathédrale, qui est dédiée à Notre Dame. Toutes les églises sont ici d'une grande propreté, mais celle-ci et la paroisse Saint-Pierre sont boisées partout de la plus belle menuiserie du monde.

Les chanoines de la Cathédrale sont tous vêtus de rouge, comme les cardinaux. Ils tiennent ce privilége d'un Pape à qui, étant du nombre de leurs confrères, ils avaient pronostiqué que la sainte vie qu'il menait le ferait pape. Ce saint homme leur répondit en souriant que si cela arrivait, il leur promettait de les faire tous cardinaux. En effet, ayant été élu pape, ils le sommèrent de tenir sa parole, à quoi il satisfit pour quelques-uns, et il octroya aux autres les mêmes honneurs dans leur chapitre et les mêmes habits qu'aux cardinaux. C'est M. l'abbé de Cabanes, prévôt de cette église, qui a adressé la parole au duc de Bourgogne et au duc de Berry, en ces termes :

« Messeigneurs,

« L'Eglise d'Avignon, qui conserve le précieux souvenir d'avoir vu le premier monarque du monde au pied de ses autels, est aujourd'hui au comble de sa joie par l'honneur qu'elle a d'y recevoir, avec ses plus profonds respects, les deux Princes de son auguste sang que le Ciel destine au bonheur de la France et à la félicité du nouveau siècle.

« Cette Eglise, que l'ancienne tradition, appuyée du témoignage des souverains Pontifes, nous assure miraculeusement consacrée par la

main visible de Jésus-Christ, et dédiée à sa sainte mère dans le temps où elle vivait encore sur la terre, pourrait par là disputer la préférence de l'ancienneté avec toutes celles de France, comme elle a eu pendant près d'un siècle la prérogative d'être la mère de toutes celles du monde, par le séjour des Souverains Pontifes.

« Mais elle ne doit se souvenir dans cet heureux jour que des bienfaits des Rois Très Chrétiens: c'est à l'empereur Charlemagne qu'elle doit son premier lustre. Tous les monarques, ses successeurs, l'ont aussi particulièrement enrichie et distinguée par des priviléges; et, sans remonter plus haut, il n'en est presque aucun, depuis saint Louis, qui ne l'ait honorée de sa présence. Louis-le-Grand, enfin, en a conservé les autels par la destruction entière de l'hérésie.

« Ce fut bientôt après que ce grand Prince eut fait éclater sa haute piété dans cette même église par la solennité de Pâques, il y a quarante ans, que le Ciel le récompensa par la naissance d'un digne fils, qui est aujourd'hui lui-même le plus heureux de tous les pères, et qui, en donnant des Princes accomplis pour toutes les couronnes du monde, a élevé par là au plus haut point de gloire la grandeur et la puissance de leur aïeul.

« Vivez donc, grands Princes; vivez pour être le bonheur et la consolation de ces deux pères incomparables! Vivez pour en être les vertueux

et les héroïques imitateurs ; pour être, à leur exemple, la gloire et l'admiration de toute la terre, le soutien de la religion, les protecteurs du sanctuaire ! Ce sont les vœux ardens que l'Eglise d'Avignon fait continuellement au Ciel. Nous ne saurions être parfaitement fidèles au Père commun de l'Eglise, à qui nous sommes soumis, que par un attachement inviolable et une profonde vénération pour le plus grand Roi du monde, son fils aîné, et pour toute son auguste famille. »

Le Comté Venaissin est une petite province enclavée entre la Provence et le Dauphiné. La ville capitale est Avignon, située au bord du Rhône. Elle a été souvent le séjour des Papes, qui en sont encore en possession aujourd'hui. Ils y tiennent un légat.

Le pape Clément VI, profitant de la nécessité où se trouvait la princesse Jeanne, fille de Charles II, comte de Provence, à qui Avignon appartenait, acheta cette ville 48,000 livres. Le contrat de vente en fut passé le 19 juin 1348. On dit même que cette somme n'a jamais été payée. Cette Princesse était mineure lors de la vente, de sorte que cette cession ne pouvait être proprement qu'un engagement. Aussi, le Parlement de Provence, par arrêt du 26 juillet 1663, réunit à la couronne la ville d'Avignon ; ce qui suffit

pour faire voir que le Saint-Siége n'en jouit que par un effet de la libéralité de nos Rois.

Les juifs ont une synagogue en cette ville. Ils y sont en assez grand nombre, et portent, dans tout le Comtat, comme à Cavaillon, des chapeaux jaunes pour les distinguer.

Le Pape entretient ici une garnison italienne.

L'Université d'Avignon a été fondée en 1391.

On voit en ce lieu les maisons de Pétrarque et de Laure, sa maîtresse.

Le 24, les Princes allèrent encore entendre l'office à l'église de Notre-Dame, où ils l'ont toujours entendu, y allant commodément à couvert de leurs appartemens.

Sur les trois heures après midi, le Vice-Légat vint au palais, en qualité de nonce du Pape, dans un carrosse du Roi, que le duc de Bourgogne lui avait envoyé. Il était suivi de trois de ses carrosses, tous magnifiques, et où étaient ses gentilshommes. Il fut conduit par M. Desgranges, et reçu avec les mêmes honneurs qu'on rend ordinairement au nonce du Pape à la Cour de France. Après avoir présenté un bref de S. S., il fit ses deux complimens en italien, et finit celui qu'il fit au duc de Bourgogne, en disant que le Pape lui avait ordonné non seulement de lui rendre tous les honneurs imaginables, mais encore d'exécuter tous les ordres qu'il voudrait bien lui donner. Il dit au duc de Berry que S. S.

ne s'étant pas reposée sur sa personne pour l'exposition de ses sentimens envers ce Prince, elle avait tâché de les mettre elle-même dans le bref qu'il avait l'honneur de lui présenter de sa part.

Les consuls parlèrent ensuite, et présentèrent 100 médailles d'or au duc de Bourgogne, et 60 au duc de Berry. Ces Princes y étaient représentés en bosse sur la face droite, et on lisait autour, en mots abrégés, ces paroles : *Ludovicus et Carolus Delphini filii, Ludovici magni nepotes.* La ville d'Avignon paraissait, au revers, sous la figure d'une femme qui consacrait à ces Princes l'obélisque qu'on avait élevé à leur gloire, avec ces lettres S. P. Q. A., qui signifient *Senatus Populusque Avenionensis.* On lisait autour de ce revers : *Adventui Augustorum felicissimo.*

L'Université eut en ce moment l'honneur de les haranguer ; ensuite ils allèrent à ténèbres à la grande église. A leur retour, l'évêque d'Orange les complimenta en camail et en rochet. Le gouverneur de la principauté d'Orange leur avait fait compliment le matin de la part du roi d'Angleterre Guillaume III, de Nassau, prince d'Orange. Ils virent, après leur souper, par les fenêtres du palais, les processions de tous les pénitens de la ville, qui vinrent passer dans la cour devant eux. Il y en avait de six sortes : les premiers étaient les violets ; ceux de la miséricorde, vêtus de noir, les suivaient ; les blancs venaient après et étaient à

leur tour suivis des bleus, des noirs et des gris. Chaque confrérie était précédée d'une croix et de deux espèces de bedeaux, portant chacun un fanal au bout d'un bâton avec une lumière; chaque pénitent portait un cierge, et était vêtu d'un sac de toile, comme ceux de Toulouse. Chaque confrérie était suivie d'un moine en chape, qui tenait un crucifix. Il y avait environ 900 hommes sous leurs sacs.

Le 26, les Princes entendirent la grand'messe à la Cathédrale; l'après-dinée, ils allèrent à complies aux Célestins, monastère fondé par les Rois de France. La compagnie des archers était en haie dans la rue, et celle des arbalétriers dans la cour du monastère. Le prieur complimenta les Princes à la porte; ils visitèrent ensuite la maison et le jardin. Clément VII, pape, est enterré dans leur église, ainsi que Pierre de Luxembourg, cardinal, que l'on appelle bienheureux. Au retour, le père Martinot, jésuite, leur directeur, les confessa. Quelque temps après, ils distribuèrent les médailles dont la ville d'Avignon leur avait fait présent. Aujourd'hui, jour de Pâques, ils sont allés à la Cathédrale revêtus du collier de l'ordre, et ils ont communié à une messe basse dite par l'abbé Turgot, aumônier du Roi. Ils sont ensuite rentrés dans leurs appartemens, et quelque temps après ils ont entendu la grand'-messe dans la Cathédrale. L'après-dinée, ils ont

assisté aux vêpres et au sermon d'un jésuite. A la sortie de l'église, le Vice-Légat a monté dans leur carrosse.

Il y a ici deux tombeaux de papes, savoir : celui de Jean XXII, François Dossat, natif de Cahors, qui a régné 16 ans; celui de Benoît XII, de la maison de Canillac.

On voit aux Augustins le mausolée de saint Benezet, qui est très beau. Ce saint était un berger qui eut révélation qu'il fallait faire un pont sur le Rhône à Avignon, que c'était l'intention de Dieu; l'on se moqua de sa proposition, et on lui dit qu'on le bâtirait s'il pouvait porter une pierre qu'on lui montra, pour en être la première pierre. Il l'embrassa avec confiance, il la porta et la plaça. Elle pesait 800 livres. On cria miracle, on pria Dieu pour l'en remercier, on mit la main à l'œuvre; le pont fut achevé par le secours des aumônes et des libéralités. Il a duré plus de 500 ans. Il est aujourd'hui fondu, et il en reste seulement sept arches en deux morceaux, dont trois qui tiennent à la ville et quatre dans le milieu du Rhône : tout le reste est tombé. On y voit cependant encore deux piliers qui sortent de l'eau à la hauteur de quelques toises. J'ai passé entre deux en allant à la Chartreuse, à Villeneuve-lez-Avignon.

Il y a dans cette église le plus bel autel et les plus belles peintures. On y voit une visitation de

Champagne, qui est un charmant tableau. Cet autel était tout garni de vermeil et d'argenterie, entre autres trois chefs [1] de vermeil, d'une beauté achevée, où sont enfermées des reliques. L'un est le véritable portrait de Marie de Médicis, femme d'Henri IV, et les deux autres d'Elisabeth, surnommée *de la Paix*, reine d'Espagne, et d'Henriette, fille de Marie de Médicis, et femme de l'infortuné Charles Stuart, roi d'Angleterre. Il y en a encore deux qui représentent deux apôtres, quantité d'autres figures d'argent, de vases et de bouquets d'orfévrerie.

La sacristie est garnie tout autour d'armoires du plus beau travail de menuiserie, en bois de cèdre, de cyprès et autres: cela est très joli à la vue, et rend une odeur agréable dans le lieu. On ne peut concevoir la quantité d'ornemens qu'ils ont, la richesse dont ils sont couverts, et la propreté de toutes choses. Entre le lutrin et l'autel, on voit un tombeau bas, de marbre noir, d'Armand de Bourbon, prince de Conti, père du Prince de Conti d'aujourd'hui.

Dans une chapelle, à droite, se trouve le mausolée du Pape Innocent VII, leur fondateur, et dans une autre attenant, le tombeau de Petrus

---

[1] En terme de blason, pièce qui est au haut de l'écu et qui en occupe le tiers.

Sawa, son neveu, évêque qui a contribué à leur établissement, après son oncle. Ce lieu-ci était la maison de plaisance de ce dernier. Quant aux figures qui sont au-dessus du portail de l'église, et qui représentent une Vierge et deux anges, elles sont sans contredit d'une habile main et d'une belle sculpture.

En face du palais du Vice-Légat, on voit un grand bâtiment qui est l'Hôtel de la Monnaie. C'est assez joli à voir.

La *massole* est un genre de supplice dont on punit ici les meurtriers. On élève un échafaud; et quand le patient y est monté, on le fait mettre à genoux; le bourreau lui donne un grand coup de maillet de fer à la tempe, puis l'égorge comme un bœuf; on le coupe enfin en quatre quartiers, qui demeurent exposés pendant quelque temps. On dit que la justice d'Avignon est très lente, et que l'on y tient un homme deux ou trois ans en prison avant de le juger.

LETTRE LXVIII.

Valence, 2 avril 1701.

Le 28 mars, les Princes partirent d'Avignon, accompagnés du Vice-Légat. Nous passâmes à

Sorgues, sur la Sorgues, petite rivière qui porte bateau dès sa source : cette source est la fontaine de Vaucluse, si célèbre par les vers de Pétrarque. Le chemin qui y conduit est un sentier étroit et pierreux, que la curiosité seule peut rendre praticable. Les pieds délicats de Laure devaient souffrir de cette promenade[1]. Depuis Avignon jusqu'à Roquemaure, il y a une île dans le Rhône qui appartient au Roi, et qui lui produit 300,000 écus de rente.

En allant à Caderousse, on laisse à sa droite, sur un coteau et à cent pas du chemin, Chateauneuf; à sa gauche, un peu plus avant, le château de *Lair*, bâti en île sur une roche dans le bord du Rhône, qui appartient au duc de Ventadour. De l'autre côté, on voit Roquemaure.

Les Princes ont logé à Caderousse chez le comte d'Urban, où le parlement d'Orange les complimenta de la part du roi d'Angleterre. La harangue fut trouvée très judicieuse et très spirituelle, parce qu'elle ne roulait point sur les affaires du temps, qui pouvaient faire de la peine à l'un et à l'autre parti.

---

[1] Mais ce sentier, tout escarpé qu'il semble,
Sans doute Amour l'adoucissait pour eux :
Car nul chemin ne paraît raboteux
A deux amans qui voyagent ensemble.

Lefranc de Pompignan.

La principauté d'Orange est une petite province qui n'a que 4 lieues de long et 3 de large. Orange, qui en est la capitale, est mouvante du Comté de Provence. Elle appartient aux comtes de Nassau, à cause du mariage de Claude de Châlons, fille de Philibert de Châlons, XXXIe prince d'Orange, avec René de Nassau, qui succéda à son beau-père. Cette principauté appartient aujourd'hui à Guillaume-Henri de Nassau, XIe du nom, prince d'Orange, qui fut couronné à Londres, le 21 avril 1689, roi d'Angleterre, après avoir usurpé le trône sur Jacques Stuart, IIe du nom, roi d'Angleterre, père de Marie Stuart, son épouse.

La ville d'Orange est estimée une des plus anciennes et des plus célèbres de la Gaule Narbonnaise. L'opinion générale est qu'elle a été bâtie par les Phocéens, qui, pour éviter la cruauté des Perses qui ravageaient la Grèce, s'embarquèrent et vinrent chercher une retraite en Europe. On ajoute que les émigrés s'étant arrêtés sur la côte de Provence, ils y fondèrent Marseille, environ l'an du monde 3400, et environ 500 ans avant N. S. J. C., et qu'ensuite s'avançant dans les provinces, ils y établirent des colonies et y bâtirent Arles, Nice, Avignon, Orange, Lyon, Turin, etc.

Orange avait jadis un château qui était regardé comme le plus fort de France. Il était bâti en forme carrée et composé de quatre corps de logis.

Celui qui était du côté de l'orient, bâti à l'antique, était le logement des princes de la première et de la deuxième race; les trois autres, bâtis à la moderne, furent construits par Jean de Châlons, 1er du nom, prince d'Orange. Ce château fût brûlé en 1562; mais Maurice de Nassau le fit réparer et fortifier en 1622, et le rendit une des plus fortes places de l'Europe. Il avait un puits pratiqué dans le roc, et un chemin souterrain qui conduisait du château dans une maison de plaisance qui en était à plus d'une demi-lieue. Les nouvelles fortifications furent démolies en 1660, et le château rasé en 1673. L'on a depuis démantelé la ville, parce qu'elle servait de refuge aux bandits.

Orange est bâtie dans une belle et vaste plaine, très fertile, embellie de quantité d'arbres et de plusieurs sources. Du côté du septentrion, une petite rivière, qui se décharge dans le Rhône, porte presque jusques aux portes de la ville les marchandises que ses habitans font venir des provinces voisines. Constantin, fils de Constantin-le-Grand, y fit sa demeure, après y avoir fait une magnifique entrée, lorsque son père l'envoya gouverner la Gaule Transalpine; en mémoire de quoi, on y a conservé long-temps une colonne où étaient gravés ces mots : *Constantino pio, nobili Cæsaris Constantini pii filio*. La mère du fameux orateur romain M. T. Cicéron y était née.

Le premier évêque d'Orange a été Constantin,

très célèbre personnage qui assista au concile d'Aquilée avec Procule III, évêque de Marseille, l'an 381 ; et le second fut saint Eutrope, sous lequel le premier concile d'Orange a été célébré dans l'église de St-Justin.

Il y a eu trois conciles tenus dans cette ville : le premier, le 8 novembre 441, sous le Pape Léon Ier, composé de 17 évêques, dans l'église St-Justin, pour régler la discipline ecclésiastique, auquel saint Hilaire, évêque d'Arles et successeur de saint Honorat, présida. Le second, sous Félix IV, en 529, composé de 15 évêques assemblés contre les semi-pélagiens de Marseille, auquel saint Césaire, évêque d'Arles, présida ; le troisième sous Honorius III, l'an 1228, auquel son légat assista avec 14 évêques, à l'occasion de l'herésie des Albigeois.

L'an 1365, Charles IV y établit une Université. L'evêque en est chancelier, et en son absence le président du Parlement. En l'an 1470, Guillaume de Châlons, VIIIe du nom, y érigea une Cour de parlement, composée, depuis le siècle passé, de 12 juges de l'une et de l'autre religion, qui prononcent souverainement des arrêts.

Orange fut donnée en propriété par Charlemagne à Guillaume *au Cornet*, avec tous les pays qui étaient aux environs, l'an 798. Ses descendans prirent indifféremment les titres de comtes, de marquis et de princes d'Orange ; mais comme Frédéric Ier, dit *Barberousse*, confirma

à Bertrand de Baux, Ier du nom, toutes les prérogatives de souveraineté que les empereurs avaient ci-devant accordées à ses prédécesseurs, il lui donna le titre et la qualité de prince pour lui et ses successeurs, et lui imposa solennellement la couronne que ses prédécesseurs avaient portée. Depuis cette cérémonie, ce prince se qualifia, *par la grâce de Dieu*, *prince d'Orange*.

Il y a dans la ville et aux environs plusieurs restes d'antiquité qui sont dignes d'attention, entre autres l'arc de triomphe qui a été bâti par Caïus Marius et Luctatius Catulus, après la victoire remportée sur les Cimbres et les Teutons.

Ce monument représente une tour haute de 90 pieds, soutenue par trois arcs dont celui du milieu est plus grand, et les deux des côtés également plus petits. La face orientale de cette tour représente des hommes captifs qui ont les mains attachées derrière le dos, et qu'on avait coutume de mener en triomphe. Ils sont placés deux à deux entre les distances égales des colonnes, et surmontés de trophées d'armes anciennes composés des dépouilles des peuples vaincus. Au-dessus de chaque trophée, on voit la figure d'un pourceau, qui était le symbole des alliances qui se fesaient alors entre les nations; et toutes ces choses sont surmontées par l'oriflamme des Romains, appelée *Labarum*, ou *Cornette du Prince*, qui était portée par cinq cavaliers dans les expéditions militaires,

lorsque l'empereur ou son général d'armée marchait en bataille.

Au-dessus des colonnes, il y a une frise où sont représentés plusieurs gladiateurs combattant un à un, que les Romains avaient coutume de faire entre-tuer pour donner du plaisir au peuple. Cette frise est surmontée du buste d'une divinité dont la face jette des rayons et est environnée de plusieurs étoiles. On prétend que c'est le simulacre du soleil, divinité singulièrement honorée chez les Romains. Cette figure est accompagnée d'une corne d'abondance de chaque côté, le tout sous un tympan dont les extrémités soutiennent deux syrènes.

La face occidentale de cet arc de triomphe représente des captifs et des trophées d'armes semblables à ceux de la face orientale.

La face méridionale contient plusieurs particularités; car, outre les ornemens qui y paraissent en ses colonnes, chapiteaux, frises, corniches et architraves pour l'ornement des arcs et de toute la face, on y voit, au-dessus du petit arc du côté de l'orient, diverses armes entassées les unes sur les autres, et parmi ces armes les figures de deux pourceaux ou sangliers. Sur l'un des écussons, on lit *Mario*, et, sur l'autre, D. Sur diverses pièces assez bien conservées, on voit encore la figure d'une femme à demi-corps, qui semble sortir d'une fenêtre. Cette figure représente la

pythonisse *Martha*, tenant le doigt à l'oreille, de laquelle Marius se servait pour la prédiction des choses à venir, et pour savoir le succès des batailles, la fesant conduire dans une litière, vêtue d'une grande robe. On y découvre ensuite un homme à cheval, qu'on dit être le portrait de Marius.

La face septentrionale est la plus entière et la plus riche de ce monument. On y voit le même ordre que sur celle du midi. Quant à l'architecture, sur les deux petits arcs on découvre les armes dont les anciens se servaient.

Au-dessus de chaque côté, après les corniches, on y voit toutes sortes d'instrumens de marine, avec le trident de Neptune, symbole de la grandeur des Romains. Vis-à-vis du petit arc, du côté de l'orient, les enseignes de la religion des Romains y sont représentées : on y aperçoit, en bas relief, l'*asperges* qu'on tenait dans les bénitiers à la porte du temple, servant à jeter de l'eau lustrale sur le peuple lorsqu'il entrait en sacrifice; le *perfericule*, qui était un vase comme une aiguière, où l'on tenait le vin qu'on jetait sur la tête de la victime; *le disque*, qui était un grand bassin destiné à recevoir les intestins de la victime; le *cympule*, servant au prêtre ou sacrificateur pour goûter le vin, ressemblant à une coupe ou tasse; *le baton augural*, fait en forme de crosse, qu'on tenait devant le sacrificateur quand il fesait l'office.

L'intérieur de cette tour est composé de plusieurs voûtes les unes sur les autres. On y voit des fleurons et des compartimens de la plus fine sculpture.

Il existe aussi à Orange un cirque qui a été bâti par les Romains. Il est situé au pied de la montagne sur laquelle était le château. A 400 pas de la ville se trouvent les restes des Arènes, qui étaient destinées aux combats des hommes et des bêtes féroces. Cet édifice était de forme ovale.

Je n'oublierai point les restes d'un aqueduc fameux pour sa hauteur et pour sa longueur; car il commence à une source d'eau qui est au pied d'une montagne appelée Grouzel, proche de Malaucène, petite ville du Comtat Venaissin éloignée de 4 lieues d'Orange, et vient joindre la montagne sur laquelle était bâti le château. Enfin, ce qu'il y a de bien remarquable, ce sont les pavés de marbre travaillés en mosaïque qui se trouvent dans les maisons de plusieurs particuliers. Sur le pavé de la cave de M. Boyer, rue de l'évêché, on voit une figure de Mercure d'environ 6 pieds, composée de petits carrés de marbre blanc sur un fond de marbre noir; elle est appuyée sur sa main gauche, tenant le caducée de la droite. Sur le pavé de la cave de M. Barrière, quartier de Villeneuve, on distingue la figure d'un chat à la mosaïque, qui tient une souris entre ses dents, le tout composé de petites pièces

de marbre roux, sur un fond de marbre noir.

Cette petite principauté, qui est une espèce d'asile pour les Huguenots, produit au prince d'Orange, y compris un péage qu'il reçoit sur le Rhône, 45,000 livres de rente.

Les Princes, qui étaient partis à 9 heures de Caderousse, passèrent l'eau, proche d'Orange, sur un pont de pierre qui était gardé par des Suisses du roi d'Angleterre, prince d'Orange. Nous passâmes par Pioleng, Mornas, Mondragon où les Princes dînèrent; et, malgré un vent effroyable qu'il fesait, ils montèrent à cheval pour aller voir le pont St-Esprit. Ce pont, que l'on prétend avoir été bâti par les Romains, est un des beaux ouvrages que l'on puisse voir. Il est long de 1,206 pas et large de 15; il a 22 arches, et chaque colonne qui est entre elles a une grande fenêtre par où l'eau du Rhône peut passer quand son canal est trop plein. Il est couvert d'un pavé d'échantillon; et tous les maréchaux ferrans qui voyagent y gravent en passant la figure d'un fer sur le parapet, et y écrivent leurs noms. En partant de là, nous sommes venus coucher à Boulène.

Il est à remarquer que de Caderousse à Boulène, passant par le pont St-Esprit, on marche, en cinq lieues de chemin, dans cinq provinces différentes : dans le comtat d'Avignon, la principauté d'Orange, la Provence, en Dauphiné et en Languedoc. Boulène est le dernier lieu du Com-

tat, de ce côté-ci. Le Vice-Légat y traita encore toute la cour des Princes, hommes et chevaux; et après avoir remercié tous les seigneurs de l'honneur qu'ils lui avaient fait, il prit congé d'eux.

Le 30 mars, partant de Boulène, nous entrâmes en Dauphiné, et nous allâmes coucher à Montélimart, où les Princes furent reçus par le marquis de Chabrillant, l'un des lieutenans de roi de la province. Ils allèrent ensuite descendre chez le gouverneur, où l'on présenta les vers suivans au duc de Berry :

Héritier présomptif d'une riche couronne,
Fils du grand Prince qui la donne,
Que peux-tu désirer pour comble de bonheur?
Est-ce un royaume? est-ce un empire?
A ce nouvel honneur
Si ton courage aspire,
Charles, nomme l'État que tu veux posséder.
Que l'ambition ou le vice
Ne t'engage à trahir les lois ni la justice.
Pour acquérir les droits de commander,
Sers-toi de ceux que donne la naissance.
Plus d'un trône occupé par un lâche tyran
Est à ce titre acquis aux princes de ton sang.
Ils le cèdent; choisis de Solime ou Byzance!
Alors l'Espagne, unie avec la France,
Te fournira mille et mille guerriers
Avides de nouveaux lauriers.
Saint Louis daigne bien t'apprendre
L'art de les prendre.
Ces villes te rendront leurs superbes remparts;
Et sous tes étendards,

S'il te guide au chemin qui conduit à la gloire,
Tu verras constamment se ranger la victoire.
Suis ses conseils, imite ses exploits,
Tu deviendras égal aux plus puissans des rois.

Le 31 mars, nous quittâmes Montélimart. Nous passâmes à Loriol, qui était tapissé de buis; et nous trouvâmes un pont sur la Drôme.

On cesse de trouver ici des oliviers et des femmes à chapeaux. On y voit beaucoup de mûriers blancs et de montagnes couvertes de buis. De Loriol, nous passâmes à Livron et dans une belle plaine qui conduit à Valence. Nous avons eu toute cette journée beaucoup de vent dans le nez, le Rhône à notre gauche et des montagnes couvertes de neige à notre droite. On voit dès l'entrée de cette plaine, sur une pointe de rocher, à une lieue et demie devant soi, le château de Crussol, qui est la Maison d'Usez. Il est situé vis-à-vis de Valence, de l'autre côté du Rhône.

Les Princes arrivèrent à Valence, sur les 5 heures. Ils furent harangués à la porte par MM. de ville. Le premier Consul porta la parole au duc de Bourgogne en ces termes :

« Monseigneur,

« Louis-le-Grand a donné des lois à toute la terre. Il a fait trembler toute l'Europe injustement liguée pour arrêter la rapidité de ses conquêtes. Ses desseins impénétrables ont été plus tôt exécutés que connus. Il a préféré le repos de l'univers à

l'amour qu'il avait pour la victoire et pour les combats, lorsque pouvant tout vaincre et conquérir, il s'est contenté de faire goûter à ses sujets les douceurs de la paix.

« Il vient de donner à l'Espagne un prince accompli, dont la France aurait raison d'être jalouse, si ce grand Roi, la terreur de ses ennemis et l'amour de ses peuples, ne vous conservait comme un prince digne de lui, pour être un jour le successeur légitime de ses Etats, puisque vous l'êtes déjà de ses vertus ; s'il ne lui restait, enfin, un autre prince incomparable, dont les vertus sont les plus beaux fruits de ses soins, dont le moindre mérite est celui d'une couronne ; aussi les nations étrangères ne tarderont-elles point de demander, pour avoir un souverain de l'auguste sang des Bourbons, ce modèle achevé. Louis-le-Grand, que tout monarque doit se proposer, vous apprendra l'art de régner, de commander et de vaincre. Ce Prince, inimitable à tout autre qu'à vous, préparera par sa prudence et par sa sagesse vos entreprises glorieuses. Votre valeur les exécutera dans la suite, et la gloire les couronnera dans le temps. »

Les Princes entrèrent ensuite dans la ville, dont toutes les rues étaient tapissées et sablées. Ils passèrent d'abord au milieu de 200 jeunes gens bien faits et lestement vêtus, ensuite au travers de deux haies de bourgeois sous les armes. Ils logèrent à

l'Evêché, qui est d'autant plus agréable que le Rhône y passe au pied, où M. de Champigny, évêque de Valence, eut l'honneur de les recevoir. La jeunesse de la ville fit la garde. J'ai logé chez M. Labatie. Je n'ai vu que la dame, qui ne parle que par *sa foi* ou *le diable l'emporte*, etc.: c'est la mode en ce pays-ci, à ce que l'on m'a dit. Il m'a paru que cette femme portait le haut-de-chausses.

Valence est situé sur les bords du Rhône. Il possède une Université qui a été fondée par Louis, dauphin, fils de Charles VII, l'an 1452, lequel la confirma dans ses priviléges en 1475, lorsqu'il fut parvenu à la couronne. Il y a aussi Présidial et Sénéchaussée.

Cette ville n'est ni si considérable en richesses ni en étendue qu'elle l'a été. Le Rhône déborda tellement en 1651, qu'il ruina un beau quai et la plus grande partie de la ville basse. Il y a eu autrefois un pont, dont il ne reste qu'une demi-arcade du côté de la rivière; il n'y a même personne dans la ville qui se souvienne d'en avoir vu davantage; ce qui le fait connaître, c'est qu'il y a une rue qu'on nomme la rue du Pont-Péri. On a établi sur le Rhône, en cet endroit, une *trâle* comme à Avignon. C'est un bac qui va seul au moyen d'une corde qui traverse le Rhône, attachée des deux côtés au haut de deux espèces de mâts fichés en terre et soutenus par des arcs-

boutans, sur laquelle corde roule une poulie qui est attachée à une autre corde, qui tient au haut du mât du bac à mesure qu'il avance. Il suffit de le mettre en branle au commencement avec des crocs; après, il continue sa traversée sans aucun secours de main d'homme.

Vis-à-vis de Valence, et de l'autre côté du Rhône, se trouve un petit village nommé *les Granges*. C'est au-desssus de ce village, sur la cime d'une montagne, qu'est bâti le château de Crussol.

Les Jacobins de Valence prétendent avoir l'os d'un géant, et disent que c'est la partie supérieure du *tibia*, ou gros os de la jambe. Il paraît cependant que cela n'a jamais été un os, mais une pierre qui a à peu près cette conformation, attendu que sa dureté et son poids excèdent beaucoup ceux d'un os. M. Dionis et plusieurs autres qui l'ont vu sont de ce sentiment. Ils étalent partout, dans leur cloître, un tableau qui représente la figure ou le squelette d'un géant, au-dessus duquel est cette inscription :

Hæc est effigies gigantis Buardi, vivariensis tyranni, statura 15 *cubitarum, à cabellonensi comite occisi anno... Cujus ossa in monte Crusseoli recondita, à Dominicano Religioso inventa propè rivum M*..... 1456, *variisque locis dispersa, hæc ad nos usque pervenerunt. Hoc monumentum P. S. D. M. cons. reg. in sede præsid.* 1648.

Après ce que j'ai vu, je n'ai pas grande foi pour ce placard.

Au bourg-lez-Valence, hors la porte St-Félix, il existe une caverne de laquelle on prétend que l'on a traversé par dessous le Rhône. On dit aussi qu'en cet endroit on a trouvé autrefois, dans un tombeau, le corps d'une femme couvert d'or et de pierreries, qui paraissait d'abord tout frais, mais qui se réduisit en poudre dès qu'il sentit l'air. Il y avait sur le tombeau cette inscription latine :

D. Justina M. Justine mère.

Cela fait juger que c'était le tombeau de l'impératrice Justine.

Les Princes allèrent, le 1er avril, à la Cathédrale, dédiée à St Apollinaire. L'Evêque, en habit pontificaux, à la tête de tout son clergé, les reçut à la porte et les harangua. A leur retour, ils donnèrent audience au Présidial et à l'Université, dont le Recteur leur parla de la sorte :

« Tous les lieux que vos augustes personnes ont honorés de leur présence, retentissent de joie. Nous attendions ce beau jour, qui doit aussi nous rendre heureux et calmer nos impatiences. Nos désirs sont enfin remplis ! Nous avons le bonheur de voir les petit-fils du plus grand Roi du monde, les fils d'un héros à qui les peuples de cette province se trouvent particulièrement dévoués.

« Quel empressement respectueux ne devons-

nous pas avoir pour des princes distingués par leur sagesse, par les riches talens de leur esprit, par la grandeur de leur naissance !

« Vous êtes au chemin de la gloire. On ne parle que de l'ardeur héroïque qui vous presse de vous signaler dans les combats, que de votre attention à marcher sur les pas de Louis-le-Grand, ce monarque toujours heureux, toujours suivi de la victoire, autant admiré par les actions de sa clémence que par celles de sa valeur, qui, ajoutant prodige sur prodige, vient de mettre sur le trône d'Espagne un roi de sa famille. Par les mêmes vertus, vous montez à la même puissance. Cette Université, qui vous rend ses hommages, glorieuse d'enseigner les lois, enseignera les vôtres, pendant que vous apprendrez à vos neveux l'art de vaincre et de régner. »

L'Election parla ensuite.

Les Princes allèrent, l'aprés-dînée, à la chasse dans la terre appartenant au marquis de Prayet. Après la chasse, ils acceptèrent la collation qui leur fut offerte par ce marquis.

L'Intendant, qui tenait trois tables somptueuses, donna le soir un grand bal avec une superbe collation.

LETTRE LXIX.

Saint-Marcellin, 3 avril 1701.

Nous partîmes le 2 de Valence, ayant toujours sur la droite les montagnes du Dauphiné fort couvertes de neige. Nous commençons à trouver un pays qui sent un peu plus la France, des plaines que nous avions perdues de vue assez longtemps, des blés, des vignes et des avoines. Nous sommes arrivés à Romans à midi.

La ville était tapissée et sablée. Il y avait sur la place un bataillon irlandais. Les échevins avaient mis sous les armes les garçons en habits gris, avec une bandoulière rouge, garnie d'un filet d'argent et de dauphins, avec des fleurs de lis sous le fourniment de la bandoulière. Quant aux hommes mariés, ils avaient fait une compagnie uniforme en habits d'arméniens, ayant chacun une hallebarde sur l'épaule et une hache ou une faux droite.

Le pont qui est à l'entrée de la ville sur l'Isère, rivière assez forte, mais couleur de cendre, à ce qu'on dit, pendant toute l'année, était couvert en galerie, le plafond garni de buis tout le long, et fesant des arcades des deux côtés. La compagnie des garçons dont j'ai parlé y était rangée en haie; et après avoir passé un portique qui était au bout

du pont, du côté de la ville, on trouvait la compagnie des gens mariés qui avaient à leur tête, entre les officiers et la troupe, un chameau qui portait 7 ou 8 petits enfants très proprement vêtus.

Les Princes étant descendus chez M. l'abbé Lessain, oncle à la mode de Bretagne de l'Intendant, toutes ces compagnies défilèrent avec ordre devant la maison. Elle est un vrai bijou. On avait fait bâtir, à l'entrée, un arc de triomphe à deux faces, avec son pilastre derrière; et au-dessus du cintre, en entrant, on lisait ces mots :

In honorem regiœ prolis, ovationis specimen optimi triumphi augurium.

Et en dedans :

Ludovicus magnus rebus gestis optimo triumpho sublimior.

En entrant dans la maison, on trouve à gauche une belle allée d'arbres fort hauts; un peu plus avant, du même côté, un canal qui s'étend tout le long de cette allée, et tourne à droite le long du parterre sous une arcade de pierre de taille qui ne paraît pas supérieurement, et sur laquelle on passe comme sur une allée sablée, pour arriver du jardin à la maison. Après cette arcade, l'on est dans un très joli parterre carré. La maison est en face; et pour y arriver, il faut monter une rampe garnie d'une balustrade dont la pente est très douce, parce qu'elle a autant de

face que le parterre; quand elle est montée, on trouve une terrasse qui règne sur trois côtés du parterre. La face du bâtiment est un corps de logis où la symétrie est observée, avec quatre pavillons aux deux bouts, le tout orné de quantité de bustes sur leurs consoles du haut en bas, entre les croisées. Les deux ailes sont des murailles élevées sur lesquelles on a peint, pour représenter des galeries, des croisées, des portes et des statues posées dans des niches. Il y a deux appartemens complets dans la face du bâtiment : l'un à droite, et l'autre à gauche. La chambre où a couché le duc de Bourgogne est un salon très élevé, à plafond peint, à lambris hauts, dorés et couverts d'ornemens et de devises. Le cabinet, les antichambres, tout était extraordinairement paré et orné de quantité de très beaux et de très bons tableaux.

Les Cordeliers sont tout proche de cette maison, sur la gauche en entrant. On avait dressé autour du clocher un feu d'artifice qui promettait beaucoup; mais, par malheur, pendant que les Princes jouaient, sur les 7 heures et un quart, le feu prit à une corde d'amorce qui tombait de l'artifice du clocher à une des fenêtres de la salle d'où les Princes devaient le voir, et par le moyen de laquelle ils devaient y mettre le feu eux-mêmes. Cet accident arriva par l'imprudence de quelques gens qui passèrent proche avec de la lumière,

sans y faire attention. Ce feu monta tout d'un coup à l'artifice, qui tira tout à la fois au péril des personnes qui étaient encore sur le chantier à le placer. Il ne leur en arriva pourtant que très peu de mal; ce qu'il y eut de fâcheux, c'est que le feu ne fit aucun plaisir. On allumait dans ce moment quantité de lances à feu, qui avaient été mises partout sur les balustrades, pour faire une illumination autour du parterre et de la maison, pendant l'effet du feu d'artifice; mais elles firent une si cruelle fumée de soufre, qu'on pensa en étouffer.

Ce matin, 3 avril, nous sommes partis de Romans. Nous avons passé par St-Pont-de-Romans, où il y a une commanderie de Malte, par *la Peyriere*, et de là nous sommes arrivés à St-Marcellin. Les Princes y sont assez mal logés. Ils tiennent ici une table de 18 couverts, comme ils ont fait beaucoup de fois dans le voyage. Les seigneurs de leur cour ont l'honneur d'y manger.

LETTRE LXX.

Grenoble, 5 avril 1701.

Nous partîmes hier matin de St-Marcellin. Nous eûmes une neige continuelle et un vent

très froid. Le pays, qui ressentait la France, ne nous a guère duré. On ne voit ici de tous côtés que des montagnes de roches qui se perdent dans les nues. Nous avons passé par Taché, Vinet, Vouray ou Vorette, où les paysans avaient coupé dans les forêts voisines de jeunes sapins; ils en avaient fait une grande avenue qui durait tout le long du village et l'espace de 100 pas avant l'entrée. Ils avaient placé entre les sapins des hommes habillés en sauvages avec de la mousse, portant des massues sur leurs épaules : cela a été trouvé fort bien imaginé.

De là, nous sommes venus à Moirans, où les Princes et nous avons dîné. Nous avons passé entre les hautes montagnes, par Chavalon, Fontani, St-Robert, la Buisserade; nous sommes arrivés à Grenoble bien gelés, bien mouillés et bien crottés. Les habitans avaient fait dresser de beaux arcs de triomphe sur le pont qui est à l'entrée de la ville, sur l'Isère; plus de 2,000 hommes bien vêtus, sous les armes, et quantité d'autres ajustemens s'y trouvèrent; mais la grosse neige et l'épouvantable temps qu'il fesait a dérangé tous leurs projets, renversé leurs arcs de triomphe, dont les dessins étaient du P. Lemenestrier, jésuite.

LETTRE LXXI.

Lyon, 10 avril 1701.

Grenoble, capitale du Dauphiné, est situé dans les montagnes, sur l'Isère, rivière qui sépare la ville en deux.

Le Dauphiné fut réuni à la France en 1349. Humbert II, dauphin viennois, fatigué de la guerre qu'il soutenait contre la Savoie, voulant mettre à sa place un seigneur puissant qui pût réprimer cet ennemi, proposa à Jean, duc de Normandie, fils de Philippe VI, roi de France, de lui céder ses états de Dauphiné. Cette proposition eut lieu à Avignon, lors du voyage que Humbert II fit dans cette ville pour assister au couronnement du pape Clément VI, et où le duc de Normandie s'était rendu pour la même cérémonie. Celui-ci comprit que rien n'était plus propre à confirmer Humbert dans les bonnes dispositions qu'il paraissait avoir pour la France, que de fournir à ses dépenses et de payer les dettes dont il était obéré. On en fit part à Philippe de Valois, qui envoya des députés pour traiter cette affaire; le Dauphin en nomma de son côté qui s'abouchèrent avec ceux du Roi; après plusieurs conférences, qui eurent lieu en présence du Pape, le traité fut résolu. On en dressa l'acte au bois de Vincennes, le 23

avril 1343. Philippe, duc d'Orléans, second fils de France, y fut désigné pour succéder à Humbert. Il fut expressément stipulé que ses successeurs porteraient le nom de *Dauphin*. Au reste, cette province ne devait échoir à la France qu'au cas que Humbert, qui n'avait encore que 31 ans, vînt à mourir sans enfans. Philippe de Valois, pour ne pas perdre l'occasion d'acquérir un pays qui étendait considérablement les limites de son royaume, et qui lui donnait entrée en Italie, ne rejeta aucune des conditions qui lui furent proposées. Il s'obligea de donner à Humbert 120,000 florins d'or, et des terres en propriété dans le Dauphiné jusqu'à 10,000 livres de revenu. Il devait, de plus, lui assigner, sa vie durant, une pareille somme sur les revenus de la sénéchaussée de Beaucaire et sur des terres en Languedoc.

A quelque temps de là, le duc de Normandie, qui dès le commencement avait conduit toute cette affaire, revint à Avignon. Il sut ménager pour lui et ses enfans les dispositions où il trouva Humbert, qui était encore en cette ville. On peut regarder comme un nouveau traité l'acte qu'ils firent alors, par lequel le Duc, ses enfans, et toute sa postérité furent appelés à la succession du Dauphin, au préjudice de Philippe duc d'Orléans, que l'acte de transport du 23 d'avril avait désigné pour son successeur. Dans la vue qu'on eut de rendre ce traité plus authentique, le Pape

fut prié de l'autoriser et de souffrir que les articles en fussent dressés sous ses yeux; ce qu'il accorda non seulement, mais qu'il confirma depuis par une bulle du 4 juillet de l'année suivante, où il donna pouvoir à l'archevêque de Lyon et à l'évêque de Grenoble de dispenser les sujets du Dauphiné de tous les sermens qu'ils auraient pu faire à Philippe duc d'Orléans, comme successeur du Dauphin, et d'autoriser en même temps ceux qu'ils feraient pour s'obliger de reconnaître en la même qualité le duc de Normandie, ses enfans et ses successeurs à perpétuité.

Humbert ayant perdu son unique enfant de la manière la plus cruelle, puisqu'un jour qu'il jouait avec lui à une fenêtre du château de Beauvoir sur l'Isère, il le laissa tomber dans la rivière, où il périt, ce malheureux père en conçut un si violent chagrin, qu'il prit en horreur toutes les choses de ce monde, et résolut d'embrasser la vie monastique. Alors, il déclara publiquement le parti qu'il avait pris de donner ses Etats à la France. Béatrix de Viennois et Jean de Châlons, son fils, étaient les plus proches héritiers de Humbert et les seuls rejetons des dauphins de la célèbre maison de la Tour-du-Pin. Ils se départirent l'un et l'autre de toutes leurs prétentions sur le Dauphiné et sur la baronie de la Tour. Charles, fils aîné du duc de Normandie, fut dès-lors revêtu de la succession de Humbert, sans

21

réserves et sans conditions. Celui-ci abandonna toutes les terres qu'il s'était réservées en Dauphiné, et envoya des lettres circulaires dans tous les bailliages pour informer les peuples du changement arrivé dans le gouvernement. Ce fut à Lyon, au mois de juillet 1349, que Humbert mit en possession le nouveau Dauphin, par la tradition du sceptre, de l'anneau, de la bannière et de l'épée ancienne de Dauphiné. Les barons et seigneurs qui étaient présens prêtèrent foi et hommage à Charles, qui, de son côté, jura de maintenir les priviléges du pays. Le lendemain, Humbert entra dans la maison des frères prêcheurs, où il prit l'habit de St-Dominique. Le pape lui donna tous les ordres, et celui de prêtrise le jour de Noël ; et puis il le fit patriarche d'Alexandrie. L'année d'après, Philippe VI étant mort, Jean, duc de Normandie, monta sur le trône, et son fils aîné Charles fut le premier dauphin de France. C'est depuis lui que les fils de France portent le nom de *dauphin*.

Lorsque les Princes arrivèrent à Grenoble, le 4 avril 1701, ils y trouvèrent deux arcs de triomphe : un sur le pont, l'autre au bout de la place, entre le portail St-André et l'hôtel de *Lesdiguières*. A la vérité, le vent avait mis en désordre celui du pont. Ils furent harangués à la porte par le Maire, accompagné des Echevins. Les rues devaient être sablées et tapissées, mais le mauvais

temps ne le permit pas. Quatorze compagnies de bourgeois étaient en haie sous les armes. Il y avait d'abord des gens armés de casques, cuirasses et mousquetons. D'autres étaient vêtus de gris de fer avec des boutons d'acier. Le régiment de *Bourg* s'étendait depuis la porte de France jusqu'au palais, où il y avait un bataillon de ce même régiment en garde.

Les Princes logèrent à l'hôtel de Lesdiguières.

On tira 50 pièces de canon à leur arrivée, outre celles de l'Arsenal et de la Bastille. La ville vint leur faire ses présens, qui consistaient en fromages, en vins et en gants.

On alluma, le soir, dans le jardin de l'hôtel de Lesdiguières, 328 lanternes de verre et 130 pots-à-feu. Toutes ces lanternes étaient éclairées par 9 lampes chacune, ce qui fesait une espèce de fleur de lis fort brillante.

Le lendemain, 5 avril, le comte de la Roque, colonel du régiment de *Montfort*, envoyé du duc de Savoie, et qui était arrivé le jour précédent, fut conduit dans les carrosses du Roi, avec 10 gentilshommes qui l'accompagnaient, à l'audience du duc de Bourgogne, pour le complimenter de la part de S. A. R. Cet Envoyé rendit trois lettres au prince français, et fut ensuite chez le duc de Berry. On le reconduisit de là dans le carrosse du Roi.

Les Princes allèrent ensuite à la messe à la

cathédrale, où le cardinal Le Camus, en habits pontificaux, les reçut en sa qualité d'évêque de Grenoble, et leur fit son compliment.

Dès qu'ils furent rentrés chez eux, M. de Grammont, à la tête de 6 présidens et de 26 conseillers, tous en robes rouges, les harangua séparément. Le duc de Bourgogne se découvrit lorsqu'ils entrèrent, et remit son chapeau pendant que M. de Grammont commença son compliment. Ce prince fit le même honneur à la chambre des Comptes. Le comte de Ferrière, qui en est second président, parla à la tête de 4 présidens du même corps, de 12 maîtres des comptes, de 2 correcteurs, de 2 auditeurs, et des gens du Roi. Les complimens finis, le duc de Bourgogne fit une inclination de tête à mesure que chacun de ces deux corps passa devant lui pour le saluer. Après cela, les Princes furent harangués par le bureau des finances, par l'Election et par le Vice-Bailli, accompagné du Lieutenant et des Assesseurs.

Le comte d'Estrées, passant à Grenoble pour aller à Toulon, eût l'honneur ce jour là de faire la révérence à Messeigneurs, et de jouer avec eux.

Le maréchal de Noailles donna à souper à l'envoyé du duc de Savoie et à toute sa suite.

Après avoir soupé, les Princes se rendirent au lieu préparé pour voir le feu d'artifice que la ville fit tirer sur l'Isère. La loge était dans le jardin de l'hôtel de Lesdiguières, sur le mur d'appui qui

regarde la rivière en face de leur appartement, et vis-à-vis du feu. Elle était carrée et peinte en dehors avec des pilastres, le tout doré et orné de devises. Au-dessus de ce bâtiment, étaient plusieurs statues des rois de France. L'intérieur était orné de médailles représentant les principales actions du Roi, avec un dais de velours. On avait mis, au-devant des Princes, un treillage doré pour empêcher que l'artifice ne les incommodât. Pour arriver à cette loge, on passait par une allée composée de 20 portiques de verdure de chaque côté, sur lesquels étaient des fanaux sans nombre, qui formaient une espèce de corniche à perte de vue. Trois grosses lanternes de verre étaient pendues en festons sous chaque portique, et dans chacune il y avait 9 lampes, 5 en bas et 4 en haut. Voici la construction du feu :

Une colonnade en rond soutenait quantité de médailles, de devises peintes et dorées, et de vers à la louange du Roi et des Princes. Plusieurs statues étaient élevées sur ces colonnes autour du toit; une autre au-dessus du dôme terminait ce beau morceau d'architecture, qui était tout dessiné par des lances à feu; à quelque distance de là, il y avait plusieurs fanaux posés sur des pilotis.

Un bruit de trompettes, de timbales, de tambours, et de boîtes, ayant servi de signal pour allumer le feu, on vit en ce moment un grand

obélisque tout couvert de lumières au milieu de la rivière. Depuis la tour de *Rabot* jusques auprès de *Mont-fleuri*, la montagne était tout illuminée; et les filles de la Visitation, qui sont placées sur ces hauteurs, avaient aussi fort illuminé leur maison.

Toute la cour des Princes se rendit, au sortir de ce feu, chez l'Intendant, qui donna un bal magnifique. Outre la salle où l'on dansait, il y en avait encore plusieurs autres bien meublées et éclairées, deux desquelles servirent pour le jeu, et une autre pour la collation. Cette dernière était garnie de tables longues tout autour, couvertes de napes traînantes à terre, derrière lesquelles étaient des loges garnies de toutes sortes de fruits, de confitures sèches et de rafraîchissemens. Plusieurs officiers étaient dedans pour les distribuer à qui en voulait; il y avait au-dessus de chacune un écriteau en lettres d'or, qui marquait ce qu'il fallait demander. On trouvait à la première, thé, café, rafraîchissemens; à la deuxième, vins de liqueur, vins étrangers et liqueurs; à la troisième, saucissons, jambons et vins français; à la quatrième, toutes sortes de confitures; à la cinquième, toutes sortes de fruits.

Le 6 avril, l'envoyé de Savoie eut son audience de congé des Princes, après leur lever. Ces derniers furent ensuite complimentés par le recteur des Jésuites, qui parla en ces termes au duc de Bourgogne:

« Monseigneur,

« Pendant que cette province fait éclater sa joie à votre arrivée, il n'est pas permis aux Jésuites du collége royal-dauphin de Grenoble de vous admirer dans le silence.

« Les bienfaits du Roi à l'égard de ce collége, dont il est le fondateur, et la protection dont il honore notre compagnie par toute la terre, nous font prendre la liberté de vous donner des marques de notre respect et de notre obéissance. Mais que dirons-nous qui ne soit infiniment au dessous du plus grand Roi du monde? Quel éloge peut relever les vertus héroïques du Dauphin, ou exprimer les vertus par lesquelles vous imitez parfaitement ces grands modèles qui vous touchent de si près? Souffrez, Monseigneur, qu'en vous considérant comme un voyageur auguste avec le duc de Berry, nous exposions à vos yeux les merveilles d'une province qui a l'honneur de donner son nom au premier fils de France.

« C'est l'histoire des sept miracles de Dauphiné que nous vous présentons, dont Louis XI disait, lorsqu'il n'était encore que Dauphin de France, que *sa province avait autant de merveilles que le monde entier*. Ce prince pouvait ajouter que les sept merveilles de Dauphiné subsistaient encore, et que celles du monde ne se trouvaient plus que dans l'histoire.

« Mais quand ces raretés merveilleuses ne mériteraient pas d'attirer par elles-mêmes votre attention, elles ne vous sont plus indifférentes dès qu'elles deviennent le symbole de la vertu et de la gloire de Louis-le-Grand, et du mérite éclatant de M. votre père. Ce sont encore d'heureux présages des actions héroïques que toute la terre admirera dans les illustres princes qui sont aujourd'hui les délices de la France et de l'Espagne.

« Ce qui paraît de grand et d'auguste dans votre personne en particulier, Monseigneur, nous fait tous attendre que vous irez au delà de toutes nos espérances; et si nos vœux sont exaucés, Louis-le-Grand sera toujours l'admiration de toute l'Europe, le Dauphin jouira long-temps du bonheur et de la gloire de voir son auguste père le plus grand des rois, et ses fils les princes les plus accomplis du monde. Heureux si nos désirs peuvent être exaucés! »

Ce discours fini, les Pères présentèrent aux Princes le livre des *Sept Miracles de Dauphiné*, dont voici la description :

Le premier de ces miracles est une montagne, à six lieues de Grenoble, dans le diocèse de Die. Elle est d'une hauteur prodigieuse, escarpée de toutes parts, beaucoup plus étroite par le bas, et séparée des montagnes voisines, de sorte qu'elle ressemble de loin à une pyramide renversée; de là vient qu'on l'appelle *la montagne*

inaccessible. Les Jésuites en ont fait le sujet d'une devise pour le Roi, dont voici l'ame :

Super eminet invius.

Voici l'explication :

De ce roc éminent la cime inaccessible,
Est du plus grand des rois une image sensible :
Au faîte de la gloire il a su s'élever;
Nul mortel n'y peut arriver.
L'Espagne, de la France implacable ennemie,
A ses lois est assujétie;
Il en est conquérant au milieu de la paix.
Souverains, jaloux de sa gloire,
Admirez de ces faits la véritable histoire,
Mais ne prétendez pas de l'égaler jamais !

Le deuxième miracle est la fontaine qui brûle. Elle était déjà fameuse du temps de saint Augustin, qui dit, dans le livre 21 de la Cité de Dieu, chap. VII, *qu'il y a auprès de Grenoble une fontaine qui allume les flambeaux éteints, et qui éteint ceux qui sont allumés* : «*Faces accenduntur ardentes, et extinguuntur accensæ*. » Cette fontaine est éloignée de trois lieues de Grenoble, auprès d'une montagne. Ses eaux sont naturellement froides; mais quand on détourne son ruisseau pour le faire passer sur un champ voisin de son canal, on voit des flammes sur ses eaux. Ce qu'il y a d'admirable, c'est que cette eau continue

d'être froide tandis qu'elle coule, quoiqu'elle soit couverte de flammes : mais si l'on arrête le cours du ruisseau avec des gazons, alors cette eau se trouble, s'épaissit et s'échauffe. On croit qu'il y a sous ce champ des feux souterrains d'où il s'élève des exhalaisons, qui produisent les effets merveilleux qu'on admire dans cette fontaine.

Les Jésuites ont fait une devise sur ce sujet à la louange du Dauphin, et lui ont donné pour ame :

Et placet et terret.

Voici l'explication :

Vit-on jamais dans le monde
Des feux au milieu de l'onde?
Mais ici dans nos ruisseaux,
Nous allumons des flambeaux.
Ce prodige de nature
De Monseigneur fait la peinture.
Son air aimable et doux, son noble naturel,
Sa manière toujours tranquille,
Enchantent la cour et la ville.
Tite jadis paraissait tel,
Quand ce Prince fesait les délices de Rome:
Il faut pourtant que ce grand homme,
Cède à la douceur du Dauphin;
Il faut qu'il cède à sa vaillance :
Le Rhin éprouva sa puissance,
Et son juste courroux sut dompter ce mutin;
Il n'eut qu'à prendre en main la foudre,
Philisbourg vit ses murs en poudre.

Auprès de la ville de Briançon, dans le haut Dauphiné, on recueille considérablement de la manne sur les feuilles des mélèzes, qui sont une espèce de pins. Cette manne tombe la nuit, et se fond au premier rayon du soleil.

La seule feuille des mélèzes conserve cette précieuse rosée du ciel, qui n'est jamais plus abondante qu'au mois d'août, pendant les grandes sécheresses et dans les mauvaises saisons, comme si le ciel voulait dédommager cet endroit de la stérilité de la terre par ce présent, et préparer au Dauphiné un remède contre les maladies qui suivent ordinairement les mauvaises récoltes.

Cette manne, dont on se sert en médecine, ne tombe pas en Espagne. C'est un présent que le ciel a fait à la France, et au Dauphiné en particulier; ce qui a donné sujet aux Jésuites de Grenoble de dire que le Roi vient de faire à l'Espagne un présent infiniment plus précieux, en lui donnant un Roi qui sera un remède à tous les maux dont le corps de la monarchie espagnole était depuis long-temps affligé. Aussi ont-ils mis sur les arbres qui distillent cette manne :

Nobis dat majora Deus.

Voici les vers qu'ils ont faits à ce sujet, dans lesquels ils font parler l'Espagne :

Le soleil chaque été blanchit notre campagne
Du présent qu'au désert il fesait aux Hébreux :

Jouissez-en, peuples heureux ;
Mais portez envie à l'Espagne,
Qui reçoit du soleil un don plus précieux.

Ce n'est plus cet Etat autrefois languissant :
Un des neveux de Charlemagne
Soutient ce trône chancelant.
Philippe en a pris la défense;
Le ciel le ravit à la France,
A qui le ciel l'avait donné.
Regnez, Monarque fortuné ;
Mais, dans l'éclat qui vous couronne,
N'oubliez pas que c'est la France qui vous donne.

Le quatrième miracle de Dauphiné est nommé *la Balme*. C'est une fameuse grotte qui se voit auprès d'un monastère, sur le bord du Rhône ; elle est très vaste et très profonde. Les eaux qui tombent goutte à goutte de ce rocher y forment, par leur congelation, mille différentes figures. On voit couler, du haut de la voûte, plusieurs fontaines, dans des bassins que la nature paraît avoir formés pour les recevoir.

Après que l'on a marché environ 1,000 pas dans ce lieu nommé *la Balme*, on trouve un lac de plus d'une grande lieue de longueur, sur lequel François I[er] fit porter deux bateaux.

La dévotion des peuples du voisinage a fait bâtir deux chapelles à l'entrée de cette Balme, dont l'une est dédiée à la Vierge, et l'autre à saint Jean-Baptiste. Les Jésuites ont fait de cette grotte une devise pour le Roi, dont voici les mots :

Soli loca nulla impervia nostro.

Le titre des vers qu'ils ont faits pour expliquer cette devise est la pénétration du Roi, qui découvre les conseils de ses ennemis, et son zèle pour la religion ; voici les vers :

Dans une grotte profonde,
La nature a taillé des figures d'oiseaux,
Des monstres et des animaux.
Le soleil, qui voit tout au monde,
D'un grand lac souterrain ne vit jamais les eaux ;
Il ne peut pénétrer dans cette grotte sombre,
Quoiqu'il soit le père du jour ;
Ce rocher est le séjour
De la nuit et de l'ombre.
Mais, ô Dieu ! quelle différence
Du soleil ordinaire à celui de la France !
Il pénètre dans tous les lieux,
Rien ne peut échapper à l'éclat de ses yeux ;
Il porte partout la lumière.
Renfermez dans vos cabinets,
Politiques, tous vos secrets,
Il en forcera la barrière.
Souverains, que le ciel a faits pour gouverner,
Formez-vous sur lui pour régner !

Les cuves de Sassenage sont regardées en Dauphiné comme le cinquième miracle de la province. Le bourg de Sassenage est célèbre par plusieurs singularités. S'il en faut croire quelques auteurs,

c'est dans ce lieu que la fameuse Melusine [1] finit ses jours. On y voit au pied d'un grand rocher deux grandes cuves de pierre, et on assure qu'autrefois on les trouvait pleines d'eau la veille des *Rois*, lorsque la récolte devait être abondante; on y en trouvait peu lorsque l'année devait être stérile. Le lendemain des *Rois*, cette eau s'écoulait d'elle-même, sans qu'on pût savoir d'où elle était venue dans ces cuves, ni par où elle s'en allait.

Ces cuves ont donné lieu aux Jésuites de Grenoble de faire une devise sur les heureuses destinées des Princes. Ces paroles en sont l'ame :

Trium felicia Regum auspicia.

Voici comment ils s'expliquent par leurs vers:

Quand Janus remplira les cuves admirables,
Bergers, enflez vos chalumeaux,
Et chantez, sur des airs nouveaux,
Que Cerès et Bacchus vous seront favorables.

Dans la science divine
De prédire l'avenir,
Plus versé que Melusine,
J'ose sur elle enchérir.
Elle borne sa connaissance
A donner d'une année une heureuse abondance;
De la seule province elle ouvre les trésors;
Mais, grands Princes, votre présence
Nous fait concevoir l'espérance

---

[1] Voy. pag. 67 et 68.

De voir en notre siècle un nouveau siècle d'or.
Ah! de votre destin dois-je taire l'histoire,
Chers enfans de nos demi-dieux,
Qui vous présentez à nos yeux
Avec tant de pompe et de gloire?
Soyez attentifs à ma voix,
Princes, voici votre horoscope:
Le monde vous verra tous trois
Partager entre vous l'Europe.

Pour le sixième miracle de Dauphiné, on trouve, au pied des montagnes de Sassenage, des pierres de la grosseur et de la figure d'une lentille, qui sont extrêmement polies, d'une couleur plus blanche ou d'un gris obscur. Elles ont la propriété merveilleuse de nettoyer les yeux quand il y est entré de la poussière ou quelque autre ordure. On met une de ces pierres entre l'œil et la paupière, et elle chasse tout ce qui cause de la douleur en parcourant l'œil; après quoi elle tombe à terre.

Ces pierres ont fourni aux mêmes auteurs le sujet d'une devise contre les envieux du Roi. En voici les paroles:

Hostibus hæc Regis dona ferenda.

Elle est expliquée par les vers suivans:

Princes, qui vous liguez si souvent contre nous,
De la gloire du Roi n'êtes-vous point jaloux?
Cette gloire si répandue,
Dans l'un et l'autre monde également connue,
Peut-être vous met en courroux
Et choque votre faible vue.

Si vous ne pouvez la souffrir,
Nous avons dans le voisinage
Des lentilles de Sassenage,
Remède excellent pour les yeux.
Bataves et Germains, vous feriez beaucoup mieux,
De remettre sans résistance
Tous vos intérêts à la France.
Mais vous enviez son bonheur....
Non, ce n'est pas ce qui vous blesse :
C'est d'un Roi trop puissant l'invincible sagesse,
Qui vous fait soulever le cœur ;
Son mérite vous importune ;
Cependant, malgré vous, au bout de l'univers,
On dit, en prose comme en vers :
La vertu de Louis surpasse sa fortune.

Le dernier miracle de Dauphiné est la *Tour-sans-venin* On voit de la ville de Grenoble une ancienne tour à demi ruinée, qui n'en est éloignée que d'une lieue ; on l'appelle la Tour-sans-venin, parce qu'on assure qu'on n'a jamais vu dans cette tour ni dans son voisinage aucun insecte venimeux qui cherche un asile dans les vieux bâtimens abandonnés. On dit que lorsqu'on en a porté dans cette tour, ils s'en sont d'abord éloignés. Quelques uns assurent que ces animaux venimeux fuient ce lieu parce que l'air y est très pur et fort exposé aux vents qui le purifient. D'autres disent qu'il y a des plantes dont ces animaux ont naturellement de l'aversion.

Voici les paroles que les jésuites font servir d'âme à la devise qui a pour corps cette tour:

Venena relinquunt aut fugiunt.

Les vers qui les expliquent sont sur la destruction de l'hérésie en France par le Roi :

De cette vieille tour sur le haut d'un rocher,
Serpens, vous n'osez approcher;
Le charme tout-puissant d'une vertu secrète
Ne souffre rien ici de venimeux :
Croupissez dans votre retraite,
Ou bien défaites-vous d'un poison dangereux.

Si vous fuyez, hérétiques de France,
En Ecosse, en Hollande, en Prusse, en Darien,
C'est que vous n'osez pas du premier Roi chrétien
Soutenir l'auguste présence.

De tes noires erreurs porte ailleurs le venin,
Impie et malheureux Calvin;
Va dans d'autres climats vomir ton hérésie,
Qui coûta tant de sang à la chère patrie [1] !
Si, dans la guerre et les combats,
Du royaume on la voit bannie,
Il fallait de Louis et la tête et le bras
Pour dompter cette hydre cruelle :
Genève la vit naître et retourner chez elle.

---

[1] Nous nous contenterons de faire observer que ce sont des jésuites qui parlent.

Heureuse France mille fois,
De suivre de Louis les lois;
Plus heureuse d'être soumise,
Par le fils aîné de l'Eglise,
Au souverain maître des rois [1] !

Ce qui suit est encore des jésuites de Grenoble :

Vous avez parcouru, grands Princes,
De votre auguste aïeul les différens états;
Vous avez bien vu des provinces
Dont chacune autrefois avait des potentats.
Celle-ci, que l'on voit en prodiges féconde,
Etonnait jadis l'univers,
Et ses sept miracles divers
Fesaient du bruit par tout le monde.
Mais, sitôt que vous paraissez,
Ces miracles sont effacés;
Vous êtes l'unique merveille
Dont tous les peuples sont surpris;
Et votre grâce sans pareille,
Charme nos yeux et nos esprits.

Le même jour, 6 avril, le duc de Noailles présenta aux Princes le comte de Colmenère, lieutenant-général du Milanais, que le prince de Vaudemont leur envoyait pour leur faire des complimens de sa part, et leur témoigner le chagrin qu'il avait de ne pouvoir pas venir lui-même les assurer de ses profonds respects.

---

[1] De pareilles maximes ne doivent pas surprendre dans la bouche des R. P.

On présenta au duc de Bourgogne les vers suivans, qui ont été envoyés de Paris :

L'IMPATIENCE DE LA COUR

Touchant le retour des Princes.

Princes, qui paraissez deux astres éclatans,
Nous attendons votre douce influence;
Ne nous privez pas plus long-temps
Du bonheur qu'en tous lieux répand votre présence.
Rayons du soleil de la France,
C'est de votre retour qu'elle attend le printemps.
D'un père et d'un aïeul le tendre empressement,
De Paris, de la Cour, les vœux, les espérances,
Les larmes d'un sexe charmant,
De la Princesse enfin l'aimable impatience,
Disaient que, pendant votre absence,
Le printemps le plus beau n'avait nul agrément.

LE VOYAGE DES PRINCES.

Madrigal.

Notre France eut jadis des fantômes de rois :
Insignes partisans d'une lâche indolence,
Ils vivaient en reclus, et cette nonchalance
Laissait à d'autres leurs emplois.
Que les temps sont changés, Princes, et de quel zèle
Venons-nous révérer en vous des souverains
Qui portent sur leur front des présages certains
De tout ce qui procure une gloire immortelle !

Issus de ces héros dont tous les potentats
Sont contraints d'admirer les merveilleux prodiges,
Déjà vous suivez leurs vestiges,
En parcourant comme eux vos florissans états.
Déjà l'Europe tremble en cette conjoncture;
D'un éclat si brillant ses yeux sont éblouis,
C'est qu'elle sait que de Louis
Il ne peut point sortir de ces rois en peinture.

POUR LE DUC DE BEAUVILLIERS.

Madrigal.

Ta vertu, Beauvilliers, et ta rare prudence
Méritaient bien la récompense
Dont le Ciel et Louis t'ont su favoriser.
Gouverneur de plusieurs provinces,
Et choisi pour former la jeunesse des Princes,
C'est de quoi t'immortaliser.
Ces trois Princes d'un sang que respecte Bellone,
Garde d'en douter un moment,
Tu le vois déjà bien par ce commencement,
Auront avec le temps chacun une couronne:
De Louis, si fameux par tant de grands exploits,
Il ne peut venir que des rois.

Il y avait à Grenoble, sur les arcs de triomphe, et en différens endroits de la ville, plusieurs inscriptions en vers à la gloire du Roi, du Dauphin et des deux Princes. J'en ai recueilli une partie.

Ce pays s'est distingué par sa fécondité poétique.

POUR LE ROI.

Sonnet.

Grand Roi, de nos aïeux et l'honneur et la gloire,
Vous avez tellement leurs beaux faits surpassé,
Que vous avez partout vos lauriers entassé,
Et vous nous rappelez de leur temps la mémoire.

Charlemagne et Clovis, qui vivent dans l'histoire,
De leurs fameux travaux sont bien récompensés,
De voir leurs ennemis à vos pieds terrassés,
Et la France emporter victoire sur victoire!

De leur auguste sang tant de Princes sortis,
Sous divers étendarts et sous divers partis,
Ont acquis à leur nom une gloire immortelle.

Pour vous, d'autres chemins aux trônes sont ouverts:
Vous voyez vos enfans, par des routes nouvelles,
Appelés à régir tout ce vaste univers.

AUTRE, POUR LE ROI.

Europe, ouvrez vos yeux: l'astre qui vous éclaire,
Vient répandre sur vous ses rayons les plus beaux;
Faites sortir vos rois de leurs sombres tombeaux,
Pour voir régner Louis sur ce grand hémisphère.

Il n'est point de bonheur que la terre n'espère,
Sous cet astre benin dont les nobles travaux
Paraissent toujours grands, et sont toujours nouveaux,
Aux yeux des nations, qui ne s'en peuvent taire.

On les voit s'empresser, de cent climats divers,
Pour venir à ses pieds, du bout de l'univers,
Rendre à tant de vertus leurs plus humbles hommages;

Ses enfans voyageurs qui le font admirer,
Portent partout sa gloire, et des Princes si sages
Jusqu'à vos ennemis se sont fait désirer.

AUTRE, POUR LE ROI.

Trajan, qui vous vantez d'être maître du monde,
Prétendant égaler la puissance des Dieux,
Cessez de vous flatter de ce titre odieux,
De disposer de tout sur la terre et sur l'onde.

Louis, dont la puissance à nulle autre seconde,
Fait voir à ses sujets un règne glorieux,
A toujours méprisé ces noms ambitieux;
C'est sur son équité que son règne se fonde.

Sur un tas de lauriers où les dieux l'ont assis,
Il voit monter au trône un de ses petit-fils,
Qu'on appelle à régir l'un et l'autre hémisphère :

Et pouvant partager de si vastes états,
Il préfère en héros le beau titre de père
A celui de vainqueur de tous les potentats.

POUR LE DAUPHIN.

Louis, toujours victorieux,
Ayant confié son tonnerre
A son auguste fils, digne de ses aïeux,
En a fait un foudre de guerre.
Il veut qu'il marche sur ses pas,
Pour aller à la gloire où son grand cœur l'appelle,
Et qu'il apprenne à vaincre au milieu des combats,
Avant que de régner sur un peuple fidèle.

AUTRE.

Par les droits de votre naissance,
Pour le trône vous êtes né,
Et, pour le bonheur de la France,
Vous êtes à régner, grand Prince, destiné.
C'est à vous que le ciel réserve la couronne;
Par celle de Dauphin vous avez commencé,
Pour voir votre mérite après récompensé
De celle que la gloire donne.
Allez, heureux rival, du héros le plus grand
Que le monde ait encor vu naître,
Quand vous aurez tout fait ce que le monde attend,
Vous saurez en être le maître.

POUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Prince, dont les vertus égalent la naissance
Et la grandeur de vos aïeux,
Vous êtes des Français la plus belle espérance,
Et vous nous présentez un siècle glorieux.

Le nom que vous portez, pour nous de bon augure,
Nous rappelle le sang de nos premiers Dauphins;
Mais on attend de vous une race future
De plus grands souverains.

AU MÊME.

Du sang des Bourguignons, durant cinquante lustres,
Si les premiers Dauphins régnèrent autrefois,
C'est un duc de Bourgogne issu du sang des rois,
Fils aîné d'un Dauphin, qui les rend plus illustres.

POUR LE DUC DE BERRY.

Prince, soyez un Charlemagne,
Pour rendre illustre votre nom:
Votre frère, élevé sur le trône d'Espagne,
Vous laisse le septentrion.
C'est là que du Berry les troupes invincibles,
Sous les soins d'un jeune héros,
Sorti du sang d'un Roi, par leurs nobles travaux,
A cent peuples du nord se rendirent terribles.
Ce jeune conquérant, par ses exploits guerriers,
Fonda plus d'une colonie,
Et de la forêt Hercinie
Fit une forêt de lauriers.

POUR LES DEUX PRINCES.

Que peut-on souhaiter en faveur de nos Princes,
Que de voir l'univers se soumettre à leurs lois,
Puisqu'ils ont pour aïeul le plus puissant des rois,
Et pour père un Dauphin chéri dans nos provinces?

Le même jour, 6 avril, les Princes, après avoir entendu la messe à l'église S[t] - André, retournèrent chez eux, où les Chartreux, qui les attendaient, eurent l'honneur de les saluer et de leur présenter quelques tableaux en miniature. Le mauvais temps les empêcha de sortir toute cette après-dînée, si ce n'est pour aller à la comédie du *Misantrope;* et, après le souper, ils virent tirer des bombes d'artifice. Mais, avant tout, je vais profiter de l'occasion qui se présente pour parler de la grande *Chartreuse,* qui est à quatre lieues de Grenoble.

Deux chemins conduisent à la Chartreuse : l'un, scabreux et difficile, tourne le Saint-Eynard et ne peut être fréquenté que par les personnes à cheval; l'autre, plus long, mais mieux entretenu, est beaucoup moins impraticable. Après avoir traversé plusieurs villages, on arrive à Voreppe, gros bourg bâti à l'entrée d'une gorge. Ce dernier lieu étant franchi, le chemin s'enfonce dans les montagnes; celles sur la droite sont couronnées de sapins, et de leurs flancs jaillissent des eaux limpides. A mesure qu'on s'élève, la température se refroidit, les hameaux disparaissent; des collines à pic, semblables à des fortifications, étonnent le voyageur et présentent à l'œil des barrières qu'on croirait insurmontables; tout, jusqu'au silence de la nature, vous inspire et vous pré-

pare à contempler la solitude où de nouveaux anachorètes renouvellent la vie austère et pénitente des premiers pères du désert. Pénétré des sensations qu'on ressent en méditant sur un sujet si sublime, on marche, comme par enchantement, au bord d'effroyables précipices, sur des ponts et au milieu de nombreux sapins. Mais le chemin se rétrécit; les montagnes s'élèvent à une telle hauteur qu'on voit à peine le ciel; bientôt on distingue le rocher pyramidal au travers duquel on a pratiqué un passage, et on aperçoit enfin la grande Chartreuse, qui, par le nombre de ses édifices, ressemble fort à une ville bâtie au milieu d'un désert. C'est dans ces lieux qu'en 1084 les disciples de saint Bruno établirent leurs cellules.

Le jeune, le silence continuel, la clôture perpétuelle, le cilice qu'ils ne quittent jamais, l'abstinence de la viande, la plus grande partie du jour et de la nuit consacrée à la prière, constituent la règle des chartreux. Une table, un fauteuil, un crucifix, quelques livres, un sablier, image du temps qui s'envole, voilà en quoi consiste leur mobilier. Ils ont toutes les semaines un jour de récréation. Ils traversent alors la cour, la robe retroussée, le bâton à la main, sans se dire un seul mot; mais aussitôt qu'ils ont franchi la porte extérieure, ils s'embrassent, rompent le silence, et vont se promener dans les bois.

Les chartreux sont tous engagés dans les ordres sacrés; il y a cependant quelques frères convers. Quant à l'hospitalité, c'est un devoir qu'ils observent religieusement: près de 5,000 voyageurs sont reçus annuellement; chacun d'eux est traité selon sa condition, et tous avec une politesse parfaite; mais on ne peut y rester plus de trois jours. Telle est la vie exemplaire de ces vertueux solitaires [1].

Le jeudi, 7 avril, on partit de Grenoble; on alla dîner à Moirans, passer à Rives, coucher à Lafrette, où le maréchal de Noailles donna à souper aux Princes avec magnificence et symphonie.

Le 8, on alla dîner à Arias et coucher à Irieux. Le 9, après avoir traversé la plaine de Saint-Fort, les Princes découvrirent l'aspect de la ville de Lyon, environ à une heure après midi.

En arrivant à Lyon, du côté du Dauphiné, on entre par le faubourg de *la Guillotière;* on passe sur le pont du Rhône, qui est de pierre; de là on passe en Bellecour; c'est une place carré-long, fort grande et fort belle. Elle a, du côté droit, qui est celui de la ville, de belles mai-

[1] L'ordre des chartreux a produit plusieurs saints personnages: saint Bruno, saint Hugues, évêque de Lincoln, saint Etienne, saint Anthelme, évêque de Belley, les bienheureux Ulric et Didier, évêques de Die, etc.

sons; sur la gauche, le Cours; en face, la maison où se joue l'opéra, derrière laquelle la Saône passe et vient tomber à cent pas de là dans le Rhône; de l'autre bout, c'est le jeu de l'arc.

Il y a trois ponts sur la Saône : le pont St-Jean, le pont de Pierre et le pont St-André. Le premier et le dernier sont de bois. Celui qu'on appelle le pont St-André est d'une structure hardie, n'ayant qu'une très grande arche et deux fort petites à côté.

La ville avait mis 7,000 hommes de ses bourgeois sous les armes, sans comprendre 100 hommes de la garde des portes, les archers, les arquebusiers et les bateliers, qui avaient des compagnies uniformes et magnifiques.

Les Princes furent logés à Bellecour, dans une belle maison, proche du Cours; et le même jour, 9 avril, les Princes allèrent voir l'opéra de *Phaéton*. Le dimanche, 10 avril, ils allèrent à la messe à St-Jean, qui est la Cathédrale. Ils furent complimentés par M. de Saint-Georges, archevêque et primat, qui était accompagné de tous les chanoines, comtes de Lyon, en chapes. On chanta une grand'messe, dont les trois officians étaient mitrés.

J'ai vu à St-Jean l'horloge que l'on prétend avoir été faite par le même ouvrier qui a fait celle de Strasbourg. Je me suis rendu à St-Nizier, qui est une fort grand église assez belle.

L'après-midi, les Princes virent tirer le *Perroquet* par les archers. Il fut frappé trois fois par le même, qui l'emporta. Ils virent ensuite, dès fenêtres, les pères de St-Antoine, sur le quai de la Saône, et la joute des mariniers; ils y jouèrent ensuite, et virent du même endroit tirer le feu d'artifice, qui était construit sur l'eau, entre les deux ponts de cette rivière. En même temps, toute la ville fut illuminée du haut jusques en bas, tout le long des quais, ainsi que l'église de St-Jean, les murs des chartreux et les hauteurs des montagnes. Tout cela était brillant de feux et de lumières. L'artifice fut magnifique, mais surtout les fusées volantes s'élevaient infiniment plus haut que de coutume.

Le 11, les Princes allèrent à la messe aux Carmélites. L'après-midi, ils tirèrent l'arquebuse, chacun un coup; le duc de Bourgogne fit un coup de noir. Ils virent les mariniers sauter à l'oie et aux cannes, et le soir ils allèrent à l'opéra de *l'Europe Galante*.

LETTRE LXXII.

Mâcon, 14 avril 1701.

Puisque nous avons quitté les Princes à Lyon, il ne sera pas hors de propos de commencer cette

lettre par vous parler d'abord de cette belle et grande ville, qui donne le nom de Lyonnais à la petite province dont elle est la capitale. Son commerce l'a fait nommer le *magasin de la France ;* on l'appelait autrefois *la colonie de Claude*, sur ce que cet empereur y naquit l'an de Rome 744.

La ville de Lyon est divisée en 35 quartiers, que l'on nomme *pennonages;* chacun de ces quartiers a son capitaine et ses officiers. Elle a sept portes : celle du Rhône, de St-Sébastien, de Vaise, de St-Just, de St-Georges, d'Aisnay. Ses places sont magnifiques, et ses édifices saints et profanes somptueux. Son enceinte, en 1544, était déjà de 6,129 toises. Elle est située au confluent du Rhône et de la Saône.

Il est très certain que la cité de Lyon fut premièrement bâtie entre deux rivières, comme on la voit aujourd'hui, et que dès lors elle était en grande réputation. Mais elle ne portait pas le nom de *Lugdunum;* elle s'appelait *Insula*, qui veut dire l'*Ile*. C'est ce qui résulte du témoignage de trois auteurs anciens : Tite-Live, Polybe et Plutarque. Ils s'accordent à dire qu'Annibal, ayant remonté le Rhône, arriva, au confluent de ce fleuve et de la Saône, à un lieu nommé *Insula*[1],

[1] Nous observerons que ce mot étant d'origine latine, il est

et Polybe ajoute que cette île était fort peuplée et riche de toutes choses nécessaires.

Le nom de *Lugdunum* ne date que de l'arrivée de Lucius Plancus dans les Gaules. On fait dériver ce nom de la situation de la ville sur la colline; car *dunum*, en l'antique langage de Gaule, signifie *montagne* ou *colline;* ce que prouvent assez les villes situées sur des montagnes ou collines, comme *Laudunum*, Laon, *Augustodunum*, Autun, *Melodunum*, Melun, et autres semblables. Ainsi, ce serait Lucius Plancus, qui, ayant rebâti la ville sur la colline Fourvière, lui donna le nom de *Lucii-Dunum*, d'où, par corruption, *Lucdunum* et *Lugdunum*.

Ce Plancus, lieutenant de Jules-César, et qui avait été, dit-on, disciple de Cicéron, amena à Lyon une colonie romaine, vers l'an 711 de Rome. Il y établit des écoles, des jeux, et y construisit un magnifique amphithéâtre. Il fit élever aussi un temple à Auguste, au confluent des deux rivières, et lui donna le nom d'*Athenæum*, d'un mot grec qui veut dire *sagesse* ou *savoir;* d'où vient le nom de l'abbaye d'*Aisnay*, bâtie sur cet emplacement. Les soixante nations des Gau-

---

impossible que ce soit le nom propre de la ville de Lyon: en était-ce la traduction? nous l'ignorons; mais ce qu'il y a de certain, c'est que le nom gaulois ne nous a pas été transmis.

les contribuèrent à l'érection de ce temple, et on y plaça soixante statues, une pour chaque nation. Le même jour qu'il fut dédié à Auguste, naquit à Lyon Claude Tibère, qui depuis fut empereur. Ce superbe monument fut ruiné de fond en comble par les chrétiens, et de ses ruines plusieurs églises furent bâties, où l'on reconnaît encore ces anciens débris.

Caligula, neveu de Tibère et quatrième empereur des Romains, reçut en la cité de Lyon l'honneur de son troisième consulat. Il fit à cette occasion de grandes réjouissances publiques, comme jeux et spectacles, et il institua un combat et un prix d'éloquence grecque et latine. Chaque année, il se fesait une assemblée de rhéteurs, grammairiens et gens de lettres, devant l'autel magnifique dédié à Auguste, au temple *Athenæum*, dont nous venons de parler. Les conditions de ce prix et de ce combat étaient telles, que celui qui était vaincu était condamné à effacer ce qu'il avait composé, avec sa propre langue, s'il n'aimait mieux être fouetté de verges, ou jeté dans la rivière [1]. C'est du moins ce que rapporte Suétone, dans la vie de l'empereur Caligula; mais

---

[1] *Palleat, ut nudis pressit qui calcibus anguem,*
Aut Lugdunensem rhetor dicturus ad aram.
Juv. Sat. I.

il aurait dû nous dire aussi en quoi consistait le salaire ou la récompense de celui qui obtenait la victoire.

Les écoles de Lyon étaient les plus renommées des Gaules, après celles de Marseille. Ces écoles avaient été établies pour répandre la langue latine, en laquelle tous les actes publics étaient écrits. Les Romains voulaient par là habituer les peuples soumis à entendre et à parler leur langage. Il en sortit un grand nombre de poètes, de philosophes et d'orateurs célèbres : l'empereur Claude lui-même y fut élevé ; et, quoiqu'il montrât si peu de dispositions dans son enfance, que sa mère disait de lui que c'était un *être inachevé*, il acquit cependant d'assez grandes connaissances dans les lettres grecques et romaines, tellement qu'il composa 40 livres d'histoire.

Sous le règne de Néron, cent ans après que Lucius Plancus y eut fondé une colonie, Lyon fut entièrement dévoré par les flammes en une nuit. On ne sait ce qui causa cet incendie. Plus tard, cette ville fut encore brûlée et saccagée par l'empereur Septime-Sévère, après une grande bataille livrée à ses portes, et dans laquelle Clodius Albinus, qui s'était fait proclamer empereur, fut vaincu et tué. Caracalla naquit à Lyon, lorsque Sévère, son père, n'était encore que gouverneur de la province lyonnaise. Celui-ci, après avoir défait Albin, proclama et associa à

l'empire son fils Caracalla à Vimy, qu'on dit être *la Villette*, près de Lyon.

Le Mont-d'Or commence presque aux portes de cette ville; c'est un corps de montagnes séparées de toutes les autres et occupées par cinq à six gros villages; le terrain y est d'une fertilité particulière, et on y remarque même que les hommes y sont d'une tournure plus avantágeuse qu'ailleurs. Les vins de ce canton étaient célèbres chez les Romains, et l'on dit que les gens de guerre de l'empereur Probus furent les premiers qui y plantèrent des vignes.

Vers l'an 427, Lyon fut pris par les Bourguignons, sous la domination desquels il resta longtemps. C'est à cette époque que le christianisme victorieux bâtit plusieurs églises gothiques, telles que St-Nizier et autres dont l'antiquité remonte très haut. J'ai visité celle de St-Etienne, qui est aussi très ancienne. D'après le P. Colonia, cette église fut fondée par saint Patient, dans le cinquième siècle. Elle devint la chapelle des rois Bourguignons, qui avaient leur palais dans ce quartier. Ces rois, tout ariens qu'ils étaient, ne laissèrent pas de faire des donations considérables à cette église. Sous Charlemagne, Leydrade, archevêque de Lyon, transporta son siége métropolitain dans l'église de St-Etienne; il était auparavant dans celle de St-Nizier. Un siècle après, il fut transféré dans celle de St-Jean, qui

en a toujours été en possession depuis : ce sont des bâtimens qui sont très curieux à voir.

L'Hôtel-de-Ville de Lyon est le plus magnifique de France, et, dans toute l'Europe, il ne le cède qu'à celui d'Amsterdam. Ce fut en 1647 qu'on en jeta les premiers fondemens. Simon Maupin, voyer et architecte de Lyon, donna tous les dessins de ce grand édifice. C'est un carré long, isolé, composé de la façade, qui regarde sur la place des Terreaux, et de deux aîles en retour qui s'étendent à soixante et dix toises de longueur, et finissent sur un jardin. Ces deux aîles forment deux cours; la première est beaucoup plus grande et plus élevée que la seconde, et elles se communiquent au moyen de deux terrasses découvertes, soutenues sur des arcades. La façade principale est d'une très grande apparence; elle est flanquée de deux pavillons, surmontés de frontons angulaires et dont les combles sont en dôme, avec des bandes de plomb doré et des vases de même sur les amortissemens. On y voit les portraits du Roi, de MM. de Villeroy, de l'archevêque et de tous les maires et échevins. J'y ai remarqué aussi deux tables d'airain où l'on a gravé la harangue que l'empereur Claude fit au sénat romain pour le porter à faire les Lyonnais et les autres Gaulois citoyens romains et capables d'être admis dans le sénat. La tour de l'horloge, qui s'élève derrière cette façade, a

cent cinquante pieds de hauteur, et contribue encore à sa grande apparence; elle est couverte en coupole, avec une grosse boule dorée au sommet. L'horloge placée dans cette tour répond à quatre cadrans disposés sur les quatre faces; celui qui regarde la place des Terreaux est accompagné de deux figures, du Rhône et de la Saône, assises sur le cintre. La grosse cloche qui est dans cette tour sert à annoncer les fêtes publiques; le son en est d'une beauté remarquable.

La place des Terreaux est la seconde de Lyon pour la grandeur et la décoration; elle a pris son nom d'un ancien canal de communication entre le Rhône et la Saône qui passait en cet endroit, et qui, après avoir été desséché, fut appelé *Terreau*, qui, en langue populaire, signifie la même chose que fosse. On voit des vestiges de ce canal dans une ancienne carte de Lyon, faite sous François Ier. L'Hôtel-de-Ville et le bâtiment des dames de St-Pierre occupent deux côtés de cette place en entier, à qui ils servent d'une magnifique décoration; les deux autres faces sont composées de différentes maisons particulières. Il y avait anciennement, au milieu de cette place, une pyramide carrée, élevée sur un piédestal et terminée par une croix; en 1660, on remplaça cette pyramide par une fontaine.

L'église de St-Pierre est une gothique tout-à-fait grossière, occupée en partie par une grande

tribune qui sert de chœur aux religieuses, et qui porte sur une voûte plate, d'une construction assez hardie. Le monastère a été rebâti magnifiquement par les soins de deux dames de la maison d'Albert de Chaulnes, successivement abbesses de cette maison. C'est un édifice qui a plutôt l'air d'un palais de prince que d'un monastère. Il est composé de quatre grands corps de logis qui forment une cour au milieu, dont on a fait un parterre; la façade principale, qui donne sur la place dès Terreaux, est embellie de deux ordres d'architecture en pilastres, le dorique et le corinthien; un troisième ordre, en attique, s'élève au milieu et accompagne un belvéder à l'italienne qui domine sur tout le bâtiment et qui contribue beaucoup à donner une grande apparence à toute cette façade. Mais la régularité ne s'y trouve pas, par malheur, et les ordres sont entièrement hors de proportion : on voit que ce sont deux femmes qui l'ont construit.

L'église de St-Nizier est regardée comme une des plus anciennes de Lyon. Ce ne fut d'abord qu'un oratoire souterrain, dans lequel saint Pothain, premier évêque de cette ville, assemblait les fidèles pour y célébrer les mystères du christianisme, et où l'on prétend qu'il consacra à la Vierge le premier autel qui lui ait été dédié dans les Gaules. On éleva ensuite sur cet oratoire une église en l'honneur des quarante-huit premiers

martyrs de Lyon; mais saint Nizier y ayant été enseveli, et s'étant rendu illustre par un grand nombre de miracles, son nom se transmit insensiblement à cette église, et elle l'a conservé jusques à présent. Le bâtiment qu'on voit aujourd'hui a été construit, dans le quatorzième siècle, aux dépens d'un marchand nommé Renouard, qui y employa des sommes considérables pendant sa vie, et chargea ses héritiers de l'achever. C'est un grand vaisseau composé d'une large nef et de deux aîles; on estime beaucoup la voûte de la nef, à cause de sa grande portée et de la hardiesse de son trait surbaissé. Ce qu'il y a de moderne dans le portail a été élevé sur les dessins de Philibert de Lorme, lyonnais, aumônier de François I[er] et célèbre architecte de son temps. Le clocher gothique qui joint l'église est surmonté d'une aiguille d'une grande hauteur, et il n'est rien de si élevé dans toute la ville.

On trouve à Lyon plusieurs morceaux d'antiquité, et entre autres, près de la porte S[te]-Irénée, du côté de la campagne, des restes considérables d'un aqueduc romain, bien propre à faire sentir toute la magnificence de ces maîtres du monde. L'étendue de cet aqueduc était de sept grandes lieues sans interruption, à partir de la petite rivière de Furan, près Saint-Etienne en Forez, jusqu'aux portes de Lyon, où il conduisait l'eau de cette rivière, pour être distribuée

dans la ville et dans le camp des Romains, situé aux environs. Il fallut percer plusieurs montagnes, et s'élever au-dessus des vallées par des arcades d'une hauteur prodigieuse. Il reste encore de grandes suites de ces arcades bien conservées à une lieue de Lyon, dans les villages de S[te]-Foy et de Chaponost. La construction de cet ouvrage est digne de remarque : le corps de maçonnerie est en petites pierres plates, liées entre elles au moyen de ce ciment dont la dureté égale celle de la pierre et dont on ne connaît plus aujourd'hui la composition; l'extérieur est revêtu de pierres taillées en carré long et rangées de la manière que Vitruve appelle *reticulatum*, ou en réseau, parce qu'elle en représente la figure; des lits de briques, placés de distance en distance, servent encore à lier le tout ensemble. On prétend que cet aqueduc venait aboutir à une porte de Lyon, où il se partageait en trois branches, et que c'est de là que cette porte et le faubourg qui la joint ont pris le nom de *Trion*, qu'ils conservent encore. On fait honneur à Marc-Antoine de la construction de cet aqueduc; on se fonde sur le long séjour que fit ce triumvir dans cette partie des Gaules, et sur l'usage de ce temps-là d'employer les troupes à des travaux de ce genre.

On trouve à Lyon un grand nombre de monastères et d'ordres religieux; on y voit des Célestins, des Jacobins, des Jésuites, des Cordeliers, des

Feuillans, des Oratoriens, des Augustins, des Carmes, des Minimes, des Recollets, des Trinitaires, des Bénédictins, des Chartreux, des Capucins, des Carmes-déchaussés, des Carmélites, des Pères de St-Antoine, des Augustins-déchaussés, plusieurs séminaires, congrégations de prêtres, couvens de femmes, abbayes, etc., etc. Il y a aussi deux superbes hôpitaux, l'un dit de *la Charité*, fondé en 1531, à l'occasion d'une famine qui désola ces contrées, et l'autre, l'Hôtel-Dieu, dont l'origine remonte très haut, puisqu'on en attribue la fondation à Childebert, fils de Clovis, ainsi qu'il en est fait mention au cinquième concile d'Orléans, tenu en 549. L'intérieur de ce dernier consiste principalement dans la grande infirmerie, bâtie sur le dessin de celle de Milan, et disposée en forme de croix grecque, ayant cinq cent soixante pieds de longueur, dans chaque partie de laquelle il y a trois rangs de lits pour les malades.

L'Arsenal est un des mieux fournis de France. Le palais archiépiscopal est très beau. Le pape Grégoire VII, en l'année 1079, confirma à l'archevêque de Lyon le titre de *primat des Gaules*.

Le chapitre de Lyon est composé de trois églises sous un même clocher, et, au son de la même cloche, le service divin commence et finit en même temps dans ces trois églises, qui sont Saint-Jean, Saint-Etienne et Sainte-Croix.

Ce chapitre a toujours été rempli de personnes autant illustres par la noblesse de leur sang que par leur doctrine. Plusieurs auteurs ont remarqué qu'au treizième siècle on y avait un chanoine fils d'un empereur, 9 fils de rois, 14 fils de ducs, 30 fils de comtes, et 20 de barons. C'est à Lyon que le treizième concile œcuménique fut assemblé par Innocent IV, l'an 1245; et Grégoire X y en célébra un autre, en 1274, où il présida.

Le château de Pierre-Ancise est élevé sur un roc. Il sert de prison aux criminels d'Etat. Le duc de Milan y fut mis, lorsque les Français le prirent après sa défaite.

L'antiquité de Lyon se prouve encore par les amphithéâtres, les aqueducs et les vieilles masures de palais de plusieurs empereurs romains qui y fesaient leur demeure. Hors la porte de Vaise, on voit un sépulcre très ancien, d'un ouvrage qui ne paraît pas commun, quoique détruit par les années, que l'on nomme vulgairement le tombeau des deux amans, et que quelques-uns disent, mais faussement, être celui d'Hérode et d'Hérodias, qui, après avoir été exilés, s'étant rencontrés par hasard en cet endroit, y moururent de joie; mais Egesipus dit qu'ils moururent en Espagne, où ils s'enfuirent, de douleur et de lassitude. Il est plus vraisemblable de croire ce que rapporte sur cela Claude de Rubis, liv. Ier, ch. XIV, qui dit que ce tombeau est celui de deux

époux chrétiens qui, ayant fait vœu de chasteté, ne laissèrent pas d'achever leurs jours ensemble. Quoi qu'il en soit, ce sont deux cas qui se représentent rarement.

Cette ville a un Présidial, des foires franches, un Prévôt des marchands, et l'Échevinage anoblit.

Les Princes, arrivant à Lyon, trouvèrent la maréchaussée du Lyonnais, Forez et Beaujolais, qui était venue au devant d'eux. Le marquis de Rochebonne, commandant dans la province, accompagné de 200 gentilshommes des environs, tous bien montés, trouva les Princes à demi-lieue au-delà du faubourg de la *Guillotière*. Il eut l'honneur de les saluer et de les acccompagner jusque dans la ville. Les académistes allèrent aussi au-devant d'eux, et formèrent un corps à part.

Près du faubourg, on trouva un corps de bourgeoisie qui formait un bataillon complet, dont la tête et la queue étaient composées de piqueurs et de cuirassiers, ou de gens armés de toutes pièces. Ce premier bataillon était suivi d'une longue file de carrosses, au nombre de 200 au moins, tous remplis du plus beau monde de la ville. M. de Mainville, commandant du château de Pierre-Ancise, était à la tête de la bourgeoisie en général, composée de 7,000 hommes que l'on employa à border le faubourg jusques au pont du Rhône, et depuis la porte jusques à l'entrée de

Bellecour. La compagnie de M. de Souternon, qui commande les troupes du Roi dans Lyon, prit la droite de la porte du logis des Princes, et la 35e compagnie des quartiers se plaça à gauche. Toutes ces compagnies bourgeoises étaient lestement vêtues. Les uns avaient des habits de beau drap galonnés ou brodés d'or et d'argent de différentes manières et toutes plus magnifiques les unes que les autres, de même que les officiers, qui n'avaient pas épargné les belles écharpes ni les plumes. Chaque *pennonage*, ou quartier, avait un drapeau avec sa devise particulière.

Le pont du Rhône, qui est à la tête du faubourg de la Guillotière, fut laissé entièrement libre, à cause de son peu de largeur : il a plus de 260 toises de long. Au bout de ce pont se trouva le *Consulat*, composé du Prévôt des marchands, des Echevins, de l'Avocat-général, du Secrétaire et du Receveur, tous en robes violettes ; il y avait aussi des ex-Consuls en robes noires. Ce corps était suivi des Mandeurs en robes, qui portaient leurs grands écussons.

Les Princes, arrivés en cet endroit, firent arrêter leur carrosse pour recevoir le compliment de M. Vaginay, Prévôt des marchands ; à peine fut-il fini, qu'on entendit une fanfare de 15 trompettes qu'on avait placés à la descente du pont, devant la chapelle du St.-Esprit.

Les Princes furent conduits où le Roi avait

ordonné qu'on les logeât, et où il avait autrefois logé lui-même, et la duchesse de Bourgogne après lui lorsqu'elle vint en France : ce fut dans la *maison-rouge*, qui est au fond de Bellecour, à l'extrémité du mail.

Le maréchal de Villeroy, comme gouverneur de Lyon, avait fait défendre, sous peine de la vie, de tirer; mais les Princes, par une distinction très glorieuse pour la bourgeoisie, lui permirent de laisser les pierres et les mèches aux armes qu'elle portait. Dès que Messeigneurs furent dans leurs appartemens, on fit défiler sous leurs fenêtres toute la milice bourgeoise. Ils reçurent les présens de ville, qui furent trouvés magnifiques; après, ils se mirent aux fenêtres pour admirer la quantité de peuple qui remplissait la place de Bellecour.

Quelque temps après, le Consulat leur vint présenter à chacun un livre concernant les principales antiquités et singularités de la ville et de la province, recueillies par le R. P. de Colonia, jésuite.

Sur les 5 heures du soir, ils allèrent en chaise à l'opéra de *Phaéton:* la porte de la salle était gardée par le chevalier du guet à la tête de la compagnie; leur loge était tapissée d'un velours cramoisi avec des crépines d'or. Après l'opéra, les Princes allèrent souper; et pendant qu'ils soupaient, on tira tout le canon de la ville et quan-

tité de boîtes. Il y eut le soir de grandes illuminations par toute la ville.

Dans la matinée du 10, trois députés de Genève eurent audience. Ils haranguèrent chacun les Princes en particulier, et les prièrent de leur accorder leur protection auprès de S. M.

La messe que les ducs de Bourgogne et de Berry entendirent le même jour, fut célébrée par l'archevêque, assisté de 7 accolytes, 7 diacres et de 7 sous-diacres. Il y avait 7 prêtres revêtus de chasubles, du nombre desquels étaient le prélat, et 7 autres prêtres revêtus de chapes. Tous ces officiers, les comtes en mitres, et les autres découverts, entrèrent dans un très bel ordre par la porte du chœur et saluèrent les Princes, qui étaient à genoux sous un dais qu'on leur avait élevé au milieu. On fit l'administration, c'est-à-dire, l'essai du pain et du vin, ce qui se fait par le plus ancien des perpétuels, en présence de tous les diacres et sous-diacres. Ils sortent tous du chœur pour cela, se rendent dans la chapelle Notre-Dame, où le prieur est obligé d'apporter du pain et du vin, dont on choisit le meilleur pour le saint sacrifice, et on le porte sur la crédence avec beaucoup de solennité. Cette cérémonie est fort ancienne, et ne se pratique que lorsque l'archevêque officie.

On voit dans cette église deux colonnes de cuivre avec des chapiteaux corinthiens, sur les-

quelles est une espèce d'entablement. Au-dessus se trouvaient 7 chandeliers; il y avait aussi 7 enfans de chœur, qui s'arrêtaient aux colonnes et y posaient leurs chandeliers. Derrière l'autel, qui est isolé comme celui de Ste.-Geneviève de Paris, était un siége pontifical avec 7 gradins, et au-dessus un dais de velours sur lequel l'archevêque se placait avant et après le sacrifice. A ses pieds, sur les gradins, étaient quatre des sept prêtres en chapes : deux tenaient sa croix et sa crosse, l'autre tenait le missel, et le dernier la mitre. L'évêque de St-Flour, de la maison d'Estaing, qui était venu à Lyon pour saluer les Princes, assista à cette cérémonie avec les comtes de Lyon.

Après le service, les Princes retournèrent chez eux et donnèrent audience aux chanoines et comtes de St-Jean. Ce fut M. de Damas de Marillac, doyen de cet illustre chapitre, qui eut l'honneur de porter la parole.

Après avoir dîné, les Princes allèrent entendre vêpres à l'abbaye d'Aisnay, dont l'église est fort ancienne. Ils y considérèrent un monument antique qui s'y trouve : ce sont les deux colonnes du célèbre temple d'Auguste, que les 60 nations des Gaules, qui négociaient à Lyon, firent bâtir à son honneur, il y a plus de 17 siècles. Ces colonnes, qui ont été partagées depuis en quatre, soutien-

nent aujourd'hui la voûte du chœur de l'église d'Aisnay.

De là, les Princes allèrent voir *tirer l'oiseau* dans la place de Bellecour. La compagnie des chevaliers de l'arc y avait dressé une manière de camp de 150 pas de long et de 80 de large. Le fond de ce camp était rempli de quantité de barraques diversement peintes et destinées pour les chevaliers. La tête du camp était ornée de quatre pavillons, au milieu desquels on en voyait un cinquième pour les Princes. Ce dernier était couvert d'ardoise, et embelli au dedans de tapisseries et de glaces.

Les chevaliers, au nombre de 60, outre ceux de cinq autres villes de la province qui s'étaient joints à ceux de Lyon, portaient chacun un riche carquois revêtu de drap bleu brodé d'or; les habits étaient uniformes avec des bonnets à la polonaise fourrés de petit-gris et chamarrés de galons d'or. Ils avaient tous une croix à la boutonnière, chargée d'un arc et d'une flèche en sautoir.

Les Princes, étant entrés dans ce camp, voulurent bien s'armer du brocart d'argent, de l'arc et des flèches qu'on leur présenta. Ils tirèrent chacun un premier coup. Avant de partir de Lyon, ils firent l'honneur à la compagnie d'écrire leurs noms dans le livre des chevaliers, et ils acceptèrent les armes dont ils s'étaient servis. Ils emportèrent aussi l'oiseau et la flèche avec laquelle il fut abattu.

Sur les 5 heures, ils allèrent à la maison de St-Antoine, d'où ils virent les joutes qu'on avait préparées sur la rivière de la Saône. Ils furent reçus à la porte par tout le Consulat. La galerie et les salles de cette maison étaient ornées d'un grand nombre de lustres et de plusieurs tableaux, entre autres d'une Judith, d'Annibal, d'un Senèque, du Guide, des originaux du Padouan, d'André del Sarto et de Léonard de Vinci. La joute fut suivie d'un concert d'instrumens et de voix.

A l'entrée de la nuit, on fut frappé tout-à-coup d'un des plus grands spectacles qu'on puisse imaginer : la montagne de Fourvières et celle des Chartreux, qui forment, le long de la Saône, une espèce d'amphithéâtre de plus d'une demi-lieue de circuit, parurent éclairées dans un instant d'un nombre prodigieux de pots-à-feu d'une invention particulière et rangés avec beaucoup de symétrie.

Les maisons dont ces côtes sont couvertes accompagnèrent cette illumination. Celles qui sont bâties sur les bords de la Saône, et qui occupent l'espace de plus d'un quart de lieue depuis la porte de St-Georges jusques fort loin au-delà de celle de Vaize, étaient éclairées d'un nombre infini de lanternes.

Entre toutes ces maisons, celle du gouvernement se distingua par une illumination très bien ordonnée. Ce fut à la faveur de ces feux que les

Princes eurent le plaisir, pendant plus de deux heures, de contempler sur les quais, sur les ponts, sur les amphithéâtres, aux fenêtres et aux balcons, plus de 100,000 personnes, qui, par leurs cris de *vive le Roi!* empêchaient qu'on entendît le bruit des timbales et des tambours des 35 quartiers. Le feu d'artifice fut tiré durant ces acclamations. Le 11, après midi, les Princes allèrent voir les filles de Sainte-Marie, où ils baisèrent le cœur de saint François de Sales, que l'on y conserve tout entier. Ils se rendirent ensuite dans la place de Bellecour, où tout était préparé pour leur donner le divertissement du jeu de la *cible*, ou de l'arquebuse. Les chevaliers qui en avaient pris soin, étaient vêtus de drap gris; ils avaient tous des bas rouges et des plumets blancs.

Ces chevaliers arrivèrent dans la place, et entrèrent dans la grande allée des tilleuls, au bout de laquelle on avait construit une salle richement ornée pour les Princes, avec des loges pour les chevaliers. A peine les compagnies eurent-elles formé une double haie, que les Princes se rendirent dans leur jeu, et firent l'ouverture du prix avec les armes que les officiers leur présentèrent. Ils tirèrent chacun deux coups, et le duc de Bourgogne fit un coup demi-noir. Le premier prix fut remporté par la brigade des chevaliers de Grenoble.

Après ce divertissement, les Princes allèrent au

couvent des Pères de St.-Antoine, pour y voir *tirer l'oie*. On avait préparé quatre bateaux qu'on appelle *bêche* à Lyon. Il y avait dans chacun treize hommes vêtus de toile blanche, savoir : douze qui ramaient et un qui devait tirer l'oie. L'on vit aller ces petits bateaux sur la Saône avec la vitesse d'une hirondelle. On tira deux oies, qui, avant d'être déchirées, firent culbuter les assaillans plusieurs fois dans l'eau. Il y avait une cage attachée auprès de ces oies, et dans le moment que la dernière pièce fut emportée, la cage fut rompue, et il en sortit douze canards qui sautèrent dans la rivière. Les cinquante-deux hommes des quatre bateaux y sautèrent aussi en même temps, et, nageant comme des grenouilles, les suivirent jusqu'à perte de vue.

Le mardi 12 avril 1701, les Princes entendirent la messe au grand collége des Jésuites. Ils montèrent ensuite dans la bibliothèque magnifiquement bâtie par la maison de Villeroy, et considérablement augmentée par la bibliothèque de feu l'archevêque de Lyon. Le maréchal de Noailles leur fit remarquer les divers monumens qu'on y a érigés pour conserver le souvenir des bienfaits de cette maison. Le duc de Bourgogne fit voir que les bons livres ne lui étaient pas inconnus, et s'arrêta, ainsi que le duc de Berry, à considérer des globes et à examiner des manuscrits. Ils demandèrent ensuite à voir le cabinet des médailles du

P. de Lachaise, et les autres antiques. Ils y furent conduits par le P. Colonia, qui leur expliqua la suite des empereurs romains en bronze, en argent et en or, les idoles de Rome et d'Egypte, les lampes qu'on appelle inextinguibles, et les talismans. Le duc de Bourgogne lui fit plusieurs questions très savantes sur la chronologie, sur l'histoire, sur le dieu Mithra et sur Harpocrate. Il lui demanda, en voyant une statue égyptienne du dieu Sérapis, où était le boisseau qu'il porte sur la tête et qui le caractérise. Il remarqua aussi une statue antique de la Victoire, et demanda pourquoi elle n'avait qu'une aile. Le P. Colonia répondit que cette aile qui restait à la Victoire était même de trop, et qu'il voulait la lui ôter, parce que le Roi avait su la fixer si bien, qu'elle n'avait plus besoin d'aile, puisqu'elle ne pouvait plus s'envoler ailleurs. Au sortir du cabinet, deux écoliers présentèrent des poésies latines et françaises, que le collége avait composées à l'honneur de Messeigneurs.

Les Princes allèrent l'après-midi à l'Hôtel-de-Ville, et furent reçus à la portière par le Consulat en robe. Les portes étaient gardées par la compagnie des 200 arquebusiers. Quatre bataillons de la bourgeoisie étaient rangés en fort bon ordre dans la place des Terreaux, en face de cet hôtel.

Etant entrés dans le vestibule, et ayant vu en

passant les anciennes tables de bronze de l'empereur Claude, ils furent conduits dans la salle de l'Abondance, où l'on avait disposé des métiers et des ouvriers pour leur faire voir les manufactures de brocart d'or et d'argent qui entretiennent les trois quarts de la ville. Ils virent fabriquer de belles étoffes, de grands galons d'or, et tirer l'or par de jeunes filles. On leur expliqua la manière dont la soie se forme dans les commencemens, et la manière dont elle se met en œuvre.

Au sortir de cette salle, ils firent un tour dans la grande cour de l'hôtel, et montèrent, par le grand escalier, dans la chambre du conseil, où l'on avait étalé les plus riches brocarts qui aient été fabriqués à Lyon. Le Consulat eut l'honneur de leur en présenter 30 pièces différentes, estimées au moins 10,000 écus. De cette chambre, ils passèrent dans celle du Consulat, où ils examinèrent le nouveau plan des réparations que l'on va faire à l'Hôtel-de-Ville. Ils virent dans le même endroit le dessin de la statue équestre de Louis-le-Grand, que le Consulat a fait jeter en bronze à Paris, du poids de 30 milliers, et qu'il se propose de faire ériger dans la ville de Lyon.

Les Princes descendirent de là dans une dernière salle, où l'on fit en leur présence une expérience très curieuse : c'est la manière dont on dore les lingots, et dont on les dégrossit après les avoir dorés. L'arc, c'est-à-dire la machine dont

on se sert pour les dégrossir, est si délicate, qu'un lingot d'argent qui n'a que deux pieds de longueur et trois pouces quatre lignes de circonférence, produit un fil d'or de la longueur de 1,096,704 pieds; de sorte que ce fil, par l'art du tirage, s'allonge plus de 543,000 fois qu'il n'était auparavant. Si l'on attachait ce fil par un de ses bouts, et qu'il eût assez de consistance pour être tendu sans se rompre, il pourrait être conduit jusqu'à une distance de 73 lieues.

Au sortir de l'Hôtel-de-Ville, les Princes allèrent à pied au monastère royal des religieuses de St.-Pierre, qui est situé dans la place de l'Hôtel-de-Ville; ils y furent reçus par Mme de Chaulnes, qui en est abbesse.

Le 13 avril, qui fut le jour de leur départ, ils se rendirent, à 6 heures du matin, dans l'église des Célestins, où ils entendirent la messe. Ensuite ils s'embarquèrent sur la Saône; leur bateau avait environ 65 pieds de long, 12 de large et 9 de haut. Leur chambre, qui avait 26 pieds, était garnie d'un damas cramoisi, de deux canapés avec leurs carreaux, de 2 fauteuils, etc. Il y avait en outre 5 fenêtres de trois pieds de haut et de deux de large. La cheminée, qui occupait la place d'une sixième croisée, était dorée, ainsi que sa corniche. Treize miroirs étaient placés entre les fenêtres, à côté des portes et sur la cheminée; les portes,

qui étaient des glaces avec des châssis dorés, avaient 8 pieds de haut et 4 de large.

Le salon pour les gardes avait 10 pieds de long. On avait pratiqué dans ce cabinet un escalier pour monter au-dessus du bateau, qui était couvert d'un drap écarlate bordé d'un galon d'or. Ce bâtiment était accompagné de plusieurs autres pour le reste de la Cour et les équipages. Cette petite flotte fut tirée par 400 chevaux qu'on avait amenés de deux lieues en deux lieues jusques à Châlons.

Les Princes arrivèrent au port de Neuville à huit heures du matin. Ils y furent reçus par le Consulat à l'entrée du bateau; dans l'instant, l'artillerie de Pierre-Ancise se fit entendre. Douze prisonniers, que le Consulat avait fait mettre en liberté en payant leurs dettes, vinrent remercier les augustes voyageurs.

LETTRE LXXIII.

Dijon, 16 avril 1701.

Les Princes n'arrivèrent à Mâcon qu'à 8 heures du soir, la journée étant de 20 lieues de France. On y trouva tous les équipages, qui s'étaient embarqués le jour précédent. Ils logèrent à l'évêché, et trouvèrent dans cette ville trois arcs de triomphe.

Entre deux grandes allées d'arbres qui règnent

le long de l'esplanade, on avait dressé une autre allée artificielle, qui était une colonnade de charpente revêtue de verdure et ornée d'une infinité de flambeaux qui la rendaient très brillante, par laquelle on arrivait au dernier arc de triomphe.

Toutes les rues étaient sablées et tapissées, et il y avait des fontaines de vin en plusieurs endroits. La ville ayant neuf quartiers, elle mit sur pied neuf compagnies de milice bourgeoise proprement vêtues. Enfin, quinze ou seize carrosses de la ville attendirent les Princes, qui, à leur arrivée, montèrent dans celui de l'Evêque.

Le Maire et les Echevins, qui étaient aux portes de la ville, leur en présentèrent les clefs, et ayant conduit les Princes jusque chez eux, le Maire les harangua. Le Présidial et l'Election eurent ensuite audience.

On apporta les présens de ville, qui consistaient en 24 caisses de confitures de Gênes, peintes et proprement dorées, 36 douzaines de grands flambeaux de poing de cire blanche, et grand nombre de corbeilles remplies de bouteilles de vin vieux et nouveau.

Les cérémonies étant achevées, le maréchal de Noailles alla souper chez l'Evêque, ainsi que plusieurs seigneurs de la Cour. Le reste fut invité chez l'Intendant, qui tint trois tables magnifiquement garnies. Quant aux Princes, ils soupèrent à leur ordinaire; après quoi, ils furent divertis

d'un feu d'artifice sur la Saône. La ville et les faubourgs se trouvèrent illuminés dans le moment.

Le 14, les ducs de Bourgogne et de Berry se levèrent de grand matin et allèrent entendre la messe à la cathédrale, dédiée à saint Vincent, et bâtie par le roi Dagobert. Ils y furent reçus par l'Evêque, à la tête de son clergé. Ce prélat fit un discours plein de piété et d'éloquence. Au sortir de l'église, les Princes montèrent en carrosse et allèrent s'embarquer hors de la ville, près du bastion de St.-Antoine, où leur bateau les attendait.

Depuis que le roi saint Louis, par le traité qu'il fit avec Alix, comtesse de Mâcon, réunit cette petite province à la couronne de France, il n'est pas mémoire que jamais cette ville ait célébré aucune fête si magnifiquement.

Il y avait aussi trois fontaines qui jetaient du vin, et chacune de ces fontaines était élevée à des endroits où il y avait des puits publics. La plus ornée des trois était celle de la place St.-Pierre. Une pyramide triangulaire en ornait le fond; Bacchus y était appuyé sur le bord.

Il ne discontinua pas de pleuvoir dans le peu de séjour que les Princes firent à Mâcon, ce qui affligea fort les habitans.

Les Princes allèrent coucher à Châlons, où ils arrivèrent à 6 heures du soir. Ils y trouvèrent sous les armes la milice bourgeoise. Les rues étaient sablées et les maisons tapissées. Malgré la pluie,

il y avait un monde infini. Ils passèrent sous plusieurs arcs de triomphe pour se rendre à l'évêché, où ils logèrent et où ils reçurent les complimens de tous les corps de la ville. Il y eut le soir une grande illumination sur toutes les fenêtres, des feux devant toutes les portes et un feu d'artifice sur la rivière.

Le lendemain, 15 avril, les Princes furent reçus et harangués à la porte de la cathédrale par l'évêque de Châlons, frère de M. Félix, premier chirurgien du Roi, accompagné de son clergé; de là, ils partirent, sur les 9 heures, pour aller coucher à Beaune.

Les magistrats de la ville de Beaune firent monter à cheval les principaux habitans pour aller au devant des Princes, à deux lieues de la ville. Il y avait une compagnie de 120 hommes lestement vêtus, des timbales et trompettes à la livrée de la ville. Deux Echevins étaient à leur tête. En même temps, deux compagnies de 400 hommes de milice, l'une d'hommes mariés portant les couleurs du Roi, et l'autre de garçons portant la livrée de ville, se mirent sous les armes et formèrent une haie dès l'entrée du faubourg jusqu'à la porte de la maison de M. Brunet, qui avait été choisie pour loger les Princes. Ces derniers firent arrêter leur carrosse en chemin, pour examiner le village et le terroir de Volnay, fameux à cause de son vin délicieux. M. Triboulet, contrôleur

de la maison de la duchesse de Bourgogne, et maire de cette ville, leur présenta les clefs aux portes en leur fesant un compliment. Ils passèrent, à la barrière de la porte de la ville, sous un arc de triomphe dressé sur le chemin couvert de la place; il représentait la sphère du monde. A l'entrée de la ville, il y avait un portique, sous lequel passèrent les Princes, où l'on avait représenté la Renommée qui appelait les peuples pour voir ces merveilles.

Peu de temps après que les Princes furent arrivés chez eux, ils y reçurent les présens de ville et furent harangués par le bailliage. Le Présidial d'Autun les complimenta aussi, quoique la ville de Beaune ne soit pas de son ressort. L'abbé de Morcy, docteur de Sorbonne et chapelain du Roi, en est premier président. Il a servi le duc de Bourgogne en qualité de chapelain, et il eut l'honneur de haranguer ce Prince à la tête de sa compagnie, dont le Prince témoigna être fort satisfait. Les Princes soupèrent ce soir-là à leur grand couvert; ils virent ensuite tirer un feu d'artifice assez amusant. Ils allèrent le lendemain à la messe aux Bernardins, abbaye royale. Ils y furent harangués par l'abbé de Roquette, grand-vicaire et neveu de l'évêque d'Autun. Enfin, ils montèrent en carrosse pour aller dîner à Vougeot, sur le chemin de Dijon.

Aussitôt qu'on eut appris à Dijon que les Prin-

ces devaient passer par la Bourgogne, M. Ferrand, intendant, donna des ordres pour que les chemins fussent rétablis ; et les magistrats, voulant marquer la joie que toute la ville ressentait de ce qu'elle serait honorée de leur présence, convinrent avec l'Intendant de les faire entrer dans Dijon par la porte Saint-Pierre, à cause que pour entrer par cette porte il fallait qu'ils passassent par le Cours. Ce cours est une fort belle avenue, à quatre rangs d'arbres; au bout, se trouve un parc planté en forme d'étoile, et au milieu est un parterre de verdure planté d'ifs et d'autres arbres. Ce parterre est bordé d'une allée qui règne le long de la rivière d'Ouche, sur laquelle on résolut de construire un pont. M. le Prince, gouverneur de la Bourgogne, approuva fort ce dessein, et ordonna qu'on n'épargnât rien pour son exécution.

On éleva aussi plusieurs arcs de triomphe à la porte St-Pierre. On voyait sur cette porte, en dehors, deux vieillards appuyés chacun sur une urne, représentant les rivières d'Ouche et de Suzon qui arrosent la ville.

Il n'y a rien dans toute la Bourgogne de plus beau que la ville de Dijon. Elle est située dans une plaine très agréable. L'Ouche et le Suzon baignent ses murs tout autour. Ce dernier, qui est sujet à s'enfler, porte quelquefois des dommages à la ville par ses inondations; mais l'autre, qui est fort poissonneux et plus tranquille dans

son lit, sert à beaucoup d'usages et apporte le plus d'agrémens. Les murs, qui sont d'une belle hauteur, sont défendus de tours et de plusieurs bastions qui ont été bâtis depuis.

L'époque de la fondation de Dijon est très incertaine. On dit que l'empereur Marc-Aurèle, ayant fait détruire le bourg d'*Ongne*, dont le nom signifiait en langue celtique le *bourg des Dieux*, en eut du regret; et croyant avoir commis contre eux une impiété, il fit vœu de leur rebâtir une ville des ruines de leur bourg. Après avoir consulté pour trouver un endroit sous un aspect favorable, et qui indiquât durée et prospérité, il fit construire en ce lieu Dijon, sur la rivière d'Ouche, près du vignoble qui cotoie Beaune et Mâcon. Il voulut que cette ville fut nommée *Divio*, en l'honneur des dieux, *divi*, et il leur fit élever au même endroit un temple qu'il dédia à Jupiter, à Mercure et à Saturne. Mais d'autres pensent que Dijon existait dès avant le temps de Marc-Aurèle. Ils observent que les prédicateurs de l'évangile ne s'arrêtaient ordinairement que dans les villes les plus considérables; or, saint Bénigne vint prêcher l'évangile à Dijon, où il souffrit le martyre en 173. Il est donc à présumer que c'était déjà une ville peuplée, policée et parfaitement établie. Dans cette opinion, Marc-Aurèle n'aurait fait qu'agrandir la ville et l'entourer de murs. Ces murs avaient 30 pieds de hauteur et 15

d'épaisseur; ils étaient flanqués de 33 tours. Il en reste aujourd'hui encore une grande partie, et ils renferment l'ancienne cité de Dijon, qui consiste dans le district de la paroisse St.-Médard.

Dans le cinquième siècle, les Romains ayant été chassés d'une partie des Gaules par les Bourguignons, Dijon fit partie du royaume de Bourgogne sous les premiers rois de ce nom, et ensuite sous ceux de France, jusques au temps de l'établissement des ducs de Bourgogne à l'occident de la Saône.

En 1137, la ville de Dijon fut incendiée; mais les ducs de Bourgogne la firent rebâtir; et, deux siècles après l'incendie, on enferma dans de nouveaux murs le bourg de Saint-Bénigne et la plus grande partie des faubourgs.

La plaine où se trouve située la ville de Dijon est terminée au couchant par un rideau de montagnes qui règne jusqu'en Languedoc. Le bas de ces montagnes est rempli de gros villages proches les uns des autres, tels que Tallant, Fontaine, Vantoux, Mont-Musard, Château-Morin; et sur le penchant du rideau ou de la côte, il y a, jusqu'à Mâcon, une grande quantité de vignes dont le vin est très bon, et recherché non seulement par les habitans des autres provinces du royaume, mais encore par les étrangers.

On entre dans Dijon par quatre portes, qui répondent à quatre grandes routes : la Porte-

Guillaume est au couchant du côté de Paris et de l'Auxois; celle d'Ouche, au midi, conduit à Beaune, à Châlons, à Mâcon, à Lyon; celle de St.-Pierre, à l'orient, mène à Auxonne, à Dôle et à Besançon; et, par celle de St.-Nicolas, au nord-est, on va à Langres et en Lorraine. Les avenues, pour arriver à ces portes, sont riantes et commodes, surtout celle de la porte d'Ouche, où il y a une chaussée de près d'un quart de lieue de long, bordée de chaque côté d'un rang d'ormes.

La figure de Dijon est ovale. Sa longueur, depuis la porte d'Ouche jusqu'à celle de St.-Nicolas, est de quinze cents pas de trois pieds chacun, qui font un quart de lieue de Bourgogne. Sa largeur, depuis la porte de St.-Pierre jusqu'à celle de St.-Guillaume, est de mille pas, et le circuit par dedans est de trois mille huit cents pas. Il faut une heure de temps pour en faire le tour par dehors. Ses murs sont beaux et ne sont interrompus que par le château qui a été construit sous le roi Louis XI. Ce château est de figure carrée: il y a, à chacun de ses quatre angles, une grosse tour ronde; et il est flanqué de deux fers-à-cheval, l'un du côté de la campagne, et l'autre du côté de la ville. Les bastions, les demi-lunes et les fossés de Dijon répondent à la beauté de ses murs.

La ville est divisée en sept paroisses, dont chacune a ses officiers de milice bourgeoise. Le Maire

est chef d'armes; et en cette qualité il a sous lui les sept capitaines des sept quartiers de la ville, sept lieutenans et sept enseignes. Il est élu tous les deux ans, au mois de juin, par les habitans des sept paroisses. Il prend la qualité de *vicomte-mayeur*, c'est-à-dire, de vicomte-maire. Il a aussi le titre de prévôt, de lieutenant-général de police et colonel de la ville, de président et d'élu perpétuel du tiers-état de la province de Bourgogne. Au mois de novembre de l'année 1276, Robert II, duc de Bourgogne, acquit le vicomté de Dijon de Guillaume de Chanlite, seigneur de Pontarlier; et au mois de décembre de l'an 1284, il la remit aux Maire et Echevins de Dijon par transaction, qui fut confirmée par Philippe-le-Hardi, également duc de Bourgogne.

L'église de l'abbaye de St.-Bénigne est la première que l'on trouve en entrant dans la ville par la Porte-Guillaume. C'est un bâtiment assez digne d'attention. Derrière le chœur de cette église est une rotonde ancienne, composée de trois voûtes l'une sur l'autre, soutenues par cent quatre colonnes dont le fût est d'une seule pièce. Cet édifice, que l'on dit avoir été un temple païen, est vide dans le milieu, et ne reçoit de jour que par une ouverture d'en haut. Il est aujourd'hui consacré par plusieurs chapelles qu'on y a pratiquées, et par la dévotion à un crucifix qu'on dit avoir parlé autrefois, selon une vieille

tradition. On voit aussi en ce même lieu plusieurs tombeaux qu'on croit être des premiers chrétiens. L'abbaye de St.-Bénigne a été fondée l'an 512, et voici à quelle occasion : saint Grégoire, évêque de Langres, découvrit le corps de saint Bénigne, martyr ; il en fit la translation et bâtit auprès de son tombeau une église et un monastère, qu'il dota de quelques terres de son évêché. Le roi Gontran en augmenta le revenu en lui fesant de grandes libéralités. Cette abbaye est en commende, et vaut au sujet qui en est pourvu par le Roi au moins 16,000 livres de rente, quoique la taxe en cour de Rome ne soit que de 2,000 florins.

Près de l'abbaye de St.-Bénigne, sont les deux paroisses de St.-Philibert et de St.-Jean. La première n'est presque habitée que par des vignerons. Ils forment à Dijon un corps très considérable par leur grand nombre. En 1630, le bruit s'étant répandu que l'on voulait établir certains impôts dans la province, les vignerons excitèrent une sédition dans Dijon, le jeudi 28 février de ladite année. Ils avaient à leur tête un nommé Goujat, qui se vantait d'avoir fait quelques campagnes, et à qui ils donnèrent le nom de roi *Machas*. Sous un tel chef, ils pillèrent plusieurs maisons et commirent de grands désordres; mais dès le lendemain, ces mouvemens furent réprimés et la tranquillité publique rétablie. L'église de St.-Jean est remarquable pour l'étendue et la hardiesse de sa

voûte, qui n'est soutenue d'aucun pilier. Cette église est en forme de croix, et a un très beau clocher. On montre, non loin du monastère de St-Bénigne, une vaste grotte où il y a des citernes et des routes souterraines. On dit que saint Bénigne y fut enfermé quand il convertissait à Dieu le peuple, qui fesait des sacrifices au démon. Le château de Fontaine, où est né saint Bernard, est peu éloigné de la ville.

Dijon est le siége d'un parlement institué par Louis XI en 1476, où la justice est comme dans son centre et sa véritable patrie. Le premier président de ce parlement est obligé de prêter serment dans l'église Notre-Dame, et la lecture en est faite par le procureur-général. Là, il promet d'être fidèle à S. M. et de conserver les droits, franchises, libertés et privileges de la ville contre qui que ce puisse être, même contre le Roi, quand il en serait besoin.

A l'extrémité du faubourg d'Ouche est la Chartreuse, qui a été fondée en 1384 par Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne. C'est dans l'église de ce monastère que sont inhumés les corps des derniers ducs de Bourgogne, ceux des duchesses leurs femmes, et ceux des princes et princesses leurs enfans. Mais on ne voit les tombeaux et les représentations que de Philippe-le-Hardi, et de Jean-sans-peur avec Marguerite de Bavière, sa femme. Ces deux tombeaux sont d'une grande beauté, soit

pour la matière, soit pour la sculpture. Ils sont d'albâtre, que l'on dit avoir été tiré de la province même.

Le premier est celui de Philippe-le-Hardi; sa figure y est représentée au naturel, couchée et armée de pied en cap, sous une ample draperie ou manteau ducal. Auprès de sa tête sont deux anges à genoux, qui soutiennent son casque, et à ses pieds est un lion. Ces figures sont d'une correction de dessin achevée, ainsi que les quarante petites figures de marbre blanc, chacune de quinze pouces ou environ de hauteur, rangées autour du tombeau, qui représentent le convoi du prince, et qui, par leurs attitudes différentes, expriment leur douleur. Cette variété d'expression fait connaître la fécondité du génie et le grand art du sculpteur. Sur l'épaisseur et autour du tombeau, on lit en caractères dorés et gothiques :

« Ci gît très haut et puissant prince et fondeur
« de l'église de céans, PHILIPPE, fils de très haut,
« très excellent et puissant prince JEAN, par la
« grâce de Dieu, Roi de France; et la dame BONNE,
« fille du bon Roi de Bohaigne, sa compaigne,
« duc de Bourgoingne, palatin de Limbourg,
« comte de Flandres, d'Artois et de Bourgoingne,
« palatin, sire de Salins, comte de Nevers, de
« Rhetel et de Charolois, et seigneur de Malines,
« qui trépassa à Halle en Brabant, le dix-huitième
« jour d'avril, l'an de grâce mil quatre cent et

« quatre ; si vous plaise prier Dieu dévotement
« pour son ame. »

Au dessous de ce mausolée, et en face du grand autel, est celui du duc Jean (fils du duc Philippe), surnommé Jean-sans-peur. Sa figure est représentée au naturel, couchée à côté de celle de Marguerite de Bavière, sa femme. Ce monument est de même grandeur que l'autre et de la même beauté, avec le même nombre de petites figures de marbre blanc, qui sont aussi autour du tombeau et qui représentent également le convoi de ce prince. Philippe-le-Bon, mort à Bruges le 15 juin 1467, fut également transporté dans cette chartreuse, et inhumé au pied du cercueil du duc Jean, son père. Quant à Charles, dernier duc de Bourgogne, il fut inhumé dans le chœur de l'église de Saint-Georges de Nancy.

Le chœur de l'église de la Ste-Chapelle est orné des armoiries des chevaliers de la Toison-d'or, que Philippe-le-Bon y assembla pour un chapitre qu'il tint à la naissance de Charles, son fils. On remarque dans cette église le présent que lui fit Philippe-le-Bon, de l'hostie miraculeuse que le Pape Eugène IV lui avait envoyée à Lille en Flandre l'an 1430, en reconnaissance du secours que ce prince lui avait donné contre ceux qui s'opposaient à son exaltation. On voit sur cette hostie plusieurs taches du sang qui en sortit par autant de coups de couteau qui, selon la tradition, lui

furent donnés par un juif. Lorsqu'on expose cette hostie aux yeux des fidèles, on la met dans un vase d'or, du poids de cinquante et un marcs, garni de pierreries de grand prix et surmonté de la couronne d'or que le Roi Louis XI porta le jour de son sacre, et dont il fit présent à cette sainte hostie.

Il y a peu de villes en France qui aient produit autant d'hommes célèbres que Dijon, et fourni un plus grand nombre de sujets à l'académie française. On cite Bossuet, le président Bouhier, la Monnoye, Languet, Crébillon, etc.

LETTRE LXXIV.

Versailles, 25 avril 1701.

Les Princes partirent de Beaune le 16, et dînèrent à Vougeot, petit village à une lieue de Nuits et à trois lieues de Dijon. La maréchaussée alla au devant d'eux, et sept compagnies de milice bourgeoise, au nombre de 3,000 hommes, se mirent sous les armes.

Les Princes arrivèrent à Dijon sur les 5 heures; ils passèrent au milieu du Cours, où ils trouvè-

rent plus de 500 carrosses dans les deux contre-allées. Les magistrats, en robes violettes avec l'épitoge d'hermine, les attendaient aux portes de la ville; ils les haranguèrent en leur présentant les clefs. Les rues étaient bordées de milice bourgeoise jusqu'au logis du Roi, où les Princes devaient loger. Ils y arrivèrent au bruit du canon et de la mousqueterie du château, et y furent gardés par un détachement de la garnison du lieu, et par un détachement de celle d'Auxonne.

Les Princes jouèrent au brelan jusqu'à leur souper; la première présidente et l'Intendant, qui avaient eu l'honneur de leur faire la révérence, les virent jouer.

Le 17 avril, les Princes entendirent la messe à St-Etienne, où l'évêque de Langres, de la maison de Tonnerre, assisté des chanoines de cette collégiale, les reçut; et après leur avoir présenté l'eau bénite, il les complimenta. Le duc de Bourgogne fut très content de son discours.

Au retour de la messe, M. de Bouchu, premier président, accompagné de cinq présidens à mortier et de douze conseillers, fut conduit à l'audience des Princes, où il eut l'honneur de les haranguer. M. Baillès, premier président de la chambre des comptes, à la tête de sa compagnie, les harangua aussi. Les Princes reçurent ensuite les complimens des trésoriers de France, et mangèrent en public. L'Intendant continua de

tenir trois tables à Dijon, comme il avait déjà fait ailleurs.

On avait mis dans la place Royale, sur chaque arcade, des devises illuminées; elles étaient peintes sur du papier huilé, et par derrière il y avait un nombre infini de petites lampes de fer-blanc qui fesaient un effet merveilleux.

Les Princes allèrent aux vêpres à l'église de la Ste-Chapelle : ils y furent reçus par le doyen, à la tête des chanoines; il leur présenta l'eau bénite, et les harangua. A l'issue des vêpres, les Princes allèrent adorer la sainte hostie dont j'ai parlé plus haut.

Après avoir soupé, les Princes vinrent dans l'appartement du duc de Berry, sur une terrasse qu'on y avait dressée du côté de la place Royale, pour voir tirer un feu d'artifice. Le Maire présenta alors deux flambeaux de cire blanche aux Princes, qui mirent eux-mêmes le feu à une fusée, qui, à son tour, devait le mettre à tout l'artifice. On vit presque en un instant toute cette place en feu, ce qui dura plus d'une demi-heure. Les présens de ville consistèrent en plusieurs boîtes de confitures qu'on fait particulièrement à Dijon : c'était des noyaux et de l'épine-vinette. On y joignit quantité de bouteilles du meilleur vin de la province.

Le lundi 18, après que les Princes eurent entendu la messe, ils montèrent en carrosse

pour aller jusques à la Porte-Guillaume, qui est celle du côté du chemin de Paris, et ce fut là qu'ils se séparèrent. Le duc de Bourgogne et le duc de Berry montèrent en voiture; ils partirent en même temps, mais le duc de Berry perdit bientôt de vue son frère, qui allait en poste. Le duc de Bourgogne dîna à Chanceaux et coucha à Noyers, où le maréchal de Noailles lui donna à souper. Le 19 il coucha à Sens, et le 20 il arriva à Versailles, où toute la cour fut ravie de le revoir.

Le duc de Berry dîna au val de Suzon et coucha à Chanceaux. Il passa au pied de Tallant, autrefois capitale et ancien séjour des ducs de Bourgogne. Ce lieu jouit encore de quelques-unes de ses prérogatives, parce que son Maire précède, dans l'assemblée des Etats, ceux des autres villes de la province. On y conserve une image miraculeuse de la Vierge, qu'on prétend être de la main de saint Luc, et avoir été envoyée par un pape à un duc de Bourgogne. Le curé de Tallant attendait le duc de Berry auprès d'une fontaine de vin, qui paraissait gardée par quelques figures habillées de verdure. Il le harangua et lui présenta des vers latins.

Le 19 avril, le duc de Berry entendit la messe à l'église paroissiale de Chanceaux, où il fut reçu par l'abbé de la Roquette, cette église étant encore du diocèse d'Autun. A propos d'Autun, on

m'a dit qu'il y avait dans l'abbaye de St-Martin le tombeau de la reine Brunehaut, sur lequel on lit cette épitaphe :

« Cy gist la reine Brunehaut,
« A qui le saint pape Grégoire
« Donna des éloges de gloire,
« Qui mettent sa vertu bien haut.
« Sa piété pour nos mystères
« Lui fit fonder trois monastères,
« Sous la règle de saint Benoist :
« Saint-Martin, Saint-Jean, Saint-Andoches
« Sont trois saints lieux où l'on connoist
« Qu'elle est exempte de reproches. »

Tout cela est bien beau; mais voici, en peu de mots, quelle est l'histoire de cette princesse : *Brunehaut*, ou *Brunechilde*, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths en Espagne, épousa en 568 Sigebert Ier, roi d'Austrasie, et fut mère de Childebert II, d'Ingonde et de Claudesinde. Saint Grégoire-le-Grand et saint Germain de Paris lui donnent, il est vrai, de grands éloges; mais les autres historiens s'accordent tous à la représenter comme une femme cruelle, ambitieuse, avare, impudique et capable des plus grands crimes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle fut condamnée à une mort infâme, vers l'an 613, dans une assemblée de Français, où Clotaire II s'éleva contre ses forfaits, et l'accusa d'avoir fait mourir

dix rois. Brunehaut fut écartelée toute vive. Voilà une explication qui s'accorde bien avec l'épitaphe!

Le duc de Berry partit à neuf heures de Chanceaux, et dîna à Villeneuve, d'où étant allé à Montbard, il continua sa route et arriva à Auxerre le jeudi 21 avril. Un escadron de jeunes gens des plus considérables du pays, tous lestement vêtus, alla l'attendre en ordre de bataille, à une lieue de la ville, où M. Martineau le complimenta à la portière du carrosse, et lui offrit le service de tous ces jeunes cavaliers. A la porte de la ville, le Maire fit sa harangue au Prince, à la tête des Echevins.

Les rues étaient sablées, les maisons tapissées, et une haie double de milice bourgeoise sous les armes était accompagnée d'un monde à ne pouvoir passer. La ville avait fait élever trois arcs de triomphe en différens endroits, remplis d'ornemens et de devises. On y avait placé des symphonies avec des choeurs de musique à laquelle rien ne manquait.

Le Prince logea à l'évêché, et passa en revue, dans la cour, les milices. Il fut ensuite harangué par le Présidial, et le soir il y eut des illuminations par toute la ville, ainsi qu'un feu d'artifice.

Le 22, les Jésuites lui présentèrent des vers. Aussitôt après, le duc de Berry entendit la messe à la cathédrale, où il fut reçu par l'évêque d'Au-

xerre, qui lui fit un discours très éloquent; ce Prince partit ensuite pour Joigny.

Dans cette ville, la jeunesse avait été au devant à trois lieues; la bourgeoisie était sous les armes, et le Prince fut harangué aux portes par le Maire, accompagné des Echevins. Les maisons étaient tapissées, et il y avait dans les rues un peuple infini. Le Prince alla loger au château qui appartient à madame de Lesdiguières. Peu de temps après être arrivé, il donna audience au Présidial, à la tête duquel le président harangua Monseigneur.

Le duc de Berry arriva à Sens le samedi 23 avril; la maréchaussée alla au devant de lui à une lieue de la ville, ainsi qu'une partie de la noblesse. Il fit son entrée par la porte principale, où il fut harangué par le Maire, qui lui présenta les clefs. Il logea à l'archevêché et trouva plus de 1,200 hommes de milice bourgeoise sous les armes. Il alla d'abord à l'église métropolitaine, la plus ancienne des Gaules. L'archevêque, qui a si généreusement refusé depuis peu le cordon de l'ordre du St-Esprit, que le Roi lui a offert, reçut le Prince avec ses habits pontificaux à la tête de son chapitre, et lui fit un compliment. Ensuite on conduisit Monseigneur à son palais, où il fut harangué par le Présidial, par le Bailliage et par le président de l'Election.

Enfin, le 24 avril, le Prince prit la poste et se rendit à Versailles, au grand contentement

de toute la Cour, qui témoignait depuis long-temps beaucoup d'impatience de le voir.

Ceux qui ont pris soin de compter combien nous avons fait de lieues, trouvent que le nombre va au-delà de 450. Il ne s'est jamais vu que pendant un voyage de cinq mois et durant une aussi longue route, on ait tous les jours regalé des Princes par des fêtes nouvelles et magnifiques; mais ce n'est qu'en France qu'on peut voir de pareilles choses.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Pag. 39, 40, 41 et 42, au lieu de Chartres, lisez *Châtre*.

« 42, au lieu de M. de Louville, lisez *de Denonville*.

« 65, au lieu de commanditaire, lisez *commendataire*.

« 144, au lieu de Dax, 27 février 1701, lisez *Dax, 27 janvier* 1701.

« 198, au lieu de Villefranche-de-Lauraguais, le 8 février 1701, lisez *le* 18 *février*.

« 199, au lieu de Castelnaudary, 11 février 1701, lisez *le* 19 *février*.

« 318, au lieu de Vorette, lisez *Voreppe*.

« 331, au lieu de notre campagne, lisez *votre campagne*.

